

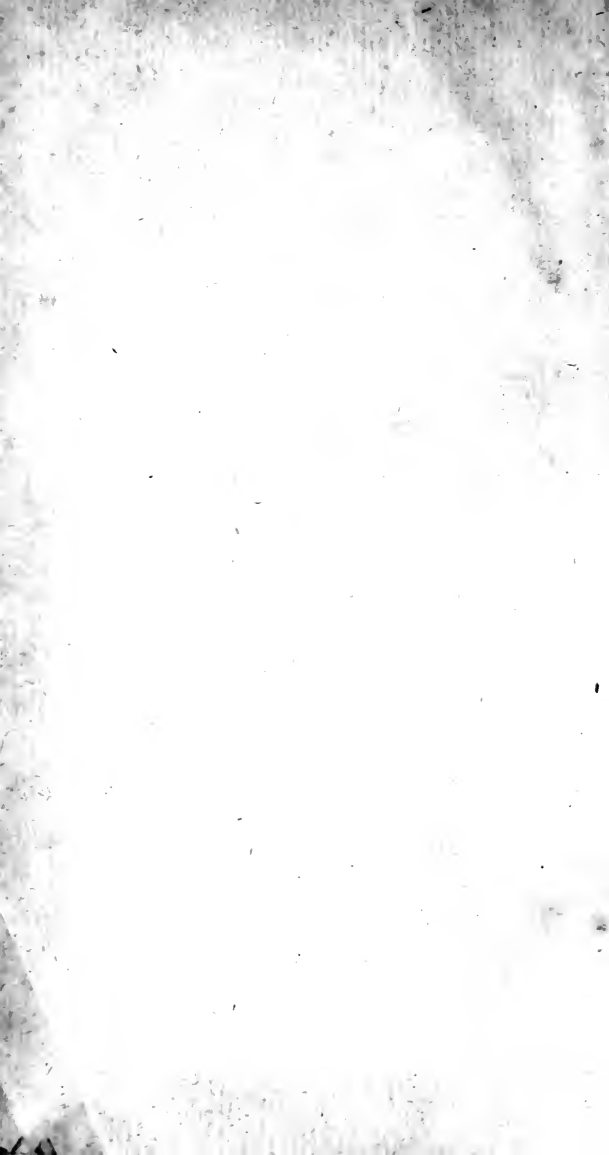




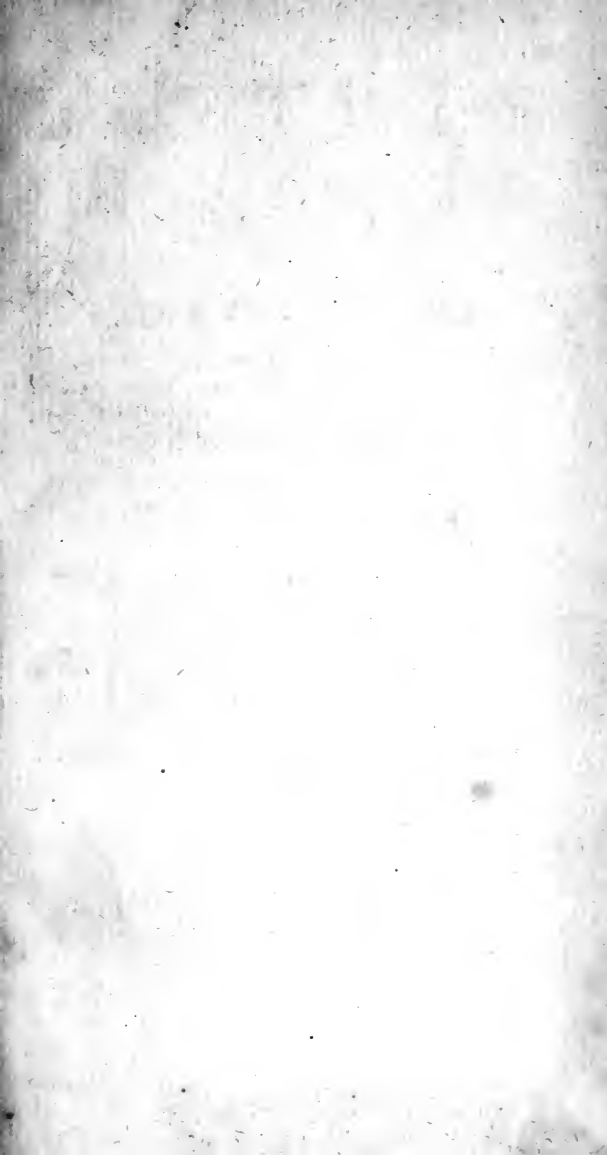
Presented to  
The Library  
of the  
University of Toronto  
by

*J. B. Tynnell Esq.*











Ecclesi.  
L.

# LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS  
Etrangeres, par quelques Mission-  
naires de la Compagnie de Jesus.

*XV. RECUEIL.*

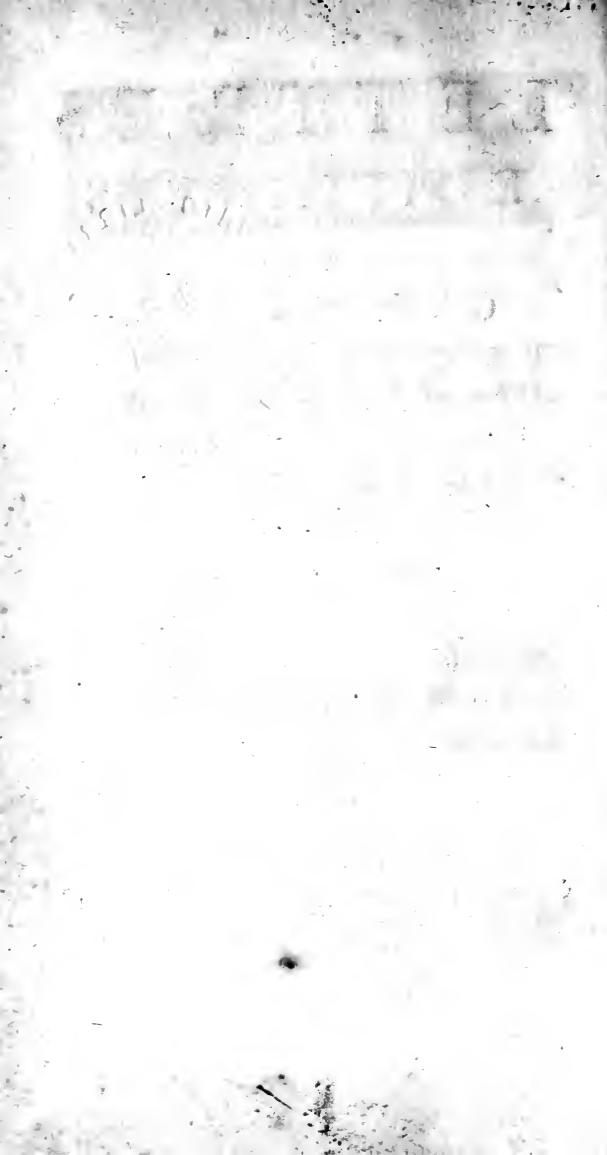


231787.  
27-4-29.

A PARIS,  
Chez NICOLAS LE CLERC, rue  
S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image  
Saint Lambert.

---

M. DCC. XXII.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A U X  
JESUITES  
DE FRANCE:



ES REVERENDS PERES,

*Ce nouveau Recüeil que j'ay  
l'honneur de vous présenter ,  
commence par une Lettre d'un*

*a ij*

*des plus anciens Missionnaires de Maduré. Elle ne peut manquer de vous estre agréable : elle contient une description détaillée de divers Royaumes qui se trouvent entre les deux Costes de Malabar & de Coromandel. C'est dans ces Royaumes Idolâtres , que nos Peres ont porté la Foy depuis plus d'un siècle : on y voit aujourd'hui une Chrestienté nombreuse & fervente , dont l'innocence éprouvée par de frequentes persecutions , ne s'est jamais démentie, & qui retrace aux yeux des Fidèles , les mœurs primitives de l'Eglise naissante.*

*Il y joint une Carte qui est*

E P I S T R E. v

*exacte , à ce que j'ay lieu de croire ; elle vous représentera les Villes & les principales Peuplades où resident les Missionnaires , & où il y a des Chrestientez établies. Cette Carte , si je ne me trompe , vous fera un double plaisir : car outre que d'un coup d'œil vous parcourrez toutes ces Terres consacrées par les sueurs & les travaux de tant d'hommes Apostoliques , & arrosées du sang de quelques-uns d'eux ; vous y découvrirez encore des Payis peu connus des plus habiles Geographes , qui n'ont pû parler seulement que des Costes fréquentées par les Négocians d'Europe ; il n'y a*

que les Missionnaires qui jusqu'ici aient pénétré dans le milieu des Terres ; & qui par conséquent en ayant pu donner une connoissance telle qu'ils nous la donnent aujourd'hui. Ce sera donc un morceau de Geographie, qui pourra servir à perfectionner les Cartes, qui nous ont déjà esté données de l'Inde.

Cette mesme Carte pourra se rendre plus complete dans la suite, à mesure que la Foy s'étendra dans le Royaume de Carnate, où nos Peres sont entrez depuis environ 25. ans. C'est une Mission encore naissante, dont les commencemens ont esté difficiles & penibles, par les ob-



stacles qui s'offroient chaque jour à la Prédication de l'Evangile, & qui n'ont pû estre surmontez que par un courage & une patience à toute épreuve.

Le Seigneur a soutenu ses Ministres dans leurs travaux, & a couronné leur zele. La Religion prend maintenant de fortes racines dans ce Royaume Idolâtre, & quelques-uns des Princes qui le gouvernent, donnent lieu d'esperer que bien-tost ils baisseront la teste sous le joug de J. C. Deux de ces Princes, dont les Etats sont fort étendus, ont envoyé tout recemment des Exprès au Missionnaire qui reside dans leur voisinage, pour

le prier de venir annoncer l'Evangile dans les Terres de leur domination.

Un prodige assez ordinaire dans ces contrées Infideles , mais nouveau à l'égard de ces Princes Idolâtres , a touché leurs cœurs , & a ouvert leurs yeux aux lumieres de la Foy. Sept de leurs Sujets se trouvoient cruellement tourmentez du Démon depuis quatre mois : les accez de leur fureur estoient si violens , qu'on fut obligé de les enchaîner. Deux expirerent dans l'obsession ; les cinq autres furent conduits à l'Eglise du vray Dieu les fers aux pieds , & les mains liées derriere le dos. Le Mis-

sionnaire commença par faire enlever de leurs maisons les Idoles, & tout ce qui y servoit à leur culte. Le lendemain il fit l'exorcisme, en présence d'une multitude innombrable de Chrestiens & d'Idolâtres, que la nouveauté du spectacle avoit assembles de toutes parts. A peine eut-il achevé la cérémonie, que ces infortunez esclaves du Démon furent tout-à-fait délivrez de leurs peines, & se trouverent dans une tranquillité & une paix dont ils jouïssent constamment depuis ce temps-là. Après six semaines d'instruction, ils reçurent le Baptême. Un des deux Princes dont j'ay parlé,

x E P I S T R E.

qui avoit esté témoin de leurs agitations & de leurs fureurs, n'eut pas plustost appris la maniere prompte & extraordinaire dont ils avoient esté guéris, qu'il rendit une visite au Missionnaire, dans laquelle il avoua qu'un Dieu si puissant, ne pouvoit estre que le vrai Dieu. Dès lors, il permit le libre exercice de la loy Chrestienne dans ses Etats, & il promit de s'en faire instruire & de l'embrasser. J'auray occasion de vous en entretenir plus au long dans le Recueil qui viendra après celui-ci, où j'inséreray la Relation qui m'en a esté promise.

La Lettre qui suit, & qui

*est du Pere d'Entrecolles , contient une traduction de quelques ordonnances portées par un Mandarin de la Chine , attentif à procurer le bonheur des Peuples qui lui sont soumis. Le fonds de droiture & d'équité naturelle que vous y découvrirez , vous fera estimer de plus en plus une Nation , qui se gouverne par des maximes si sages & si conformes à la raison ; & vous portera sans doute à solliciter souvent auprès de Dieu la conversion d'un peuple , qui paroist avoir des dispositions si favorables au Christianisme.*

*On me fait esperer plusieurs traductions semblables que je*

donnerai au public, si celle-ci est de son goust. Ce ne seront plus alors les Européans qui nous feront connoître la Chine, ce seront les Chinois eux-mesmes, qui nous instruiront de leur génie, de leurs connoissances, & de leurs usages; & qui nous donneront des idées plus certaines de ce qui les regarde, que ne nous en donnent quelques Ecrivains, ou peu équitables envers cette Nation, ou peu sincères dans les descriptions qu'ils nous en ont faites.

Je mets au rang des premiers le Traducteur de deux anciennes Relations Arabes, qui de son cabinet prononce des Arrests décisifs sur la capacité des Chinois;

Et qui étalant une érudition puis-  
 sée dans des Auteurs interessez  
 ou passionnez, auxquels néan-  
 moins il donne toute autorité, s'at-  
 tache à détruire l'opinion constan-  
 te & fondée sur une foule de té-  
 moignages non suspects, que la  
 Nation Chinoise est de toutes les  
 Nations de l'Asie la plus polie,  
 la plus éclairée & la plus culti-  
 vée, par l'étude des sciences &  
 des beaux Arts.

Je mets au rang des seconds  
 un Voyageur Italien, dont on a  
 traduit depuis peu l'ouvrage en  
 nostre langue, qui nous fait des  
 descriptions détaillées avec assez  
 de vray semblance, de choses qui  
 n'existent que dans son imagi-  
 nation. C'est ce que nous ap-

*prend une Lettre de fraische datte , écrite par un Missionnaire , qui demeure depuis plus de vingt ans à Pekin. Voici comme il s'en explique :*

„ J'ay actuellement entre les  
„ mains pour la premiere fois un  
„ Livre Italien , intitulé Giro  
„ del Mundo , c'est - à - dire ,  
„ Voyage autour du Mon-  
„ de , composé par le sieur Ge-  
„ melli , & imprimé à Naples ,  
„ en l'année 1720. je suis tom-  
„ bé d'abord sur le premier Cha-  
„ pitre du second Livre de la  
„ quatrième partie ; & après a-  
„ voir lû les cinq premieres pa-  
„ ges , je n'ai pu me résoudre à  
„ continuer une lecture , qui m'a  
„ tout - à - fait revolté l'esprit.



EPISTRE. xv

Peu après que je fus arrivé à Pekin, le Pere Grimaldi Italien, le Pere Thomas Flammant, le Pere Pereyra Portugais, le Pere Gerbillon François, & le Pere Suares Portugais qui vit encore, me dirent, & ils me l'ont redit depuis une infinité de fois, que cinq ans avant mon arrivée à la Chine, un Italien nommé Gemelli estoit venu à Pekin; qu'il avoit fait plusieurs tours dans les rues de cette Ville, suivi d'un Chinois à pied qui lui servoit de Valet; qu'il estoit venu voir souvent nos Peres, qui lui avoient rendu tous les bons offices qui dépendoient

» d'eux ; qu'il les avoit prié de  
» luy faire voir l'Empereur , ou  
» du moins son Palais ; mais que  
» la chose n'estant point en leur  
» disposition , ils n'avoient pû  
» lui procurer ce plaisir ; qu'es-  
» tant arrivé à un pont qu'il  
» faut passer pour aller de nostre  
» maison au Palais , il fut con-  
» traint de rebrousser chemin , son  
» valet n'ayant pas voulu s'ex-  
» poser à passer mesme ce pont ;  
» qu'enfin , il fut obligé de s'en  
» retourner sans avoir vû du  
» Palais , que la porte du midi  
» qui est toujours fermée. Cela  
» estant aussi certain que l'assu-  
» rent nos Peres des trois mai-  
» sons de Pekin , il s'ensuit que

## EPISTRE. xvij

cette description qu'il fait du Palais, des Salles, du trône Imperial, &c. est aussi peu vraie que son audience; & que tout ce qui est contenu dans ces cinq pages que j'ay eu la patience de lire, n'est qu'une pure fiction faite à plaisir. Comment un Européan, quoyque President du Tribunal des Mathematiques, comme estoit le P. Grimaldi, pourroit-il sans un ordre exprès de l'Empereur, introduire dans le Palais un inconnu meslé parmi les membres d'un Tribunal qui va à l'audience? Un Ministre d'Estat, un Prince mesme n'auroit pas ce pouvoir. Je ne sçai si ailleurs

» le voyageur dit vrai sur la  
 » Chine, c'est ce que je n'examine-  
 » rai pas: il me suffit d'avoir ren-  
 » du ce témoignage à la vérité.

Après ce petit éclaircissement  
 que j'ai cru devoir donner en  
 faveur de la Chine, vous ap-  
 prendrez, je croy, avec plaisir  
 les nouvelles recentes qui nous  
 sont venuës de cet Empire. Elles  
 vous interessent trop, pour ne  
 pas vous en faire part.

Ce fut le 26. de Septembre  
 de l'année 1720. que le nouveau  
 Legat de Sa Sainteté Monsei-  
 gneur Mezzabarba, qui estoit  
 parti de Lisbonne sur un Vais-  
 seau Portugais, & qui a esté  
 défrayé dans la route par le

Roy de Portugal, mit pied à terre à Macao. Il y fut reçu selon les ordres de ce religieux Prince, avec tous les honneurs dûs à son caractère, & à sa personne. Il en partit le 6. d'Octobre pour se rendre à Canton, mais il n'y arriva que le 12. à cause des vents contraires; & il y entra sans aucune cérémonie, pour ne point donner d'ombrage aux Chinois, qui ne sont que trop susceptibles de soupçons.

Le 16. du mesme mois fut le jour marqué pour traiter avec les grands Mandarins, sur le sujet de la Legation. Dans une entrevûë où se trouverent le

Tsong tou\*, le Titou\*\* &  
le Tagin\*\*\*, son Excellence  
accompagnée du P. Laureati,  
& de plusieurs autres Mis-  
sionnaires, scût soutenir son  
rang, sans blesser la délicatesse  
des Mandarins. Ceux-ci furent  
satisfaits de ses manieres polies  
& de ses réponses, & il fut  
conclu que S. E. iroit incessam-  
ment à la Cour. Le départ fut  
fixé au 28. d'Octobre.

Ce fut donc ce jour là que  
S. E. accompagnée de neuf Eu-  
ropéans qu'il mene pour le ser-  
vice de l'Empereur, & de quel-  
ques Missionnaires qui compo-

\* Le Vice-Roy.

\*\* Le General des troupes Chinoises.

\*\*\* Le Député de la Cour.

# EPISTRE.      xxj

*sent son Tribunal , s'embarqua pour Pekin aux frais des premiers Mandarins de la Province. Le P. Pereyra est de sa suite en qualité d'Interprete. Le Tsong tou lui a fait de grands presens avant son départ ; & les autres grands Mandarins lui ont rendu visite , & l'ont traité avec honneur.*

*Vers ce temps-là les Jesuites des trois Maisons de Pekin eurent ordre des Mandarins du Palais de se rendre le lendemain de grand matin à Tcham chum yven , qui est la maison de plaisance de l'Empereur , pour feliciter S. M. sur l'agréable nouvelle qu'elle venoit de recevoir,*

## xxij EPISTRE.

*que ses Troupes avoient remporté une victoire complete sur l'ennemi Rabdan , & que tout le Thibet estoit resté à l'Armée victorieuse. On pourroit conjecturer que ce Thibet est le troisiéme Thibet d'où le P. Desideri écrit la Lettre qui est inserée dans ce Recüeil. C'est dequoy je pourray estre éclairci dans la suite , & je vous communiqueray les connoissances que j'en auray.*

*Quoique ces conquestes se fassent bien loin des confins de la Chine , elles ne laissent pas d'estre fort interessantes , parce que l'Empereur avoit à cœur la fin de cette Guerre. Dans la foule des Grands de l'Empire qui*



EPISTRE.      xxiiij

le vinrent feliciter, il distingua les Européans par la maniere affable & pleine de bonté dont il reçut leurs conjoüissances.

Une autre Lettre qui est du P. Kegler dattée du 2. Decembre 1720. nous fait part d'une célèbre Ambassade que le Czar vient d'envoyer à la Cour de Pekin. L'Ambassadeur de Moscovie fit son entrée le 29. du mois de Novembre, avec beaucoup de pompe & de magnificence : il avoit près de cent personnes à sa suite, presque tous vestus d'habits superbes à l'Européenne. Les Cavaliers qui marchaient à costé de l'Ambassadeur, avoient en main l'épée

nuë ; ce qui faisoit un spectacle d'autant plus agréable , qu'il est nouveau & extraordinaire à la Chine. Le P. Kegler & quelques autres Missionnaires eurent ordre de se rendre avec les premiers Ministres au Palais de l'Ambassadeur, pour y traduire ses Lettres de créance. L'Original de ces Lettres estoit en langue Russienne : Les Moscovites ont accoustumé d'y joindre deux Copies, l'une en Latin, & l'autre en la langue des Tartares Mongos. L'Empereur voulut qu'on traduisît dans la langue Tartare qui se parle à la Cour, & l'Original & les deux Copies, afin de les comparer ensemble, &

*Et d'examiner si elles conviennent entre elles.*

*Telle estoit la suscription de la Lettre Latine : A l'Empereur des vastes contrées de l'Asie, au Souverain Monarque de Bogdo\*, à la suprême Majesté de Kilai\*, Amitié & salut. Pour ce qui est de la Lettre, elle estoit conçüe en ces termes :*

*Dans le dessein que j'ay d'entretenir Et d'augmenter l'amitié, Et la liaison estroite qui a esté établie depuis longtemps entre Vostre Majesté Et mes Prédecesseurs, Et*

\* Les Moscovites donnent à la Chine le nom de Bogdo, & au fameux Catai le nom de Kilai.

xxvj EPISTRE.

« moy ; j'ai jugé à propos d'en-  
 « voyer à vostre Cour en quali-  
 « té d'Ambassadeur extraordi-  
 « naire , Leon Ismaito , Capi-  
 « taine de mes Gardes. Je vous  
 « prie de le recevoir d'une ma-  
 « niere conforme au caractere  
 « dont il est revestu , d'avoir é-  
 « gard & d'ajouster foy à ce  
 « qu'il vous dira par rapport aux  
 « affaires qu'il a à traiter , com-  
 « me si je vous parlois moi-même,  
 « & de lui permettre de demeu-  
 « rer à vostre Cour de Peking jus-  
 « qu'à ce que je le rappelle. De  
 « Vostre Majesté , le bon ami,  
 PIERRE.

Cet Ambassadeur quoique  
 Rus sien de Nation , outre sa lan-

gue naturelle , qu'il sçait dans sa perfection , parle encore fort bien l'Allemand , le François , & l'Italien. Quelques-uns des principaux de sa suite parlent aussi les mesmes langues. L'Empereur devoit deux jours après lui donner une Audience publique , assis sur son Trône , & environné des Princes & des Seigneurs de sa Cour, pour recevoir sa Lettre de créance. C'est un honneur qu'il n'a point fait encore à aucun Ambassadeur : on apprehende néanmoins qu'il n'y survienne quelque difficulté de la part de l'Ambassadeur , à cause du cérémonial de cette Cour , & du lieu où l'on doit le placer pendant l'Audience.

xxviii EPISTRE.

*La mesme Lettre nous annonce la mort d'un Missionnaire qui s'estoit distingué par son habileté dans les Mathematiques, & qu'il n'est pas aisé de remplacer. Ce fut le jour de saint André que le Pere Pierre Fartoux finit sa vie à la 50. année de son âge, dans des sentimens de la plus tendre piété. Il avoit ruiné ses forces par près de vingt années de travaux au service de cette Cour, & principalement dans les pénibles & continuels voyages qu'il lui a fallu faire pour parcourir les deserts de la Tartarie, & dresser la nouvelle Carte de toutes les contrées qui sont de la domi-*

nation de l'Empereur. Quelques éloges que lui ait attiré un si difficile ouvrage, il s'estoit rendu encore plus estimable par les grands exemples de toutes les vertus Religieuses qu'il a donnez, par son zele ardent pour le salut des ames, & par l'innocence de ses mœurs qui le faisoit cherir de tout le monde, & qui maintenant le fait universellement regretter.

C'est ainsi que les Missionnaires qui demeurent à Peking, usent de bonne heure leur santé, par les services assidus que la Cour exige d'eux, presque sans aucun ménagement. Il n'y a certainement que la vûë d'accrédi-

ter la Religion , & de ménager de la protection aux Missionnaires des Provinces , qui puisse les soutenir dans une vie aussi gesnante , aussi triste , & aussi fatigante que celle qu'ils mement.

Voici un vaste champ qui se présente au zele des hommes Apostoliques dans la nouvelle Espagne. On vient d'y découvrir la Province de Nayari , dont on n'avoit aucune connoissance : Une lettre venue du Mexique , nous apprend ce qui a donné lieu à cette découverte.

Des scelerats chargez de crimes se joignirent à quelques Esclaves , & prirent ensemble



la fuite ; afin de se dérober plus sûrement aux poursuites de la Justice , ils pénétrèrent dans des montagnes inaccessibles. Là ils trouverent des Peuples auxquels ils apprirent , ce qu'ils ignoroient , que les Espagnols demeuroient dans leur voisinage ; & pour les attendrir sur leur infortune , & rendre la nation Espagnole odieuse , ils la leur représentèrent comme une Nation impitoyable qui exerçoit un Empire tyrannique sur ceux qu'elle rangeoit sous sa domination ; pour preuve de ce que nous avançons , ajoûterent-ils , il ne faut que voir de quelles armes elle se sert pour conquérir

de nouveaux Sujets; & en mesme temps , ils leur montrèrent des armes à feu qu'ils avoient apportées : Enfin continuerent-ils , nous aimons mieux habiter avec les bestes feroces , que d'estre obligez d'obéir à des Maistres si inhumains , & c'est ce qui nous a contrainsts de chercher une retraite dans vos montagnes.

Ce discours répandit l'effroi parmi les Indiens , & leur inspira une telle aversion des Espagnols , qu'ils prirent la résolution de fermer avec soin les arvenuës qui pourroient donner quelque entrée dans leur pays. Mais leur résolution ne dura pas

*long-temps : ces brigands cessant de se contrefaire reprirent bien-tost leurs premieres inclinations , & irriterent tellement les Nayarites par leurs violences & leurs perfidies , que ceux-ci prirent les armes , & les chasserent tout-à-fait de leurs montagnes.*

*Ce furent donc quelques-uns de ces fugitifs qui donnerent les premieres connoissances qu'on ait eues de cette Nation. On en eut peu après des informations plus certaines par quelques Nayarites mesmes , que la curiosité attira dans des habitations Espagnoles peu éloignées de la Ville de Zacatecas. Le bon accueil*

*qu'on leur fit les rassura contre leur fraïeur passée ; un Espagnol qui ne les abandonna gueres , & qui apprit leur langue , gagna leur confiance , & facilita le commerce qui se fit ensuite avec cette Nation.*

*Monseigneur D. Japis Evêque de Durango , ayant esté informé de cette nouvelle découverte , écrivit au P. Provincial des Jesuites , pour lui demander deux Missionnaires qui pussent entrer dans le Nayari & y annoncer l'Evangile. Le choix tomba sur le P. Thomas Solebaga , & le P. Michel de Ortega : quelques Espagnols les accompagnèrent , & ils arriverent ensemble.*

ble à une gorge que laissent les Montagnes du costé de Guadiana, & qui ouvre un passage fort étroit dans le Nayari. Comme les Indiens refusèrent opiniâtrément l'entrée aux Espagnols, qu'ils accorderoient néanmoins aux Missionnaires ; Le Prelat ne voulut jamais permettre que les Peres entrassent seuls dans cette Province, & qu'ils suivissent l'ardeur de leur zele en se livrant à la ferocité naturelle de ces Barbares.

Tandis que le zélé Prelat prenoit des mesures pour conquérir ces Peuples à J. C. & que pour cela, il sollicitoit vivement auprès du Viceroy un secours as-

*sez puissant pour entrer dans le  
Nayari sans aucun risque , le  
fils du principal Cacique de cet-  
te Nation arriva à Zacatecas :  
il estoit suivi de 80. Indiens ar-  
mez d'arcs & de flèches , &  
accompagné de l'Espagnol dont  
j'ai parlé , en qui il avoit con-  
fiance , & qui lui servoit d'In-  
terprete. Il déclara qu'il venoit  
trouver les Espagnols à dessein  
de prester entre leurs mains le  
serment de fidelité au Roy d'Es-  
pagne , & de lui soumettre ses  
Sujets. Le Corregidor de Zaca-  
tecas , en donna aussi-tost avis  
à M. le Marquis de Valero Vi-  
ceroi de la nouvelle Espagne ,  
lequel ordonna qu'on fist passer*

## EPISTRE. xxxvij

le Cacique à Mexico , sans néanmoins permettre qu'il eust plus de vingt Indiens à sa suite. C'est ce qui s'executa aussi tost.

Le Viceroy receut le Cacique avec toutes sortes de caresses & le fit traiter avec beaucoup de splendeur & de magnificence. Comme il estoit presque nud selon l'usage du pays , il le fit couvrir de riches habits , afin qu'il parust dans le Conseil avec décence. Ce fut là que le Cacique déclara une seconde fois par la bouche de son Interprete , qu'il venoit reconnoistre le Roy d'Espagne pour son Seigneur & son Maistre , & que publiquement il demanda le saint Bap-

*tesme. On le pressa de rester à Mexico, afin de s'y faire instruire à loisir des veritez Chrestiennes, & de se disposer à la grace qu'il souhaittoit de recevoir : mais quelques instances qu'on fist pour le retenir, il persista toujours dans la resolution où il estoit de retourner dans sa terre natale : c'est pourquoi, le Viceroy prit le parti d'envoyer avec lui deux Missionnaires, & quelques soldats qui eurent ordre de construire un petit Fort dans la gorge des Montagnes, afin d'assurer le passage qui donne entrée dans le Nayari. Le P. Provincial du Mexique, nomma pour l'Instruction du*



*Cacique & de ses sujets , le P. Antoine de Arias & le P. Jean Telles qui se trouvoient alors à Zacatecas. Ils entrèrent dans le Nayari, au mesme-temps que le Vaisseau qui a apporté cette nouvelle , mit à la voile pour retourner en Europe. Ainsi on ne peut encore sçavoir quel aura esté le succès de cette entreprise.*

*C'est par là, MES REVERENDS PERES, que je finirai ce que j'avois à vous dire en vous presentant ce Recueil. Les autres Lettres qui y sont renfermées, n'ont pas besoin d'explication. Il ne me reste donc plus qu'à vous prier de m'accorder quelque part dans vos*

xl EPISTRE.

*saints Sacrifices en l'union des-  
quels je suis avec beaucoup  
respect,*

MES REVERENDS PERES,

Votre très humble & très-  
obéissant Serviteur en N. S.

J. B. DUHALDE, de la  
Compagnie de JESUS.



# MER DES INDES

*Coste du Malabar*

ROYAUME DE CARNATE

ROYAUME DE  
CHIRANGABATNAM

TERRES DE ROYAUME

CHILANAI

KEN

DE GINGI

MAISSOUR

ROYAUME DE CULPA

ROYAUME DE TANJAOUR

MADURE

KIRAVAN

COR

ISLE

DE CEILON



*Coste de la Pecherie*

*Coste de Comorin*

*Echelles*

Lignes et verge au degré									
0	10	20	30	40	50	60	70	80	90
Lignes d'une heure de chemin									
5	10	15	20	25	30	35	40	45	50



# L E T T R E

D U

P E R E B O U C H E T ,

Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere \*\*\* de la même Compagnie.*

A Pontichery ce 1. Avril 1719.



ON REVEREND PERE,

*La P. de N. S.*

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaitez de moy : je vous envoie une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des

*XV. Rec.*

A

Estats où se trouvent nos Missions connues depuis longtemps sous le nom de Maduré. On n'a eu jusqu'icy que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde meridionale située entre la coste de Coromandel & la coste de Malabar ; comme il n'y a que nos Missionnaires qui aient pénétré dans ces terres , où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens Idolâtres , il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connoissances seures.

Quoique mon principal dessein ait esté d'abord de faire connoistre les Royaumes de Maduré, de Tanjaor, de Gingi, de Mayssur, & du Carnate où nos Missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en deça

du Gange ; mais je ne le feray qu'autant qu'il sera necessaire pour faire mieux entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos Missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindray des observations qui ont esté faites avec exactitude, & qui pourront servir à perfectionner cette partie de la Geographie, qui concerne les Indes.

Tous les Geographes conviennent que les Indes Orientales sont divisées en deux parties : la premiere qui est en deçà du Gange : la seconde qui est au delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves celebres de l'Indus & du Gange, & entre différentes mers qui en font une peninsule. Elle est bornée

4      *Lettres de quelques*

du costé de l'Oüest par l'Indus & par la mer Occidentale des Indes ; du costé de l'Orient par le Gange, & par les costes d'Orixa & de Coromandel ; du costé du Sud par le Cap de Comorin & par la Mer Meridionale des Indes ; & enfin du costé du Nord par les montagnes d'Ima, qui sont une suite du mont Caucase.

Les anciens Geographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange, dont les costez estoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette description qui est assez imparfaite, les côtez égaux sont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus jusqu'à leur embouchure, & les costes de la Mer Occidentale des Indes depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au Cap de Como-



*Missionnaires de la C. de J.* 5

rin ; & de l'autre part les costes d'Orixa & de Coromandel jusqu'au même Cap. Les deux angles du Sud au Nord sont le Cap de Comorin & la fameuse montagne d'Ima : les deux autres de l'Orient à l'Occident sont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes Orientales , telles que je viens de les décrire , sont partagées naturellement par cette chaîne des montagnes de Gate qui s'étendent depuis l'extrémité de la Mer Meridionale , jusqu'à la partie la plus Septentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin , & se terminent au Mont Ima , que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Geographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'ap-

pellent, & qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus estoit le plus connu des anciens Geographes, ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui estoient au de-là de ce fleuve jusqu'à la Mer Orientale; & parce que Delhi a esté long-temps le séjour des Souverains, on l'a regardé comme la Capitale des Indes. Aujourd'huy on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui estoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste Empire, & que le Souverain de cet Empi-

re, avoit sous lui plusieurs autres Princes qui luy payoient un tribut annuel. Cet Empereur estoit absolu, & avoit dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs Estats, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roy des Rois ; c'est ainsi qu'ils appelloient cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, & qui dans la suite fut nommé Empereur de Bisnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservez : on connoist maintenant les autres sous des noms très différens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut

l'an 1659. C'est du debris de son Empire que se sont formez tant de divers Estats, & sur tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus Méridionales.

Un des premiers Royaumes qui se separa de l'ancien Empereur des Indes fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelques temps par des Princes particuliers dont l'autorité estoit absoluë : mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considerable du Royaume de Decan reconnoissoit encore l'Empereur de Bishnagar, lorsque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la Ville de Goa lorsqu'elle fut prise par

Albuquerque, estoit un officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar : c'est ce qui paroist par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foy qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privileges à quelques Temples des environs de la Ville. Pour ce qui est des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long temps qu'ils s'estoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainsi les Estats de l'Empereur de Bisnagar s'étendoient encore il n'y a pas deux cens ans depuis Orixá jusqu'au Cap de Comorin. Il possédoit toutes les terres qui sont sur la coste de Coromandel, & plusieurs places maritimes sur la coste Occidentale des Indes. Les Patanes venus du Nord le dé-

poüillèrent d'une partie de ces Estats : une autre partie luy fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujourn vers les parties Méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Bisnagar avoit confié le commandement de ses armées à quatre Généraux qui faisoient profession du Mahometisme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes considerable, dont ils se servirent pour envahir les Estats de ce malheureux Prince. Le plus puissant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom. Le second fixa sa demeure à Visapour, & se fit nommer le Roy de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart

*Missionnaires de la C. de J.* II  
de la revolte , & se rendirent  
maistres de deux places impor-  
tantes.

Depuis ce temps-là le Mo-  
gol a tout englouti. A la vé-  
rité les Princes de la partie  
Méridionale n'ont pas encore  
esté tout a fait subjuguez : mais  
le Nababe \* les inquiete de  
temps en temps , & exige d'eux  
de grosses sommes qu'ils sont  
forcez de luy payer ; de sorte ,  
qu'à proprement parler , il n'y  
a que les Princes de Malabar  
qui ne soient pas encore tom-  
bez sous la domination Mo-  
gole.

On ne peut dire certaine-  
ment en quel endroit le fleuve  
Indus prend sa source : c'est  
dans le pays de Cachemire ; si  
l'on en croit quelques Indiens.  
D'autres la mettent beaucoup

\* Gouverneur général d'une Province.

plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le Midi comme le Gange, avec cette difference que le Gange va un peu vers l'Orient, & que l'Indus au contraire se détourne vers l'Occident. Ce dernier se jette dans la Mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute celeste. C'est, disent-ils, un de leurs Dieux qui la fit découler de sa teste sur le mont Ima. C'est de-là que traversant divers Estats, & dirigeant son cours vers les parties Meridionales, il arrose plusieurs Villes célèbres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est *Cachi*; puis il passe dans le Royaume de Bengale; & se jette dans



la Mer par plusieurs embouchures differentes.

A entendre les Indiens , le Gange est une riviere sainte , dont la vertu propre est d'effacer les péchez. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords , non seulement sont exempts des peines que merite une vie criminelle , mais ils sont admis dans une Region delicieuse , où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange , que les malades se font porter sur ses bords , que d'autres qui en sont trop éloignez , renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont bruslez , & les envoient jeter dans le fleuve.

Cette estime generale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange , est d'un grand

14      *Lettres de quelques*  
profit aux Penitens Indiens ,  
qu'on appelle *Pandarons*. Ils  
en remplissent des Bambous  
qu'ils attachent aux deux ex-  
trémitez d'une perche longue  
de sept à huit pieds , & mettant  
cette perche sur leurs épaules ,  
ils parcourent toute l'Inde , &  
vendent bien cher une eau si  
salutaire. Ils prétendent qu'el-  
le a la propriété de ne jamais  
se corrompre.

Telle est l'opinion que les In-  
diens idolâtres ont du Gange.  
Ceux qui ont navigé sur ce  
grand fleuve , conviennent  
qu'ils n'ont jamais vû ny en  
Europe ny en Asie de riviere  
qui luy soit comparable. Vers  
son embouchure on découvre  
une petite Ville nommée *Ba-  
lassor*. Presque tous les Euro-  
peans y ont une maison où ils  
transportent les marchandises

*Missionnaires de la C. de J.* 15  
nécessaires pour la cargaison  
de leurs Vaisseaux. C'est là  
aussi que se trouvent les pilotes  
costiers, dont on a absolument  
besoin pour entrer dans le Gan-  
ge, parcequ'il y a plusieurs bancs  
de sable, qui rendent cette  
embouchure très-dangereuse.  
Les Européens ont pareille-  
ment leurs factoreries sur le  
bord de ce fleuve. Celle des  
François est à *Chandernagor*,  
celle des Portugais à *Ouzucly* ;  
les Anglois & les Danois en  
ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être  
d'où a pû venir aux Indiens  
cette haute idée qu'ils ont du  
Gange. A cela je réponds que  
les Idolâtres, presque dans tous  
les pays, ont regardé les gran-  
des rivières comme des Divi-  
nitez, ou du moins comme la  
demeure de quelque Dieu ou

16      *Lettres de quelques*  
de quelque Déesse. Outre le  
Gange, il y a encore cinq ou  
six autres rivières, qui sont en  
reputation aux Indes, entre  
autres le *Caveri* qui passe à  
*Trichirapali* auprès du celebre  
Pagode de *Chirangam*. De  
plus il est certain, comme je  
l'ai fait voir dans une lettre  
adressée à M. l'ancien Evêque  
d'Avranches\*, que les Indiens  
ont ouï parler du Paradis ter-  
restre, des fleuves qui l'arro-  
soient, & de l'arbre de vie : &  
il est vray-semblable que ne  
connoissant point de plus belle  
rivière que le Gange, ils luy  
ont attribué ce qu'ils ont en-  
tendu dire de ces fleuves. A  
cette connoissance du Paradis  
terrestre, qu'ils ont reçûe par  
tradition de leurs peres, ils ont  
mêlé dans la suite, selon leur

\* Elle se trouve dans le IX. Recueil.

genie , plusieurs fables ; par exemple , que le Gange traverse un jardin délicieux , dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent , & leur donne un siecle de vie : en sorte que celui qui à la fin de chaque siecle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange , pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vû qui ont vécu jusqu'à 300. ans , parce que , disent-ils , ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années ; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4<sup>e</sup>. siecle , ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célèbres Fleuves , il faut maintenant parcourir les principales Villes qui sont sur les deux Costes de l'Inde. Je commence par

celle qui regne depuis Bengale , jusqu'au Cap de Comorin , & qui est à l'orient ; elle s'appelle en général la Coste de Coromandel ; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms , par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle par exemple , la Coste d'Orixa , lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom , qui est au Midi de l'embouchure du Gange : On l'appelle pareillement la Coste de la Pescherie dans la partie meridionale , parce que c'est aux environs de cette Coste qu'on pèche les Perles.

Je me place d'abord à Pondichery , parce qu'en rapportant les observations qui ont esté faites par nos Missionnaires , il est plus aisé de connoître la longitude des autres Villes

*Missionnaires de la C. de J.* 19  
de la Coste, qui va en plusieurs  
endroits presque Nord & Sud,  
excepté vers l'embouchure du  
Gange, qu'elle décline vers  
l'Est.

Pontichery appartient aux  
François, & c'est le plus bel éta-  
blissement qu'ils ayent aux In-  
des. On y voit une Forteresse  
regulière, & où il ne manque  
aucun des Ouvrages nécessai-  
res pour une bonne défense:  
elle est toujours bien fournie  
de munitions de Guerre & de  
bouche: la Ville est grande, &  
les ruës y sont tirées au cordeau:  
les maisons des Europeans sont  
basties de briques; celles des In-  
diens ne sont que de terre en-  
duite de chaux: mais comme el-  
les forment des ruës droites,  
elles ont leur agrément. Dans  
quelques unes des ruës, on voit  
de belles allées d'arbres, à l'om-

bre desquels les Tisserans travaillent ces toiles de Cotton si fort estimées en Europe. Les R. R. P. P. Capucins y ont un Couvent, les Jesuites & Messieurs des Missions Etrangères y ont aussi chacun une Maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des Eclipses du premier Satellite de Jupiter, on a trouvé que la difference du temps entre le meridien de Paris & celui de Pontichery, estoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78. degrés, & par consequent, comme dans les hypothèses de l'observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22<sup>d</sup>. 30' il faut conclure que la véritable longitude de Pontichery est de 100<sup>d</sup>. 30'. Par là on peut voir l'erreur énorme qui s'estoit glissée dans



les Cartes de Geographie , qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de Messieurs Samson & Duval , où on éloignoit cette Coste de plus de 400. lieuës qu'elle n'est éloignée effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pontichery , on a trouvé qu'elle estoit un peu plus considerable que celle qu'on avoit arrêté dans les premieres observations , où l'on n'avoit remarqué par la distance du Zenith à l'Equateur , que  $11^{\circ}. 56' - 28''$ . Peut-estre y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pontichery vers le Nord , & suivant la Coste , on trouve la ville de Saint-Thomas ; on l'appelle aussi Meliapour , ou pour parler avec les Indiens, *Mailabouram* ; c'est-à-dire , la ville des Paons , parce

que les Princes qui regnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le faisoient peindre sur leurs Etendarts. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si beau & si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du Ciel, dit un de nos Voyageurs, qui assure l'avoir vu, est tout couvert de Perles & de Diamans, & est entouré d'une frange de Perles : au dessus du Ciel fait en forme de voûte, se voit un Paon dont la queue relevée est de Saphirs, & d'autres pierres de couleur; le corps est d'or émaillé semé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire de 50. carats.

Les observations du P. Ri-

chaud portent que la latitude de Saint-Thomas est de 13<sup>d.</sup> 10'. Saint-Thomas estoit il n'y a pas 40. ans une des plus belles Villes & des mieux fortifiées qui fussent aux Indes : elle appartenoit aux Portugais ; mais comme ils se voyoient dépouillez peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats , ils prirent le parti d'abandonner cette Place au Roy de Golconde. Monsieur de la Haye , envoyé aux Indes avec une Flotte de dix Vaisseaux de Guerre , crut avoir des raisons pour l'attaquer : il fit sa descente , & l'emporta en peu d'heures , au grand étonnement des Indiens : Il la conserva pendant deux ans , & les François en seroient encore aujourd'huy les maîtres , s'il luy fust venu du secours d'Europe.

Le Roy de Golconde craignit à son tour que les François ne songeassent à reprendre ce poste. C'est pourquoy il se déterminâ à demanteler la forteresse & la ville : c'est de ses débris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il est aujourd'huy le maistre de S. Thomé. Les Portugais ne laissoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maisons assez agreables & des ruës fort larges. Cette partie où ils s'estoient retirez estoit environnée de murailles, & ils y avoient déjà commencé quelques petits bastions.

A une lieuë au Nord de S. Thomé, on trouve *Madraspatan*, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Il seroit inutile de

de marquer sa longitude & sa latitude : ce que j'ay dit en parlant de Pontichery , suffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la coste , pourvû qu'on en sçache la distance Nord & Sud.

Madras est une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle est ceinte de murailles : il y a un Fort quarré , mais sans ouvrages extérieurs , qu'on appelle le Fort S. Georges. On voit une seconde ville habitée par les Armeniens & les Marchands des Nations étrangères , & ensuite une troisième où resident les Indiens beaucoup plus grande que la première , & qui en est comme le fauxbourg. On compte dans les trois Villes près de cent mille ames. Les Anglois , à ce qu'on dit , y

tirent de-droits plus de soixante mille Pagodes qui font trente mille pistoles. Nos Missionnaires qui ont esté quelquefois obligez d'aller à Madras se loient infiniment de la politesse de Messieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorez : je leur dois ce temoignage de nostre reconnaissance ; & je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieuës au Nord de Madras, les Hollandois ont une Forteresse qu'on appelle *Paleacatte*. C'estoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la coste de Coromandel, & ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la coste du Nord, sont *Masulipatan* &

*Jagrenat.* Massulipatan appartenoit anciennement au Roy de Golconde , il est maintenant sous la puissance du Mogol. Cette ville est éloignée de Golconde d'environ 80. lieuës. Les principales Nations de l'Europe qui trafiquent aux Indes , y ont des comptoirs. Les toiles peintes, qu'on y travaille, sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois le plus long, je croy, qui soit au monde : il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain : on y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes Memoires que sa latitude est de 16°. 30'. On compte plus de 100. lieuës de chemin par terre de Madras à Massulipatan : mais il est vray qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par son Pagode. Nos voyageurs , & sur tout M. Tavernier en disent des merveilles ; ils prétendent qu'il y a dans ce Temple une Idole, dont les yeux sont formez de deux gros diamans ; qu'il luy en pend un autre sur l'estomach ; que ses bracelets sont de perles & de rubis ; & que les revenus de ce Pagode sont si considérables , qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pelerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célèbre des festes en l'honneur de l'Idole. Les autres choses qu'on rapporte me paroissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Pagode est peu connu dans les parties Meridionales de l'Inde , & je ne sçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un



seul Indien ; au lieu qu'on vante fort celui de *Cachi* , que je crois estre la mesme chose que *Banare* , ainsi que je l'expliqueray dans la suite. C'est sans contredit le Temple des faux dieux le plus celebre qui soit aux Indes. Mes Memoires rapportent que cet endroit où est situé le Temple appelé Jagrenat , a la latitude de 19<sup>d</sup>. 50'. si cela est , il ne doit estre guere éloigné de Balassor , qu'on dit estre au 20. degré de latitude.

Je reviens maintenant à Pontichery pour suivre la coste jusqu'au Cap de Comorin : c'est une route que j'ay tenuë plus d'une fois. A une grande journée de Pontichery , en allant au Sud , on arrive à *Portonovo* : les Anglois & les Hollandois y ont quelques maisons , & les

Portugais y font en très grand nombre. On voit un assez belle Eglise où s'assemblent les Chrétiens de la coste.

A mi-chemin de Pontichery à Portonovo se trouve *Coudelour*, que les Indiens nomment *Courralour*. C'est une ville assez considerable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant on voit Trankebar appelée par les Indiens *Tarangambouri*, c'est à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville est éloignée d'environ 25. ou 30. lieues \* de Pontichery : elle appartient aux Danois. Les rues en sont droi-

\* On avertit en passant qu'on doit corriger une erreur de chiffre qui s'est glissée à la page 481. du XIV. recueil, où l'on dit que la distance de ces deux Villes est de 150. lieues.

tes, il y a de belles maisons; & la forteresse dont la forme est quadrangulaire, paroist très agreable, quand on la voit du costé de la mer. Quand les Europeans y abordent, le Gouverneur envoie de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse, où une partie de la Garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre : il se presenta une occasion où ils ne contribuerent pas peu à conserver la forteresse aux Danois, qui n'estoient pas en estat de la défendre, Le Roy de Tanjaor assiegea cette place il y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le siege.

A une demie journée de Trankebar sur le chemin de Portonovo se voit *Caveripattavam*, que les Europeans nomment *Caveripattam*: c'estoit autrefois une grande ville & fort celebre parmi les Indiens. Aujourd'huy elle est presque entierement ruinée. L'air y est fort bon, & les François y ont un établissement.

La ville de *Negapatam* se trouve en sortant de Trankebar du costé du midi: elle est située à 11<sup>d</sup>. de latitude Nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam*, c'est-à-dire, la ville des Serpens. C'estoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la coste de Coromandel; & comme ils possedoient la coste de la Pescherie & l'Isle de Ceylan, cette ville estoit d'un grand

abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises , & un College appartenant aux Jesuites. Les Hollandois s'en sont emparez avec le secours du Roy de Tanjaor , qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a basti une forteresse : les Chrestiens y ont une Eglise desservie par un Religieux de S. François.

En marchant toujours vers le Sud , on trouve à dix lieuës environ de *Negapatam* , le Cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau Golfe qui va se terminer à la coste de la Pescherie. C'est là aussi que la coste de Coromandel qui estoit Nord & Sud , prend un nouveau Rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'Ouest , & puis elle se détourne peu à peu vers le Sud jusqu'au Cap de Comorin , où commence la coste de

Travancor , qui n'est , suivant plusieurs Voyageurs , qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette coste que deux endroits considerables , sçavoir *Outiar* où est *Ramanancor* , & *Tutucurin*. On y peut joindre aussi *Manapar*. Je diray un mot de chacun.

On voit à *Outiar* une des choses les plus merveilleuses qui soient peut estre dans le reste du monde : c'est un Pont qui a environ un quart de lieuë ; & qui joint à la terre ferme l'Isle où est *Ramanancor*. Ce Pont n'est pas composé d'Arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au dessus de la surface de la Mer , qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres ,

mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courans : j'en ay mesuré qui avoient 18 pieds de diametre ; d'autres en ont beaucoup d'avantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix ; & aux lieux où les Barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce Pont soit un ouvrage de l'art , car on ne voit pas d'où l'on auroit pû tirer ces masses énormes , & encore moins comment on auroit pû les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vû. Les Idolâtres disent que ce Pont

fut fabriqué par les Dieux quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accoustumé de se retirer dans l'Isle de Ramanancor, quand il estoit poursuivi par les Rois de Maduré : il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers qui sont comme autant de platteformes, & il y faisoit passer ses Elephans, son Canon, & son Armée. J'auray occasion dans la suite de parler de *Ramanancor*, quand j'auray expliqué ce que c'est que *Cachi* : les deux Pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* estant au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

*Tutucurin* est la principale ou plustost l'unique ville qui soit à la coste de la Pescherie, le reste n'estant que de grosses



Bourgades ou des Villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons ; mais quoy qu'elle soit fort peuplée, on trouve en y arrivant qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois à qui elle appartient, y ont fait bastir une petite forteresse. La hauteur du pôle à Tutucurin, est selon les observations du P. Noël, de 8<sup>d</sup>. 52'.

Après Tutucurin, *Manapar* est l'endroit de cette coste le plus remarquable. Les Chrestiens y avoient autrefois une belle Eglise, mais elle fut convertie en Magasin par les Hollandois, & on a esté obligé d'en bastir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8<sup>d</sup>. 27'. Pour ce qui est de la longitude, elle

38      *Lettres de quelques*  
est assez régulièrement mar-  
quée à 98<sup>d</sup>. 45'.

Je diray icy en passant que j'ay souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des Rhumbs de vent : il n'y a pas jusqu'aux Enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du Nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller ; à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier *Manar*, cette Isle si celebre par le grand nombre d'Idolâtres que S. Xavier convertit à la foy, du nombre des-

quels estoit le propre fils du Roy de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du Baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vray que *Manar* appartienne au Roy de Maduré, comme le disent quelques Relations. Les Portugais la possédoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656. qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparez de Ceylan. C'estoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pesche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'Isle de *Manar* n'est separée de l'Isle de Ceylan que

par un petit canal qui n'est en quelques endroits que de 30. ou 40. pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre Eglises , dont l'une estoit dediée à S. Jean. C'est dans les fondemens d'une de ces Eglises , qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y estre portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoyque j'aye esté à Ceylan , je n'y ay pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roy de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'estoit une Isle , dont les mers qui l'environnoient es-

toient semées de perles, dont les bois estoient de canelle, & les forests d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de crystal : en un mot le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée ; néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Larké*, & tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est une des principales Divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans assurent qu'*Anouman* Singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* métamorphosé en *Ramen*. Les Siamoïses disent que leur Dieu

*Somonocodon* a un de ses pieds marqué dans l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux Etrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venuë de Ceylan. Cette Isle à environ 200. lieuës de tour, elle est arrosée de quantité de belles rivières, & les moissons y sont abondantes. La Religion Chrestienne y florissoit, sur tout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maistres : il y a encore d'excellens Missionnaires qui se sont retirez à Candé, & dans les autres Provinces interieures de l'Isle. Le Roy de Candé est fort gêné dans son commerce, & toutes les raretez de son Isle luy sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par luy-même sa canel-

le & ses Elephans , qui sont les plus beaux & les plus genereux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande Bourgade appelée Pumicael , & nommée par les Indiens *Pounneicayel* , où le P. Antoine Criminal fut le premier de nostre Compagnie qui reçût la couronne du Martyre , lorsqu'il cultivoit la Chrestienté de la Coste de la Pescherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son Eglise , & aux pieds des mêmes Autels où il venoit de sacrifier l'Agneau sans tâche. La latitude de Pumicael est de 8<sup>d</sup>. 38'.

Il est temps de venir à la Coste de Malabar : mais comme elle est assez connue , je ne m'y arresteray que pour marquer les hauteurs du pôle que

le P. Noël y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer.

A *Tangapatan* la distance du Zenith à l'Equateur est de 8<sup>d</sup>. 19'. cet endroit est éloigné du Cap de Comorin de huit lieues & demie Portugaises.

*Coilan* qui est une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8<sup>d</sup>. 48'.

*Tanor* capitale d'une Principauté du même nom, a 11<sup>d</sup>. 4'.

Calecut ville autrefois très célèbre, a 11<sup>d</sup>. 17'.

Cananor a 11<sup>d</sup>. 58'.

Depuis le Cap de Comorin jusques à Cochin & au de-là, les deux Estats les plus considérables sont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier estoit il n'y a pas longtemps sous la domination d'une Reine qui se gouvernoit entier-



rement au gré de les Ministres. La Ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située aux pieds des montagnes environ à 4. lieuës du Cap de Comorin, & est fort peuplée. On y a basti une Eglise en l'honneur de S. François Xavier, au mesme endroit où les habitans voulurent le brusler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il y recitoit son breviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, & continua sa priere sans s'émouvoir. Après que la cabane eust esté réduite en cendres, il parut sain & sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sçait dans le pays par tradition, & dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qu'on a publiées

46      *Lettres de quelques*  
de cet Apôtre. Les graces singulieres que Dieu accorde à ceux qui visitent cette Eglise, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des Estats du Zamorin, Calecut qui en estoit la Capitale, estoit autrefois très célèbre, & c'est là que les Portugais aborderent la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'huy très peu de chose, & à peine y trouve-t'on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. La Mer gagne tous les jours du terrain sur cette Coste.

Cochin est une autre ville célèbre sur la coste de Malabar. Lorsqu'elle estoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes Apostoliques, qui alloient porter

les lumieres de la foy chez les Nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défenduë d'un costé par la mer, & de l'autre par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les ruës plus larges que dans les autres villes de la Coste. Le P. Noel y trouva la hauteur du pôle de 9<sup>d</sup>. 58'.

Goa par où je finis de parler de cette Coste, est éloigné de Cochin de plus de 100. lieuës. Quand on y aborde par Mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts construits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'en-

trée. Cette entrée est fort étroite parce que les montagnes qui sont de chaque costé se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs jusqu'à l'embouchure, plus de 400. pieces de canon. La riviere est large, belle, & majestueuse. Ceux qui ont navigé sur ce fleuve, disent que c'est un des plus agreables spectacles qui soit dans l'Univers. On voit de tous costez de très jolies maisons, des jardins utiles & agreables, des bois de Palmiers plantez à la ligne, qui forment des allées à perte de vuë. La Ville estoit autrefois comparable & mesme superieure en beaucoup de choses aux plus belles Villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle estoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir  
encore

*Missionnaires de la C. de J.* 49  
encore de superbes édifices : le  
Palais du Viceroy & celui de  
l'Inquisiteur sont d'une magnifi-  
cence achevée. Il y a plusieurs  
belles Eglises, & nostre Compa-  
gnie y a cinq maisons. Mais ce  
qui la rendra à jamais recom-  
mandable , c'est le bonheur  
qu'elle a de posséder le corps  
miraculeux de S. François Xa-  
vier. L'air n'y est plus si bon ,  
& c'est peut-estre ce qui fait  
qu'elle n'est plus si peuplée.  
En récompense il est admira-  
ble à la campagne & dans les  
lieux circonvoisins. C'estoit  
pour les anciens Empereurs de  
Bisnagar une contrée délicieu-  
se , où ils venoient passer plu-  
sieurs mois de l'année. Goa a  
d'élevation de pôle 15<sup>d</sup>. 31'. sa  
longitude est de 93<sup>d</sup>, 55'.

Comme les Indiens vantent  
extrêmement la Ville de Ca-

*XV. Rec.*

C

50      *Lettres de quelques*  
*chi* qui est vers le Nord, & *Ra-*  
*manancor* qui est vers le Sud,  
& que ce sont là les deux pô-  
les de leur Geographie, je ne  
puis me dispenser d'en parler.  
Il n'est pas aisé de dire ce que  
c'est que *Cachi*, non plus que  
l'endroit où il se trouve. Je  
rapporteray simplement quel-  
ques conjectures, qui me per-  
suadent que *Cachi* n'est autre  
chose que la Ville de *Banare*,  
située sur le Gange. Les voi-  
ci :

Les Pelerins de *Cachi* disent  
qu'en partant de *Ramanancor*,  
*Golconde* se trouve à la moi-  
tié du chemin. Or si *Ra-*  
*nancor* est à 9<sup>d</sup>. 10'. & que *Ba-*  
*nare* soit à 26<sup>d</sup>. 30'. comme le  
marquent nos Voyageurs, il  
s'ensuit que *Golconde* qui est,  
comme on l'assure, à 17<sup>d</sup>. est  
presque au milieu de la route

*Missionnaires de la C. de J.* 51  
qu'on doit tenir.

D'ailleurs des Indiens m'ont assuré que quelques Brame appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit le desert Royal, ou plustost, le Roy des deserts, parce que, disent les Indiens, c'est dans un desert aux environs de *Cachi* que les plus célebres hermites se sont retirez pour faire penitence. Or comme le changement de l'*V.* au *B.* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana raja* ils n'entendent la Ville de *Banare*.

Cela paroist encore par les deux routes que tiennent les Pelerins pour se rendre à *Cachi* : ceux qui vont par *Golconde*, disent qu'au sortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant soit peu à l'Est, & que par là ils se rendent droit à leur ter-

me. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter *Matura* qui se trouve sur cette route, & qui est un autre Pagode fameux par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche presque toujours vers l'Orient, or il est certain qu'il n'y a de lieu considerable que *Banare*, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture : *Cachi* est parmi les Indiens, ce qu'estoit Athenes parmi les Grecs : c'est, disent-ils, la plus fameuse Université du monde ; c'est là qu'on enseigne toutes les sciences ; & quoyque maintenant il y ait peu d'Estudians, il y a néanmoins plusieurs Docteurs, qui ont chacun un certain nombre de Disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres,



ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare* : un de nos plus célèbres voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a esté basti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajouste que deux enfans de ce Prince y estoient actuellement sous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *Samouferadam* qu'on parle vers le Nord, ou le *Grandam* qui est en usage dans l'Inde meridionale.

Mais, dira-t'on, pourquoy tant s'embarasser de *Cachi*? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & en des termes les plus magnifiques. C'est selon eux un lieu Sacré & Divin,

4      *Lettres de quelques*

c'est le séjour de leurs Divinités : *Ramen* & les plus célèbres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent *Cachi* : quiconque meurt dans une terre si sainte, ses pechez luy sont pardonnez, il va droit au Ciel : un homme qui a fait le voyage de *Cachi*, est par cette seule raison infiniment respectable ; n'eust-il aucun mérite d'ailleurs, c'en est un grand d'avoir esté à *Cachi*. Enfin ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter dignement la sainteté d'un lieu si venerable.

Pour ce qui est de *Banare* que je croy estre le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ay appris des Européens qui y ont voyagé. C'est, à ce qu'ils assurent, la Ville la

mieux bastie des Indes : presque toutes les maisons y sont de pierres de taille ou de briques : on y voit de très beaux Caravanseras\*, les ruës y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la situation en est belle ; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierre interrompues de temps en temps par des plateformes. Ce recit est conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi* ; ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parleray avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent *Rameissouram*, parce que dans le premier voyage que j'ay fait à la

\* Bâtiment destiné à loger les Voyageurs.

Coste de la Pescherie, je demeuray dix jours dans l'Isle où est ce Pagode. Cette Isle a huit à neuf lieues de circuit. Quoy qu'elle soit très sablonneuse, on y voit pourtant de beaux arbres : il n'y a que quelques Villages. Le Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ay point vu ces trois cens colonnes de marbre dont parle une Relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que plusieurs autres qui sont dans les terres : je croy qu'il n'est si fort estimé qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres sont persuadez que ce bain efface entierement les pechez, sur tout si on le prend au temps des Eclipses du Soleil & de la Lune. J'eus alors la consolation d'apprendre, que dans un lieu où l'on

rend tant d'honneurs au Démon, Dieu s'estoit choisi de fideles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit Village où je trouvay une Chappelle bastie par les Chrestiens qui s'y estoient retirez, & j'y baptisay plusieurs de leurs Enfans.

Avant que de penetrer dans l'Inde Meridionale, je diray encore un mot de *Golconde* & de *Visapour*, deux Villes dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La Ville qu'on appelle aujourd'huy *Golconde*, n'estoit autrefois qu'un Jardin agreable à deux lieuës de la Forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la suite le nom de *Gol-*

38      *Lettres de quelques*  
*conde* luy est resté. Elle est à  
peu près de la grandeur d'Or-  
leans : elle est bien située , &  
les ruës en sont belles. La Ri-  
viere qui y passe & qui va se  
jetter dans la Mer de *Masuli-*  
*patan* , est large , & roule des  
eaux fort claires. On y a basti  
un Pont qu'on dit estre aussi  
beau que le Pont-neuf de Pa-  
ris ; le Palais du Roy est ma-  
gnifique. Depuis que cette Vil-  
le est devenuë la conquête du  
Mogol , elle n'est plus si peu-  
plée qu'elle l'estoit auparavant.  
Aurengzeb la pilla entierement  
avant que de prendre la For-  
teresse. C'est dans le Royau-  
me de *Golconde* que se trou-  
ve la fameuse mine de Dia-  
mans.

*Visapour* Capitale du Royau-  
me de *Decan* est une autre  
grande Ville située sur le fleu-

*ve Mendoua.* Le Palais du Roy est vaste : il est entouré de fosses pleins d'eau où il y a grand nombre de Crocodiles , qui servent , selon l'usage des Indiens , à rendre une forteresse moins accessible. Le Roy , que les Portugais appellent l'*Idalcan* , avoit trois bons Ports sur la Coste qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est *Rajapour* , qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs Cartes , non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes Memoires que Visapour est à 17<sup>d.</sup> 30'. d'élevation de pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde Meridionale, qui contient les Royaumes de *Madu-*

60     *Lettres de quelques*  
ré, de *Mayssur*, de *Tanjaor*,  
de *Gingi*, & de *Carnate*, où  
sont établies les Missions de  
nostre Compagnie; & parcou-  
rons ces petits Estats l'un après  
l'autre.

Je commence par le Royau-  
me de *Maduré*. Il est borné à  
l'Orient par les Estats du Roy  
de *Tanjaor*; au midi par la  
Mer meridionale des Indes;  
à l'Occident par les Estats des  
Princes de Malabar; au Nord  
par les terres de *Mayssur* & par  
celles qui appartiennent au  
Gouverneur de *Gingi*. Ce  
Royaume est aussi grand que  
le Portugal. Son revenu est  
d'environ huit millions. On y  
compte 70. *Palleacarens*: ce  
sont des Gouverneurs absolus  
dans leurs petits Estats, & qui  
ne sont tenus qu'à payer une  
taxe que le Roy de *Maduré*



*Missionnaires de la C. de J.* 61  
leur impose. Ce Prince peut  
mettre aisément sur pied vingt  
mille hommes d'Infanterie &  
cinq mille de Cavalerie. Il a  
près de cent Elephans qui luy  
font d'un grand secours pour  
la guerre.

*Maduré* est la Capitale du  
Royaume : elle est environnée  
d'une double muraille : cha-  
que muraille est fortifiée à l'an-  
tique de plusieurs tours quar-  
rées avec des parapets, & gar-  
nie d'un bon nombre de canons.  
La Forteresse dont la forme  
est quarrée, est entourée d'un  
fossé large & profond avec une  
Escarpe & Contrescarpe très  
fortes. Il n'y a point de Che-  
min couvert à l'Escarpe. Au  
lieu de Glacis, on voit quatre  
belles ruës, qui répondent aux  
quatre costez de la Forteresse.  
On en peut faire le tour en

moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces ruës, ont de grands jardins du costé de la Campagne qui est belle & fertile.

L'interieur de la Forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roy. C'est un labyrinthe de ruës, d'étangs, de bois, de sales, de galleries, de colonnades, & de plusieurs maisons semées çà & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issuë. Lorsque les Rois de *Maduré* y faisoient leur sejour, on n'y trouvoit que des Femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken* qui a le plus contribué aux embellissemens de ce Palais, y tenoit plusieurs milliers de Femmes renfermées. Les

Salles publiques où l'on donnoit audience estoient magnifiques. A l'entrée se trouvoit une grande gallerie soutenue par 20. grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De-là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque Corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes estoient réunis par huit galleries dont les angles estoient flanquez de tourelles. Le dessein de ce Palais, à ce que m'a assuré un ancien Missionnaire, a esté dressé par un Européen : on y voit effectivement plusieurs ornemens d'Architecture d'Europe meslez avec l'Architecture Indienne.

Dans la seconde partie de la Forteresse est le Temple de *Chokanaden* ; c'est l'Idole qu'on adore au *Maduré*. A l'Orient du Pagode, sont plusieurs beaux portiques. Au Nord d'un de ces portiques se voit un char magnifique destiné à porter l'Idole en triomphe le jour de sa Feste. Le Pagode est environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres, très unies & bien sablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brame prétendent qu'elles ont cousté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moy je n'y en ay point vu de cette espece. Le reste de l'espace interieur de

la Forteresse est partagé en plusieurs ruës, en des étangs, & en des places publiques.

La Riviere qui passe auprès de *Maduré* seroit belle, si on ne la faisoit pas couler dans de grands étangs qui la tarissent: elle dégenere enfin en ruisseau. Au dessous de la Ville on a construit un Canal qui va du Nord au Sud, & qui se jette dans cinq beaux étangs à l'Ouest de *Maduré*. Il y a dans ces étangs d'autres canaux, qui conduisent l'eau dans les fosses lorsqu'on le souhaite.

A l'Orient de la Forteresse on voit trois autres chars de triomphe: ils sont magnifiques quand on les a ornez. Le plus grand ne peut estre tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes: je n'en suis pas surpris, la ma-

chine en elle mesme est énorme, on y fait monter jusqu'à 400. personnes dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, & chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pieces de soye de diverses couleurs, de banderolles, d'étendarts, de parasols, de festons de fleurs representez sous différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le Char est traîné au son des tambours, des trompettes, des haut-bois, & de plusieurs autres instrumens ; & il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresse. Tels sont les honneurs que cette aveugle

Gentilité rend aux Demons.

Du costé du Nord au dessus de la Forteresse dans la rue qui va Est & Ouest, estoient autrefois les Eglises des Chrestiens: l'une qui avoit esté fondée par le P. de Nobilibus; & l'autre plus ancienne dédiée à Nostre Dame, & desservie par les Jesuites. Ces Eglises furent tout-à-fait renversées, lorsque la Ville fut prise & ruinée en partie par le Roy de *Mayssur*: on en a basti une nouvelle dans un des faux bourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des *Mayssuriens*, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là est devenue la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré*

est à peu près de 10<sup>d</sup>. 20'. sa longitude de 98<sup>d</sup>. 32'.

*Trichirapali* où le Prince réside, est une Ville fort peuplée, & d'une grande étendue : elle contient plus de trois cens mille ames : c'est la plus grande Forteresse qui soit depuis le Cap de *Comorin* jusqu'à *Golconde*. De nombreuses Armées l'ont souvent assiégée, & toujours inutilement ; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours quarrées éloignées les unes des autres de 80. ou de 100. pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première, & est garnie de 130. pieces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux



Fortereſſes qu'ils appellent la Fortereſſe du Nord & la Fortereſſe du Sud : celle-cy a la muraille interieure plus baſſe que l'autre : on y voit une haute montagne qui ſert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne eſt l'Arſenal, & au bas eſt le Palais du Prince. Le dedans de la Fortereſſe interieure eſt aſſez agreable : c'eſt un grand amphitheâtre quarré avec ſes degrez de tous coſtez pour monter ſur les remparts. Le dernier degre le plus voiſin de la terre eſt à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a 18. autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche & les munitions de guerre, qui n'ont pû entrer dans l'Arſenal. On renouvel-

le tous les ans les provisions de ris , & celuy qu'on tire des greniers , est livré aux Soldars pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ 6000. hommes & quelquefois davantage.

Le Fossé qui environne la Forteresse est large & profond : il est plein d'eau & il y a quelques Crocodiles. On a esté obligé de creuser ce Fossé dans le roc en plusieurs endroits , ce qui n'a pû se faire sans de grandes dépenses. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux , sçavoir celle du Septentrion & celle du Midi qui soient ouvertes. Celle d'Orient qu'on appelle aussi la porte de *Tanjaor* , a esté long-temps murée : cel-

*Missionnaires de la C. de J.* 71  
le d'Occident n'est libre qu'aux  
femmes du Palais. Toutes les  
nuits on fait trois rondes dans  
la Place : la premiere au son  
des Tambours & des Trom-  
pettes lorsque le jour baisse :  
la seconde vers neuf heures  
avec le Haut-bois & quelques  
autres instrumens : la troisié-  
me se fait en silence vers mi-  
nuit. On en fait quelquefois  
une quatriéme à trois heures  
après minuit.

La riviere de *Caveri* va de  
l'Oüest à l'Est de la Forteresse.  
Au dessus de *Trichirapali* on a  
construit un canal large & pro-  
fond qui porte l'eau autour  
de la Ville. De ce grand ca-  
nal sortent plusieurs autres pe-  
tits canaux, qui vont se rendre  
dans de grands étangs, qu'on  
trouve au dedans & au dehors  
de la Ville. On y voit plu-

72      *Lettres de quelques*  
sieurs places publiques & plu-  
sieurs Bazars : il y en a deux  
considerables qui sont placez  
aux deux principales Portes :  
celuy du Nord s'étend jusques  
sur les bords du *Caveri*. Au  
de-là du *Caveri* on trouve un  
autre bras du fleuve *Coloran*.  
& c'est au milieu de ces deux  
grandes rivieres qu'on a basti  
le Pagode de *Chirangam*, le  
plus beau que j'aye vû aux In-  
des.

Il s'en faut bien que le Pa-  
lais de *Trichirapali* soit aussi  
superbe que celui de *Maduré*.  
J'y suis entré trois fois : il con-  
siste dans un amas de Salles,  
de Galleries, & d'Appartemens  
interieurs. Le Divan \* qu'a fait  
bastir le *Talavai* \*\*, est sou-  
tenu par de beaux piliers fort  
élevez

\* Tribunal où l'on rend la Justice.

\*\* Général d'armée.

élevez contre la coustume des Indiens. On voit au dessus une belle platteforme. Les Jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces Jardins une grande Salle ouverte de tous costez & entourée de fosses assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les piliers qui soutiennent cette Salle, sont alors couverts de brocards d'or, & le haut de la Salle est orné de festons de fleurs, & de pieces de damas de différentes couleurs. Les Chrestiens ont quelques Eglises à *Trichirapali*, mais comme on ne peut pas y demeurer longtemps avec seureté, j'en ay fait bastir une à trois lieues de la Ville, où les Missionnaires ré-

sident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de  $11^{\text{d}}. 40'$ . la longitude de  $98^{\text{d}}. 42'$ . On compte environ 40. lieuës de *Trichirapali* à *Maduré*, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestez de voleurs : mais le Voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la Ville, & qui continuë jusqu'aux portes de *Maduré*.

A l'Orient de *Maduré* est le Royaume de *Tanjaor*. Les terres de ce petit Estat sont les meilleures de toute l'Inde Méridionale : le fleuve *Caveri* se partage en plusieurs bras, qui arrosent & fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. *Tanjaor* qui en est la Capitale,

*Missionnaires de la C. de J.* 75  
n'estoit autrefois qu'un Tem-  
ple d'Idoles, comme estoient  
dans les commencemens la plus-  
part des Fortereffes de ces pe-  
tits Royaumes. Cette Forte-  
resse a une double enceinte  
comme celle de *Trichirapali*,  
mais elle n'est pas si bien bastie;  
ses fossez sont moins profonds,  
& il est moins aisé de les rem-  
plir d'eau. La Forteresse inte-  
rieure se divise en deux parties,  
dont l'une est au Nord, &  
l'autre au Sud. Dans celle du  
Nord on voit le Palais du Roy  
qui n'a rien de magnifique:  
il n'y a que quelques tours as-  
sez jolies. On a basti dans la  
partie du Sud le Pagode de  
*Peria Oureyar*. Au Nord du  
Temple est un vaste étang bor-  
dé de pierres de taille: les In-  
diens excellent dans la fabri-  
que de ces étangs; j'en ay vû

qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaor* ne sont arrosez que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnarou*, & au de là le *Caveri*, qui est un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaor* est de 11<sup>d</sup>. 27'. la longitude de 99<sup>d</sup>. 12'.

En allant de *Tanjaor* au Nord, & tirant un peu vers l'Est, on trouve la Forteresse de *Gingi* capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ 50. à 60. ans que le fameux *Sevagi*, s'en estoit rendu le maistre, & par conséquent de tout le pays : car c'est une chose constante aux Indes que les terres qui environnent une Forteresse en sont inseparables. Le fils de *Sevagi* la conserva quelques années ;



mais Aurengzeb, après la conquête des Royaumes de Golconde & de Visapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne se rebuta point, il mit à la teste de son armée un Général de réputation nommé *Julfakarkan*. Le dessein du Général estoit de prolonger le siège, parce qu'il trouvoit son interest dans sa durée : mais *Daourkan* un de ses Officiers subalternes pressa si vivement l'attaque de son costé, qu'il emporta la place, & mit par cette conquête tout le Royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette Forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espece de triangle. On a basti un Fort sur la cime de chaque

78      *Lettres de quelques*  
montagne , d'où l'on peut  
abyfmer à coups de canon ceux  
qui fe feroient emparez de la  
Ville. Cette Ville eft au bas  
des montagnes qui s'uniffent  
entre elles par des murailles,  
& par des tours placées d'es-  
pace en espace. Un de ces Forts  
a communication avec un bois  
épais, qui favorife le fecours  
qu'on peut faire entrer aisé-  
ment dans la place. La hau-  
teur du pôle de *Gingi* eft de  
12<sup>d.</sup> 10'. la longitude d'environ  
100<sup>d.</sup>

Au Nord de *Gingi* l'on dé-  
couvre le Royaume de *Car-*  
*nate*. C'est un pays assez sem-  
blable à ceux dont je viens de  
parler. *Cangibouran* en eft la  
Capitale : c'eftoit autrefois une  
Ville célèbre qui renfermoit  
dans fes murs plus de trois cens  
mille habitans , fi l'on en croit

les Indiens. On y voit , comme ailleurs , de grandes tours , des Temples , des Salles publiques , & de fort beaux Etangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Mayssur* , qui est à l'Occident de *Carnate*. Ce petit Estat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugué , celui qui est devenu le plus considérable par les conquestes que ses Princes ont faites de plusieurs Forteresses , soit dans le Royaume de *Maduré* , soit dans les autres Estats voisins. On luy donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des Armées de trente mille hommes d'Infanterie , & de dix mille de Cavalerie. Le P. Cinnami Jésuite , fondateur de la Mission établie dans ce Royaume , af-

80      *Lettres de quelques*  
fure que dès l'année 1650. les  
Estats de *Mayssur* s'étendoient  
depuis le commencement de  
l'onzième degré de latitude  
Septentrionale jusqu'à la fin  
du treizième & au de-là. Les  
terres du Zamorin & des au-  
tres Princes de Malabar, le  
bornent du costé de la Mer.

Ce qui a rendu les Mayssu-  
riens si redoutables à leurs voi-  
sins, c'est la maniere cruelle  
& ignominieuse dont ils trait-  
tent les prisonniers de guerre :  
ils leur coupent à tous le nez :  
on met ensuite les nez coupez  
dans un vase de terre, on les  
sale, pour les garder & les en-  
voyer à la Cour. Les officiers  
& les soldats sont récompen-  
sez à proportion du nombre de  
prisonniers qu'ils ont traitez  
avec cette inhumanité. *Chi-  
rangapatnam* est la Capitale du

Royaume : elle est située environ 13<sup>d</sup>. 15'. de latitude Nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes Villes qui estoient fortifiées par des Tours : elle a un bon fossé : le Palais du Roy n'a rien de remarquable. Le Pagode est célèbre. Les Chrestiens y ont une assez jolie Eglise.

Je suis entré, comme vous voyez, mon R. P. dans un assez grand détail de ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos Missions, connuës depuis longtemps sous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette Lettre contient, rendront & plus utile & plus agréable la lecture des Lettres que les Missionnaires ont écrites jusqu'icy, ou qu'ils pourront écrire dans la suite, & faciliteront l'intelli-

82      *Lettres de quelques*  
gence de la Carte que je vous  
envoye. J'ay l'honneur d'estre  
dans la participation de vos  
saints Sacrifices, &c.





# L E T T R E

D U

PERE DENTRECOLLES,  
Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*A Madame \* \* \*.*

A Pekin le 19. Octobre 1720.



A D A M E,

*La P. de N. S.*

L'obligation que vous a cette  
Mission, autorise la liberté que  
je prends de vous témoigner  
nostre reconnoissance, sans

D vj

avoir l'honneur de vous connoître que sous le titre de Mere Spirituelle d'une foule d'enfans Chinois régenerez chaque année dans les eaux du Baptême par les Catechistes, que vous entretenez à ce dessein. J'ignore, Madame, & vôtre nom, & le rang que vous tenez en Europe : je vois seulement sur la liste des Bienfaiteurs pour lesquels nous devons offrir à Dieu nos prieres, qu'une Dame Angloise fournit liberalement depuis plusieurs années dequoy entretenir des Catechistes, dont la principale fonction soit d'aller chercher chaque jour & de baptiser les enfans, qu'on expose en grand nombre dans les ruës, & que la pauvreté de leurs Parens condamne à la mort presque au mesme instant



*Missionnaires de la C. de J. 88*  
qu'ils ont commencé de vivre.  
La vie que vous leur donnez,  
en leur procurant le Baptesme,  
est sans comparaïson plus pré-  
cieuse que celle qu'ils perdent :  
lavez dans le Sang de J. C. ils  
sont aussi-tost recueillis & mis en  
seureté comme le pur froment  
dans les gréniers du Pere de  
famille, sans que les puissan-  
ces de l'Enfer & la malignité  
du siecle, puissent les luy en-  
lever. Dans la destination que  
vous avez ordonné qu'on fist  
de vos aumosnes, j'ose dire,  
en me servant des paroles du  
Sauveur, que vous avez choisi  
la meilleure part, puisqu'elle  
ne peut ny vous échaper, ny  
se perdre : cette portion de  
l'heritage de J. C. qui vous est  
échüe, n'a rien souffert des  
temps fâcheux où s'est trou-  
vée cette Eglise naissante : vos

innocentes colonies n'ont point diminué, & elles n'ont jamais cessé de peupler la vraye terre promise. Aussi ne devez-vous pas douter que ce grand nombre d'Enfans qui sont maintenant devant le trône de l'Agneau, ne benissent sans cesse la main charitable qui leur a procuré le bonheur dont ils jouissent, & qu'ils ne soient autant de précurseurs qui vous recevront un jour dans les Tabernacles éternels.

Il n'y a gueres d'année, où nos seules Eglises de Pekin ne comptent cinq ou six mille de ces Enfans purifiez par les eaux du Baptesme : cette récolte est plus ou moins abondante, à proportion du nombre de Catechistes que nous pouvons entretenir. Si l'on en avoit un nombre suffisant, leur

soin ne s'étendrait pas seulement aux Enfans moribonds qu'on expose : ils auroient encore d'autres occasions d'exercer leur zele, sur tout en certain temps de l'année, que la petite verole, ou des maladies populaires enlèvent une quantité incroyable de petits enfans. Quelques libéralitez faites à propos, engageroient les Médecins Chinois à se laisser accompagner par un Catechiste, qui auroit par là une entrée libre dans les différentes maisons où ces Médecins sont appelez. On gagneroit de même des Sagefemmes infideles, qui permettroient à des filles Chrestiennes de les suivre. Il arrive souvent que les Chinois, se trouvant hors d'estat de nourrir une nombreuse famille, ordonnent aux Sagefem-

mes d'étouffer dans un bassin plein d'eau les petites-filles, aussi-tôt qu'elles sont nées. Ainsi ces tristes victimes de l'indigence de leurs parens, trouveroient la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur ostent une vie courté & périssable.

Le croirez-vous, Madame, que nous avons scû gagner un Prestre des Idoles, & l'interesser dans une œuvre si sainte ? C'est forcer en quelque sorte le Démon à cooperer au salut des ames. Nous y avons réussi après bien des difficultez que nostre patience nous a fait surmonter. Le Bonze dont je parle, préside à un Temple situé dans le quartier le plus grand & le plus peuplé de Pekin : c'est-là qu'on rassemble chaque jour les petits enfans exposez dans le quar-

tier : moyennant une somme d'argent que nous donnons chaque mois au Bonze , un Catechiste a la permission d'entrer tous les jours dans le Temple , d'en parcourir tous les endroits , & d'y exercer librement ses fonctions.

Je ne puis m'empescher de vous rapporter ici quelques traits d'une providence toute particuliere de Dieu , sur plusieurs de ces enfans livrez par leurs parens à une mort certaine. Vous admirerez avec moy les voyes secrettes & misericordieuses , par lesquelles la bonté divine leur ouvre la porte du Ciel. Un de nos Freres qui est employé au service de l'Empereur , fut appelé à la Maison de plaisance de ce Prince pour y soulager quelques malades : il partit dès le

matin ; & comme dans le chemin il s'occupoit interieurement de Dieu , il se sentit pressé tout à coup , de prendre un sentier plus écarté , apparemment afin d'y estre plus recueilli. A peine y fut-il entré , qu'il apperçut un Cochon qui tenoit un enfant entre ses dents , & qui estoit prest de le devorer : il poursuit l'animal , & luy enleve sa proye. L'enfant tout sanglant donnoit encore des signes de vie : il reçut le Baptême , & peu après il s'envola au Ciel.

Un Chrestien s'acquittant d'une corvée dont on l'avoit chargé , se détermina , sans sçavoir pourquoy & contre toute apparence de raison , à marcher le long de la riviere : il trouve sur les bords une petite caisse , où il devoit juger qu'estoit

un enfant mort ; cependant il se sent inspiré de l'ouvrir, & il apperçoit que l'enfant se remuë, & semble luy dire à sa manière : *Voici de l'eau, à quoy tient-il que je ne sois baptisé ?* Le Chrestien ne perdit pas de temps, & luy conféra le Baptesme.

Tout recemment un de nos Chrestiens passant de grand matin dans une ruë, apperçut une petite caisse vuide à la porte d'une maison qui estoit encore fermée : il se douta que cette caisse estoit destinée à mettre quelque petit enfant, qu'on devoit venir prendre à la pointe du jour pour l'enterrer : sur quoy il prend de l'eau, & se cache aux environs de la maison pour mieux observer toutes choses. Il ne se trompa point dans sa conjecture :

au bout de quelque temps la porte s'entrouve , il accourt , & il trouve à terre un enfant prest d'expirer , qu'il baptise sans que personne en eût connoissance.

Un Medecin, dont je connois depuis long-temps le zele & la pieté , voulant planter un arbre au milieu de sa cour , envoya un domestique dans la place voisine pour y creuser & luy apporter de la terre. Ce domestique dans la vûë d'épargner sa peine , alla dans un autre endroit où il apperçut de la terre fraischement remuée ; à peine y eût il foui , qu'il découvrit une petite bierre qui venoit d'y estre mise : il l'ouvre , & il trouve un enfant qui respiroit encore : il va sur le champ en donner avis à son maistre : celui-ci



prend de l'eau benite, & arrive à temps pour baptiser l'enfant, qui meurt un moment après avoir reçu le Baptême. N'a-t'on pas, Madame, dans un pareil événement dequoy répondre à cette demande du Prophete Roy ? S'en trouve-t'il quelqu'un, Seigneur, qui étant déjà dans le tombeau, éprouve encore vos miséricordes ? Ceux qui sont entrez dans la région de l'oubli & des tenebres, peuvent-ils esperer d'avoir part aux effets admirables de vostre bonté ? Les Médecins viendront-ils les mettre en estat de chanter vos louanges ? *Numquid Medici suscitabunt & confitebuntur tibi ?* “

A ces traits de la miséricorde de Dieu sur les enfans nez de parens infideles, je joindray

94      *Lettres de quelques*  
un trait de la Justice Divine,  
qui vient d'éclater sur un cruel  
persecuteur de nostre sainte  
foy. Nous voyons arriver dans  
cette Eglise naissante, ce qui  
arrivoit vers les premiers siècles  
du Christianisme : Dieu permettoit  
aux Tyrans de tourmenter  
ses fideles serviteurs, mais son  
bras vengeur ne tarroit gueres  
à s'appesantir sur eux. Ces punitions  
éclatantes confirmoient les vérités  
chretiennes, soutenoient les justes  
dans l'oppression où ils estoient,  
& servoient de frein à la malice  
des ennemis de J. C. qui s'estoient  
flattez jusques-là de l'impunité  
de leurs crimes, & qui osant  
blasphemer contre son saint Nom,  
se vantoient d'abolir sur la terre,  
les festes & les solemnitez de son  
Eglise. C'est le P. Gozani Mission-

*Missionnaires de la C. de F.* 95  
naire de nostre Compagnie ,  
qui m'apprend ce que j'ai l'hon-  
neur de vous mander. Sa let-  
tre est dattée du 28 Juin de  
cette année.

Vous aurez appris sans dou-  
te, me dit-il, ce que nos Chres-  
tiens souffrirent l'année der-  
niere dans la Ville de *Lou y* :  
Dieu vient de punir avec éclat  
le Mandarin auteur de cette  
persecution. Ce Ministre de  
Satan avoit proscriit le Chris-  
tianisme de tout son district  
par divers actes publics, où il  
s'efforçoit de décrier & de ren-  
dre odieux les Prédicateurs de  
l'Evangile. Peu après il vou-  
lut forcer tous les Chrestiens  
du Village de *Kao kia tan*,  
d'abjurer leur foy. Sa rage se  
déploya toute entiere sur Fran-  
çois *Ou* chef de cette Chres-  
tienté : il envoya arracher de

» sa maison les images de J. C.  
» & de sa Sainte Mere, il se les  
» fit apporter devant son Tribu-  
» nal, & les remit en des mains  
» sacrileges pour les brusler en  
» sa presence : après quoy il fit  
» donner jusqu'à trois fois au  
» Neophyte une si cruelle baston-  
» nade, qu'il expira sous les  
» coups. Nous n'osâmes pas a-  
» lors porter nos plaintes au pied  
» du trône de l'Empereur ; Sa  
» Majesté n'avoit fait que trop  
» connoistre qu'elle estoit peu sa-  
» tisfaite des Europeans. Mais le  
» Seigneur prit sa cause en main,  
» & sa vengeance suivit de près  
» tant de crimes. Cette même  
» année le Mandarin a perdu un  
» fils qu'il aimoit avec passion ;  
» peu après la mort luy a enlevé  
» sa belle fille : vers le mesme  
» temps il apprend que sa mai-  
» son paternelle fort éloignée du  
lieu

lieu de son Mandarinat, a esté «  
embrasée tout à coup & reduite «  
en cendres , sans qu'on ait ja- «  
mais pû découvrir la cause de «  
l'incendie. Ce Mandarin en «  
proyé au chagrin & à la dou- «  
leur , y succombe enfin , & une «  
mort précipitée livre son ame «  
criminelle au feu de l'Enfer. Il «  
semble que la justice divine ait «  
voulu poursuivre son cadavre «  
jusqu'après sa mort. Le cer- «  
cueil estoit porté en pompe «  
dans une barque sur le grand «  
fleuve *Hoam ho*: ce qui restoit «  
de sa famille accompagnoit le «  
cercueil , & se retiroit dans son «  
pays chargé des richesses qui «  
estoient le fruit des injustices «  
du Mandarin. Tout à coup des «  
voleurs viennent fondre sur la «  
barque , blessent une partie de «  
ceux qui y estoient , écartent «  
les autres , & pillent les trefors «

» qu'ils y trouvent. Le cercueil  
» fut abandonné par les Domef-  
» tiques sur un rivage desert, ce  
» qui est à la Chine le comble  
» de l'infortune. On a remar-  
» qué pareillement que les trois  
» Gentils dont le Mandarin s'es-  
» toit servi pour bruser les sain-  
» tes Images, ont péri tous trois  
» cette même année.

Mais pour revenir, Mada-  
me, aux enfans de nos Chi-  
nois infideles, qui sont l'objet  
de vostre zele & de vos libé-  
ralitez, j'ay cru que vous ver-  
riez volontiers quelques ex-  
traits d'un livre Chinois qui  
m'est tombé depuis peu entre  
les mains. Vous y trouverez  
des sentimens d'une compassion  
naturelle à l'égard des enfans  
exposez & des autres malheu-  
reux, qui vous affectionneront  
encore davantage à une Na-

tion , où l'on naît avec des inclinations si bienfaisantes , & qui vous inspireront de l'estime pour les Sages de la Chine. Vous y verrez ce que dit l'Apôtre , *que les Gentils qui n'ont pas la loi , sont naturellement ce qui est de la loi ; & que ces gens là n'ayant pas la loi , sont leur loi à eux-mêmes.* Enfin ce zèle des Infideles à secourir des misérables , picquera peut estre d'une sainte émulation tant de Chrestiens que l'Apôtre S. Pierre appelle la race choisie , la nation sainte , le peuple bien aimé de Dieu , qui chérit toutes ses creatures , mais sur tout celles qui ont esté formées à son image & à sa ressemblance.

Le livre dont j'ay tiré les textes que je traduits , a pour titre : *Le parfait bonheur des*

*peuples.* J'aurois mieux aimé l'intituler : *Le parfait Mandarin faisant le bonheur des peuples :* parce qu'en effet l'auteur de ce livre estoit un excellent Mandarin , qui n'a fait que se copier luy-mesme en prescrivant les devoirs d'un Gouverneur de Ville. Les endroits que je vais citer , sont tirez des Ordonnances ou des Instructions qu'un sage Mandarin doit afficher publiquement , soit lorsqu'il entre en charge , soit dans le cours de son administration. J'ajoutéray au texte quelques remarques qui en faciliteront l'intelligence , & qui vous aideront à mieux connoître le génie , les mœurs , & les coutumes des Chinois.



PROJET D'UN HOSTEL  
de Misericorde pour les  
Enfans exposez.

*Exhortation pour l'exécution de  
ce projet.*

C'est la grande perfection du Ciel suprême, que d'aimer à donner l'estre & à le conserver : de mesme c'est le caractere d'une belle ame, que d'avoir de la sensibilité & de compatir aux miseres d'autrui. Le Ciel en consequence de cet amour qu'il a pour ses ouvrages, a soin, lorsque dans le printemps les plantes & les arbres commencent à pousser, qu'il ne tombe ny neige ny gelée blanche, qui causeroient la mort à ces premieres productions : c'est par la mesme raison qu'en certain temps de l'an-

née, viennent les grandes cruës d'eau, qui ne permettent pas de pêcher dans les rivières. Si le Ciel est si attentif aux besoins des plantes, des animaux, & des poissons ; s'il les aime, s'il les protège ; quelle doit estre sa providence & son amour envers l'homme ?

Cependant nous voyons parmi le peuple des gens si pauvres, (1) qu'ils ne peuvent fournir les alimens nécessaires à leurs propres enfans : c'est pour cela qu'on en expose un si grand nombre. Autrefois sous une ancienne Dynastie, on tascha de pourvoir à la conservation de ces Enfans exposez : on bastit à ce dessein un Edifice, qu'on nomma l'Hostel des Enfans de la misericorde. Quand on trouvoit un enfant exposé, on le portoit à l'Hôpital, & le Man-

darin luy donnoit une nourrice pour l'allaiter. Cette nourrice recevoit du Tresor Royal une somme d'argent & certaine quantité de ris. C'est ainsi que l'Empereur, ( 2 ) par une libéralité digne d'un grand Monarque, se montroit le Pere de son peuple, en prenant soin de ces pauvres orphelins.

Sous une autre Dynastie deux Grands de l'Empire, l'un nommé *Kia piao*, l'autre nommé *Tchin-hoen*, entreprirent de faire nourrir & élever les enfans exposez : on prétend qu'ils sauverent la vie à plusieurs milliers d'Enfans, qu'on surnommoit par reconnoissance des noms de ces grands hommes *Kia* & *Tchin*. Ainsi on les appelloit les petits *Kia tchin*.

Mon Peuple, on a destiné une somme à l'éducation des

Orphelins de v<sup>ost</sup>re Ville : c'est là une suite du parfait gouvernement sous lequel nous vivons : je vous exhorte à concourir à cette bonne œuvre ; la chair & le sang ( 3 ) n'y ont , comme vous sçavez ; nulle part , puisque je n'ay icy ny parens ny alliez.

A la verité c'est dans la Ville où réside la Cour , dans les Capitales de Province , & dans les lieux de grand commerce ; qu'on expose un plus grand nombre d'Enfans : néanmoins on ne laisse pas d'en trouver dans les lieux les moins fréquentez , ( 4 ) & mesme à la campagne. Comme les maisons sont plus ramassées dans les Villes , aussi s'en apperçoit-on plus aisément qu'ailleurs : mais par tout on a besoin de secours pour l'entretien de ces petits

*Missionnaires de la C. de J.* 105  
infortunez. Si plusieurs personnes pieuses vouloient former à ce dessein une société, on trouveroit abondamment dequoy executer un projet si utile.

Voici quelles sont mes vuës : il faudroit choisir un vaste emplacement dans un lieu sain & agréable. Là, à l'exemple de ce qui s'est pratiqué dans des siècles plus reculez, on construïroit un logement, qu'on nommeroit, comme autrefois, Hostel des Enfans de la misericorde : on inviteroit les gens de Qualité & les Lettrez de distinction dont la probité est connue, à entrer dans ce dessein. Vostre Mandarin en qualité de Pere du peuple, sera à la teste de cette bonne œuvre, il s'y employera de toutes ses forces, & fournira exactement l'argent que donne l'Empereur :

il aura pour adjoints les plus distinguez de la Ville, les Lettrez, & les personnes riches qui voudront y contribuer. Les Officiers qu'on chargera de recueillir les enfans exposez, partageront la Ville entre eux, & tous les matins ils visiteront le quartier qui leur aura esté assigné. Ils se rendront à l'Hostel vers le midi. Tous les ans on choisira parmi les associez, douze personnes qui présideront chacun à leur tour pendant un mois à cet établissement, & qui auront soin que tout soit dans l'ordre & que rien ne manque. Ce President ne doit sous aucun prétexte s'absenter de l'Hostel pendant son mois.

De plus on choisira un homme d'âge & de probité, à qui on donnera d'honnestes appoin-

temens pour loger dans l'Hôpital, & n'en jamais fortir. Il sera l'Econome de la maison, & en aura le détail. Comme le nombre des Enfans & des nourrices augmentera chaque jour & chaque mois, il faut avoir soin que les vivres & l'argent ne viennent point à manquer. Ainsi c'est aux principaux Associez, & sur tout au President à faire éclater leurs liberalitez, & à inventer de nouvelles adresses pour amasser des aumosnes, afin de fournir à la dépense, & mesme au de là s'il se peut. Du surplus & des épargnes, on achetera des terres fertiles, afin d'avoir une ressource dans le temps de la cherté, & de rendre cet établissement durable.

Pour ce qui est du corps de l'édifice, telle est mon idée:

On élèveroit d'abord un grand portail , avec une vaste enceinte de murailles bien solides. Après le frontispice & sa cour , se verroit un peu au de-là une seconde cour terminée par un grand corps de logis destiné aux assemblées , à recevoir les visites , & à traiter des affaires communes. Sur les deux aîsles de la cour , il y aura deux galeries pour communiquer avec l'intérieur de la maison , sans passer par la sale du Conseil. D'un costé de ce Corps de logis , seront les Offices , & de l'autre les Greniers.

Dans le grand vuide de l'enceinte qu'on a laissé de chaque costé des bastimens que je viens de marquer , le logement des nourrices ( 5 ) formera de grandes cours : il y aura , par exemple , trente chambres de



plein pied : on pourra loger trois nourrices dans chaque chambre. Derriere ces logemens il faudra laisser un grand terrain , & y faire une espece de jardin , afin que durant les chaleurs le vent frais penetre par tout , & qu'on soit moins incommodé de cet air brulant & étouffé qui cause tant de maladies differentes. Outre cet avantage , on aura encore celui d'y secher commodément le linge & les habits.

Ces corps de logis destinez à loger les nourrices , auront deux portes qui seront gardées avec soin par deux Matrones , auxquelles on donnera de bons appointemens : elles prendront garde que des gens inconnus & oisifs ne se glissent dans l'intérieur de l'Hostel. Chaque nourrice , outre la nourriture

- qu'elle aura dans la maison, recevra encore des gages, afin qu'elle soit en estat de secourir sa famille. Mais afin qu'on ne soit pas trompé au choix qu'on fera des nourrices, on n'en recevra point qui n'ait une caution.

Outre les nourrices entretenues dans l'Hostel de misericorde, on en pourra avoir au dehors selon le besoin : on donnera à chacune des gages, & trente \* mesures de ris par mois. L'Econome visitera de trois en trois jours les petits enfans qui sont dans l'Hostel & au dehors. S'il les trouve haves, défaits & en mauvais estat, il avertira sérieusement la nourrice de son devoir. S'ils sont malades, il fera venir un

\* Une mesure de ris suffit & au de-là pour la nourriture d'un jour.

Médecin propre pour les enfans. Si c'estoit la nourrice qui fust malade , il appellera le Médecin des personnes âgées , afin que par le pouls ( 6 ) il juge de la nature du mal. On trouvera sans doute des Médecins charitables qui feront gratuitement ces visites. Sinon , on arrêtera ce qu'on doit leur donner par reconnaissance : l'esperance d'un gain honneste, les engagera à apporter leurs soins , pour bien traiter & guérir les malades.

Que si l'on se contente de bastir un Hôpital , sans se mettre en peine si le logement des nourrices est humide , étroit, obscur , sans air , chaud en esté, froid en hyver , sans ordre & sans propreté , les maladies y seront continuelles. On doit s'attendre que des nourrices

qui n'ont point l'affection d'une mere , & que le seul interest retient dans l'Hostel , ne feront gueres sensibles à la santé ou à la maladie des petits orphelins qu'on leur a confiez : & si on ne les veille , la mort enlevera un grand nombre de ces pauvres Enfans. En ce cas là dequoy auroit-il servi de les ramasser avec tant de soins & de fatigues ? il eust esté aussi à propos de les laisser mourir d'abord. S'il n'est question que de leur prolonger la vie de quelques jours , pourquoy s'engager à tant de frais ? La charité dont on use à leur égard feroit assez inutile.

Voici encore un reglement à observer : on arrestera un jour de chaque mois le rôle des aumônes qu'on aura ramassées , ou qu'on a apportées : trois

jours auparavant l'Econome enverra des billets chez le President & ses associez, pour leur donner avis du jour destiné à cette assemblée. On donnera un petit repas avant qu'on tienne le conseil : chaque table n'aura que cinq assiettes. On doit éviter la dépense afin de garder long-temps des coutumes une fois établies. Il faut en interdire le Vin qui conduiroit à un traitement dans les formes : ce n'est pas pour se régaler qu'on s'assemble, c'est pour traiter d'affaires. Cependant lorsqu'il fera grand froid, on se permettra trois coups de Vin. Les restes du repas seront abandonnez aux Domestiques des Officiers, avec du ris à discretion. J'ay crû devoir établir ce petit repas, de crainte que plusieurs ne termi-

naissent les affaires avec trop de précipitation, pour se rendre au plustost chez eux.

Quant aux aumônes faites en argent, le President du mois & l'Econome marqueront exactement & le nom du Bienfaicteur, & la qualité de l'aumône : on fera un rôle du total pour être présenté aux Officiers assemblez, qui examineront combien dans le mois on a reçu, soit en argent, soit en denrées ; combien on a dépensé, & ce qui reste de surplus ; combien on a reçu d'enfans exposez ; combien on en a livré à ceux qui ont voulu s'en charger ; combien il en est mort ; enfin à quoy monte le nombre de personnes qui sont à la charge de la maison. On confrontera de la sorte la recette, la dépense, & ce qu'il y

*Missionnaires de la C. de J.* 115  
aura de reste ; tout cela s'é-  
crira sur un Registre qui de-  
meurera entre les mains du Pre-  
sident du mois : l'argent sera  
enfermé dans un coffre , & on  
marquera la somme qui y est  
contenue : le ris se mettra dans  
les greniers ; & on écrira la  
quantité qu'il y en a. En tout  
cela on aura un grand soin que  
les comptes soient exacts.

Pour déterminer le nombre  
des hommes qu'on chargera  
de ramasser les enfans exposez,  
il faut avoir égard à l'étendue  
du lieu où l'on est : Communé-  
ment on peut partager en qua-  
tre quartiers le dedans de mes-  
me que le dehors de la Ville :  
Ainsi il faudroit huit hommes,  
un pour chaque quartier. Ils  
auront chacun une brouette  
ombragée d'un dais , lequel en  
hyver sera couvert d'un bon

tapis, pour défendre du vent & du froid les Enfans qu'on y recueillera : on le couvrira en esté d'une toile fine & déliée, qui soit propre à briser les rayons du Soleil, & à recevoir la fraischeur de l'air. S'ils trouvent quelque Enfant qui vienne d'expirer, ils doivent aussi le recueillir pour luy donner la sepulture : c'est un devoir d'humanité qui ne peut se refuser..

J'ay dit qu'il se trouve des gens ( 7 ) qui viennent demander des petits enfans pour les élever : il faut fixer un jour chaque mois pour traiter de cette affaire. Le President du mois & l'Econome, s'informeront du nom de celui qui souhaite un de ces Enfans, de son pays, de ses mœurs, & de sa profession ; ils feront un mémoire de tous ces articles ; &



pour n'estre pas trompez , ils s'instruiront de la verité par des perquisitions secretes. D'ordinaire on expose beaucoup plus de filles que de garçons : ceux qui viennent demander des filles , qu'on a déjà nourries pendant quelque temps , n'ont souvent d'autre vûë que de les vendre ; & pourvû qu'il leur revienne de l'argent , ils se mettent peu en peine à qui , & pour quels usages ils les vendent. C'est à quoy l'on doit faire des attentions serieuses.

Une fois chaque année le Mandarin & tous les Officiers de la maison s'assembleront ; on marquera sur un Registre , les Bienfaiteurs de l'année , avec leur nom , leur furnom , ce qu'ils ont donné en argent ou en denrées : on aura aussi un

catalogue exact des petits Enfans , soit garçons , soit filles , qui ont esté admis dans l'Hôpital.

Quand les enfans seront parvenus à un certain âge , on leur donnera le nom de ceux qui leur ont tenu lieu de véritables peres en leur conservant la vie , & en leur procurant l'éducation qu'ils ont eüe : & en cela on a principalement en vuë d'immortaliser la mémoire d'un si grand bienfait , & de faire benir sans cesse un gouvernement , où l'on trouve de si sages loix établies.

#### *R E M A R Q U E S .*

( 1 ) Les Chinois multiplient beaucoup , & c'est ce qui cause leur pauvreté. D'ailleurs un Pere vit sans honneur , s'il ne marie tous ses enfans : un fils manque au premier devoir de fils , s'il ne laisse pas une

postérité qui perpetuë sa famille. De-là les Concubines, & ensuite l'indigence.

( 2 ) Il n'est pas croyable combien l'Empereur donne tous les ans de ses revenus en aumônes , pour l'entretien des pauvres. Il suit en cela un usage constamment établi dans l'Empire.

( 3 ) L'Auteur dit que la chair & le sang n'ont point de part à ses exhortations , qu'il n'a dans la Ville ny parens ny alliez : sur quoy il est à observer qu'aucun Mandarin ne peut estre Gouverneur de sa propre Ville , ny mesme de sa Province : le parent d'un Viceroy ne peut estre Gouverneur d'une Ville de son district. On prend cette précaution afin que le Mandarin gouverne ses peuples avec plus d'équité.

( 4 ) Dans les Provinces il meurt quantité de ces enfans exposez , parce que des Mandarins, avarés, chargent une seule nourrice d'en allaiter plusieurs. A *Jao tcheon*, & dans

les Villes, qui se trouvent aux environs, on expose peu d'enfans : les pauvres les mettent pendant la nuit à la porte de l'Hôpital ; en hyver il y a une espece de creche avec du coton , on y met l'enfant, on sonne la cloche, & on s'enfuit aussi-tôt. Le Portier accourt , & prend l'enfant qu'il remet entre les mains des nourrices. Je viens d'apprendre qu'il ne me sera pas difficile de gagner le portier de l'Hôpital de *Jao tcheon*, & de procurer par ce moyen-là le Baptême à plusieurs Enfans moribons. Un Vainqueur enrichi des dépouilles de ses ennemis , ne ressent pas plus de joye que j'en ay en ce moment. *Sicut qui invenit spolia multa.*

( 5. ) A la Chine les Bastimens publics ont en profondeur, ce que ceux d'Europe ont en hauteur : il y a très peu de maisons à deux étages : les maisons n'ont point de vuë sur la rue. On y voit plusieurs appartemens à la suite les uns des autres , qui sont séparés par de grandes

grandes cours. Dans toutes les maisons, même dans celles des particuliers, il y a toujours une Salle destinée à recevoir les visites.

( 6 ) L'Auteur désigne les Médecins des personnes âgées, en disant que par le pouls ils connoissent les symptômes de la maladie. Il est certain que les Chinois ont sur cela une expérience qu'on n'a point en Europe. Un Médecin m'a assuré qu'en tastant le pouls, il connoissoit sûrement si une femme estoit enceinte d'un garçon ou d'une fille.

( 7 ) Un Chinois qui a peu de bien, va souvent à l'Hôpital demander une petite fille afin de l'élever & de la donner pour épouse à son enfant. Par-là il épargne l'argent qu'il lui faudroit fournir pour l'achat d'une femme. D'ailleurs il se persuade qu'une fille qu'il a ainsi tirée de l'Hôpital lui sera plus soumise. Il est rare qu'avant le temps des nœces il se passe rien contre la décence & l'honnêteté : la mère qui ne sort pas de la mai-

son a toujours sa petite Bru sous ses yeux , outre que la pudeur qui regne à la Chine parmi les personnes du sexe , seroit seule un rempart assuré contre toute apparence de desordre. Les riches qui n'ont pas d'enfans , feignent quelquefois que leur femme est enceinte : puis ils vont la nuit chercher un enfant dans l'Hôpital , qu'ils font passer pour leur propre fils. Ces enfans , lorsqu'ils étudient , ont le privilège de se faire examiner & de parvenir aux degrez de Bachelier & de Docteur. C'est un droit qui ne s'accorde pas aux enfans adoptifs. A la verité les parens du Pere putatif peuvent y mettre opposition , mais ils ne le font pas toujours.

( 8 ) L'Auteur a raison de louer les sages loix de la Chine : il seroit seulement à souhaiter qu'elles fussent mieux observées. Il y a quelques années que l'Empereur excita par une acte public le zele & la liberalité des Mandarins à l'égard des enfans qu'on expose : il renou-

vella en mesme temps les anciens Edits contre les parens homicides de leurs propres enfans , & il défendit d'acheter ou d'épouser la femme d'un homme qui est encore en vie. Cet ordre eut de tous costez de bons effets , mais peu durables par la négligence , ou plustost par l'avarice des Officiers accoustumez à détourner ailleurs l'argent du trésor Imperial , destiné à entretenir dans chaque Ville ces sages & pieux établissemens.

*EDIT portant défense de noyer  
les petits Enfans.*

Quand on jette sans pitié , dans les flots un fruit tendre qu'on vient de produire , peut-on dire qu'on luy a donné & qu'il a reçu la vie , puisqu'il la perd aussi-tost qu'il commence d'en jouir ? La pauvreté des parens est la cause de ce desordre ; ils ont de la peine à se

nourrir eux mêmes , encore moins peuvent-ils payer des nourrices , & fournir aux autres dépenses nécessaires pour l'entretien de leurs enfans ; c'est ce qui les desespere , & ne pouvant se résoudre à laisser mourir deux personnes pour en faire vivre une seule , il arrive qu'une mere , afin de conserver la vie à son mari , consent à l'oster à son enfant. Cependant il ne laisse pas d'en couter à leur tendresse naturelle ; mais enfin ils se déterminent à ce parti , & ils croient pouvoir disposer de la vie de leurs Enfans , afin de prolonger la leur. S'ils alloient exposer leurs enfans dans un lieu écarté , l'enfant jetteroit des cris , leurs entrailles en seroient émuës : que font-ils donc ? Ils jettent ce fils infortuné dans le courant



d'une riviere, afin de le perdre de vûë d'abord, & de luy ôter en un instant toute esperance de vie. Vous me donnez le nom de Pere du peuple : quoyque je ne doive pas avoir pour ces Enfans la tendresse des parens qui les ont engendrez, cependant je ne puis m'empescher d'élever ma voix pour vous dire avec un vif sentiment de douleur, que je défends absolument de semblables homicides. Le Tygre, dit un de nos livres, tout tygre qu'il est, ne déchire pas ses petits, il a pour eux un cœur tendre, il en prend un soin continuel. Quelque pauvres que vous soyez, est-il possible que vous deveniez les meurtriers de vos propres Enfans? C'est avoir moins de naturel que les Tygres les plus ferores.

**E D I T P U B L I C,**  
*qui destine un lieu aux sépul-  
tures de charité.*

Les Pauvres n'ont pas, comme les autres, ( 1 ) des lieux destinez à leur sépulture : c'est pourquoy on voit hors des ( 2 ) portes de la Ville des cercueils exposez qui n'attendent que des mains charitables pour les mettre en terre. Il en est de mesme des Etrangers que le commerce attire dans des contrées éloignées de leur terre natale, & qui y meurent inconnus ; leur cercueil est sans sépulture, & il se passe quelquefois bien des années sans qu'aucun de leurs parens vienne les reconnoistre. C'est principalement lorsqu'il regne des maladies populaires que les

chemins se trouvent couverts de cadavres capables d'empêcher l'air fort au loin. Alors un Mandarin qui est le Pasteur du peuple, pour peu qu'il ait d'entrailles, peut-il n'estre pas ému jusqu'au fond de l'ame ? Il faut donc acheter un terrain vaste & élevé qui serve à la sépulture des pauvres & des étrangers, & on l'appellera le Cimetiere de pieté. On permettra d'y enterrer les pauvres qui n'ont pas de quoy avoir un sépulcre, & les étrangers pour qui personne ne s'intéresse.

Quant aux cercueils des étrangers qui portent une étiquette où sont marquez leur nom, leur pays, & leur famille, si on les trouve en des lieux écartez, les chefs de quartier en avertiront le Mandarin. S'ils ont esté mis en dépost dans

quelque Pagode , ce sera aux Bonzes d'en donner avis ; & quand le Mandarin aura permis de les enterrer , on écrira ce que contenoit l'ancienne étiquette sur une petite planche qu'on élèvera près du tombeau , afin d'instruire plus aisément ceux de la famille du Deffunt , qui pourroient venir dans la suite faire des informations ( 3 ) de leur parent.

Dans les années de contagion , les pauvres sçauront par ce moyen , en quel endroit ils doivent enterrer leurs parens décedez. Au regard des étrangers que tout le monde abandonne , le Mandarin n'aura pas de peine à trouver des gens charitables , ( 4 ) qui donneront par aumosne un cercueil ; ou bien il obligera les chefs de quartier à ramasser dequoy

fournir à cette dépense ; ou enfin il commandera aux Bonzes d'enterrer ces cadavres abandonnez. On aura grand soin de marquer sur une petite planche l'année que cet étranger est mort, quelle étoit sa figure, & de quelle manière il estoit vestu. On ordonne que chaque Chef de quartier, de même que le Bonze qui préside au Pagode, fassent tous les mois un Registre de ceux qu'ils auront inhumez, & qu'ils viennent le montrer au Mandarin.

Si l'on trouvoit des cadavres ou des ossemens de morts (5) qui n'auroient pas esté enterrez, ou qui l'auroient esté si mal, que des chiens ou d'autres animaux les auroient découverts, on s'informera de quelle manière cet accident est

arrivé , & l'on punira la négligence de ceux qui ont esté chargez de l'inhumation. Les devoirs de pieté envers les morts ne sont point sans récompense, l'experience le prouve assez. On compte sur l'inclination qui portera sur tout les gens de qualité à cette bonne œuvre. L'on espere qu'ils veilleront à ce qu'on ne trouve plus de sépulcres à demi decouverts , & qu'ils obligeront les Bonzes à recueillir ce qu'il y auroit d'ossemens inhumez , pour les bruser & en conserver les cendres. Plus ils en recueilliront , plus ils amasseront de merites.

Cependant il faut prendre garde de ne pas confondre les ossemens des hommes avec les ossemens de bœufs & d'autres animaux qui sont épars çà &

là dans les Campagnes. Je dis cela parce qu'on pourroit proposer une récompense à ceux qui apporteroient une charge d'ossements, comme il s'en trouve en quantité dans les lieux de grand abord, & où il meurt beaucoup de gens inconnus. Mais non, je fais reflexion que le desir du gain porteroit des ames fordides à déterrer les morts, à voler leurs ossements, & à y mesler ceux des animaux, afin d'augmenter la charge; & bien loin de rendre par là aux Deffunts un devoir de pieté, on seroit cause, sans le vouloir, que leurs ames pousseroient des cris lamentables. ( 6 ) Il suffit que le Mandarin ordonne aux Bonzes de recueillir les ossements des hommes, & de les separer de ceux des animaux : il ne faut point établir

132      *Lettres de quelques*  
de récompense pour cette bonne œuvre ; ç'en est une assez grande que d'avoir la réputation d'homme charitable , & elle doit suffire.

*R E M A R Q U E S.*

( 1 ) Les Chinois gardent d'ordinaire chez eux leur cercueil, qui est tout prest à les recevoir quand le moment de leur mort arrivera , & ils ont une vraie complaisance à le considérer. Ces cercueils sont fort épais , & peuvent résister long-temps à l'air & à la pluie. Il faut quelquefois quatre & même huit personnes pour porter un cercueil vuide : on en voit qui sont ciselez délicatement , & tout couverts de vernis & de dorures. Souvent l'on vend ou l'on engage le fils pour procurer un cercueil à son pere.

( 2 ) Les sepultures sont ici hors des Villes , & autant qu'on le peut , sur des hauteurs. Souvent on y plante des Pins & des Cyprès. Les sepulchres sont la plupart bien blan-



chis & d'une construction assez jolie. On n'enterre point plusieurs personnes, mesme les parens, dans une mesme fosse, tant que le sepulchre garde sa figure.

(3) Des gens mesme d'une condition médiocre, font souvent la dépense de faire transporter le cercueil de leurs parens d'une Province en une autre, afin de le placer dans la sepulture de la famille. On vient quelquefois de fort loin examiner à la couleur, des ossemens si un Etranger a fini sa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente. Le Mandarin préside à l'ouverture du cercueil.

(4) Il y a des personnes riches, & j'en connois plusieurs, qui font sans peine l'aumosne d'un cercueil, ou du moins qui contribuent volontiers à cette dépense.

(5) Ce seroit ici une chose monstrueuse de voir des ossemens de morts entassez les uns sur les autres, comme on le voit en Europe : mais ce seroit une cruauté inouïe, de tirer

le cœur & les entrailles du mort pour les enterrer séparément. Ils'en trouve qui ouvrent les sepulchres pour y prendre des joyaux ou des habits précieux. C'est icy un crime qu'on punit très sévèrement.

( 6 ) On compte à la Chine , cent histoires de morts qui ont apparu aux vivans ; & l'on y craint les esprits encore plus que quelques-uns ne font en Europe.

( 7 ) Un des grands motifs qui portent les Sages de la Chine à la pratique des actions vertueuses , c'est la beauté de la vertu , & la gloire qui en est inseparable.

*EDIT sur le soin que doit avoir  
un Mandarin , d'exciter les  
Laboureurs au travail.*

Il y a des choses qu'on néglige parce qu'elles sont communes : cependant elles sont si nécessaires que le Pere du peuple y doit apporter ses prin-

cupaux soins. Telle est l'application du Mandarin à animer (1) les Laboureurs au travail. Ainsi quand le temps est venu de labourer & d'ensemencer les terres, le Mandarin sort hors de la Ville, & va visiter les campagnes. Quand il trouve des terres bien cultivées, il honore de quelque distinction le Laboureur vigilant. Au contraire il couvre de confusion le Laboureur indolent, dont les terres sont négligées ou en friche. Quand on a sçu profiter de la saison des semences, le temps de la récolte amène la joye & l'abondance : le peuple éprouve alors, que ceux qui le gouvernent, sont attentifs aux besoins de l'Estat ; c'est ce qui le soutient dans un rude travail. Un Ancien a bien dit : Visitez les Campagnes au Prin-

136     *Lettres de quelques*  
temps, aidez ceux qui ne sont  
pas en estat de les cultiver ;  
c'est-là une maniere excellente  
d'animer les gens au travail.  
Suivant cette maxime , un  
Mandarin qui est le Pasteur du  
peuple , voyant qu'un Labou-  
reur n'a pas dequoy avoir un  
bœuf pour cultiver son champ ,  
& manque de grain pour l'en-  
semencer , luy avance l'argent  
nécessaire , & luy fournit des  
grains : puis en Automne quand  
la récolte est faite , il se con-  
tente de reprendre ce qu'il a  
avancé , sans exiger aucun in-  
terest. ( 2 ) Cette conduite luy  
attire les plus grands éloges.  
( 3 ) On l'appelle avec com-  
plaisance le Pere du peuple ;  
on gouste le plaisir d'avoir un  
Magistrat charitable ; le La-  
boureur n'épargne point sa pei-  
ne ; les campagnes deviennent

*Missionnaires de la C. de F.* 137  
un spectacle agréable aux yeux;  
dans les hameaux, femmes &  
enfans, tout est dans la joye  
& l'abondance; par tout on  
comble le Mandarin de bé-  
nedictions.

### R E M A R Q U E S.

(1) Les quatre Estats differens  
à la Chine sont ceux de *Se*, *Nim*,  
*Kum*, & *Cham*: c'est-à-dire, de  
Lettrez, Laboureurs, Artisans, &  
Marchands. C'est la nécessité qui  
regle leur rang. Tous les ans au  
Printemps l'Empereur luy-mesme  
va solennellement labourer quel-  
ques sillons, pour animer par son  
exemple les Laboureurs à la cultu-  
re des terres. Les Mandarins de  
chaque Ville en usent de mesme.  
Quand il vient quelques deputez des  
Viceroyes, l'Empereur ne manque ja-  
mais de leur demander en quel es-  
tat ils ont vû les Campagnes. Une  
pluye tombée à propos est un sujet  
de rendre visite au Mandarin, &  
de le complimenter.

( 2 ) Souvent le Laboureur doit une partie de sa récolte à l'usurier qui luy a avancé du ris.

( 3 ) Depuis peu un Mandarin juge criminel de la Province , se déguisa pour visiter les Campagnes sans estre connu. Il trouva un Laboureur , qui pouffoit sa charuë traînée par ses deux Enfans , & il apprit qu'un homme riche l'avoit réduit à cette extrémité , en le contraindant de vendre ses bœufs pour le payer. Il fit sur le champ un acte de charité & de justice , qui seroit admiré en Europe.

*EDIT sur la compassion qu'on doit avoir des pauvres Orphelins & des pauvres Veuves.*

Le Gouvernement de *Ouen ouam*\* estoit rempli de pieté. Il employoit son autorité à soulager les pauvres Vieillards ( 1 )

\* *Ouen ouam* est un des anciens Rois de la Chine.

qui se trouvoient sans enfans & sans nul secours. Peut-on imaginer un Regne plus heureux que celui où le Prince maintient l'Estat dans une tranquillité parfaite ; & donne des marques de sa tendresse paternelle à ceux de ses sujets qui sont sans apui ? Tels sont les pauvres ; qui dans un âge avancé se trouvent sans enfans , ( 2 ) ou les enfans qui ont perdu leurs parens dans un âge encore tendre. Les uns & les autres sont accablez de misere , & n'ont nulle ressource. C'est ce qui touche vivement le cœur d'un bon Prince. Maintenant chaque Ville a des Hôpitaux établis pour l'entretien des pauvres. Il faut l'avouer , les bienfaits de l'Empereur sont infinis , & à qui ne s'étendent-ils pas ? Si cependant ces Hôpi-

taux tombent en ruine , sans qu'on songe à les réparer , que deviendra le bienfait de l'Empereur ? Les pauvres se répandront de toutes parts , ou rempliront de vieux Temples ruinez. Ce desordre vient de ce qu'on ne veille pas assez & au nombre des pauvres , & à la dépense qu'on doit faire pour les entretenir. Le Mandarin se repose de ce soin là sur des officiers subalternes, qui appliquent secrètement à leur profit une bonne partie des libéralitez ( 3 ) de l'Empereur , tandis que les pauvres meurent de faim & de misere. N'est-ce pas là agir contre les intentions de nostre Monarque , dont le cœur est si bienfaisant & si miséricordieux ? Le Mandarin qui est le Pasteur du peuple , ( 4 ) doit donc examiner soigneuse-



ment ce qu'il doit & peut fournir à l'Hôpital, soit en argent, soit en vivres, soit en toile & en coton pour les habits fourez. Le nombre des pauvres doit estre fixé : au commencement de chaque mois, le Mandarin examinera en pleine audience le registre de la dépense & des pauvres qui sont entretenus. C'est environ le dixième mois de l'année que se fera la distribution du coton & des étoffes pour les habits d'hyver. Cela doit se marquer avec exactitude, & se distribuer avec fidelité. Cette charité ne regardera que ceux qui sont véritablement pauvres, malades, fort vieux, ou fort jeunes, & réduits à une telle misere, qu'ils ne puissent pas se soulager eux-mesmes. Quand quelqu'un viendra à mourir,

on en donnera avis au Mandarin , afin qu'il le remplace aussi-tôt. De cette sorte on ne verra plus de pauvres errans & vagabonds : ils auront une demeure fixe , où ils seront entretenus aux frais du public. Le Mandarin visitera de temps en temps le bâtiment , ( 5 ) pour voir s'il a besoin de réparation. Ainsi les grands bienfaits de l'Empereur se répandront de toutes parts , & sa charité attirera sur sa personne & sur l'Estat , des biens dont la source est intarissable.

*R E M A R Q U E S.*

( 1 ) Les Chinois sont accoustumés dès leur jeunesse à respecter les vieillards. Nos Chrétiens en se confessant rapportent au quatrième commandement , les fautes qu'ils font en cette matière.

( 2 ) Il faut que la misère d'un

Chinois soit extrême pour l'obliger à vivre dans l'Hôpital : il aime quelquefois mieux mourir de faim , sur tout s'il a esté autrefois à son aise. Aussi en voit-on mourir un grand nombre. On auroit peine à croire jusqu'où va la misere parmi le peuple : il y en a qui passent deux ou trois jours sans prendre autre chose que du thé. Les habitans de certaines contrées peu fertiles , n'ont pas plus-tost enssemencé leurs terres , qu'ils vont presque tous ailleurs, pour y vivre d'aumosne durant l'hyver.

( 3 ) L'Empereur entrant dans sa soixantième année remit des sommes immenses qui estoient dues au tresor Royal , & outre cela il fit de grandes largesses à tous les vieillards en ris , en toiles , & même en foyeries.

( 4 ) L'Auteur donne au Mandarin le nom de Pasteur du peuple , parce qu'à la Chine un Gouverneur de Ville , est le chef de la Police & de la Religion.

( 5 ) C'est peu de chose à la Chine

que les maisons du simple peuple : mais les maisons des Mandarins ou de ceux qui l'ont esté , & généralement tous les édifices publics ont leur agrément & leur magnificence. Les pauvres obligent souvent leurs parens malades , à se retirer dans les Hôpitaux. Il y a à Canton une de ces maisons où tous les pauvres sont Chrestiens. Le Missionnaire qui en a soin , est bien consolé de la ferveur de ces bonnes gens , qui luy sont d'un grand secours , pour gagner à J. C. ceux qui y viennent de nouveau.

*EDIT sur le soin de rendre aux  
Voyageurs les chemins aisez  
& commodes.*

Les grands chemins ( 1 ) ont besoin d'estre souvent reparez : ce soin doit s'étendre aux montagnes & aux lieux les plus écartez des Villes. En aplanissant les chemins on donnera  
une

une issue aux eaux afin qu'elles s'écoulent. Quoy de plus incommode à un Voyageur, que de trouver au milieu d'un grand chemin des abysses & des précipices ? Dans les contrées où il y a de larges & de profondes rivières , il est à propos que le Mandarin y entretienne une barque de passage : ce qu'il en coûte pour les gages d'un bâtelier est peu de chose , & le secours qu'on en retirera est considerable. Dans les endroits où les ruisseaux & de petites rivières coupent les chemins , on construit des ponts de bois. ( 2 ) Le Mandarin contribuera le premier à cette dépense , & il engagera d'autres à y concourir. Dans les routes où il se trouve peu de Bourgades , on élèvera de distance en distance des loges.

où les Voyageurs puissent se reposer, ( 3 ) & se délasser de leurs fatigues. Quant aux grands chemins, qui ne sont point au milieu des terres labourables, on doit planter de chaque costé des Saules ou des Pins qui forment de grandes allées. En Esté le Voyageur sera à couvert des ardeurs du Soleil, & en Hyver ces arbres ( 4 ) fourniront du bois pour le chauffage. L'exécution de ce projet regarde les habitans des Bourgades circonvoisines. S'ils refusent d'entrer dans cette dépense, Le Mandarin prendra ce soin-là luy mesme, & alors les arbres appartiendront au public, & nul particulier n'y pourra toucher. Ainsi tout le monde profitera de la commodité des chemins, & on louera sans cesse celui à qui

*Missionnaires de la C. de F.* 147.  
on en est redevable.

*R E M A R Q U E S.*

( 1 ) Dans les Provinces du Nord , c'est la poussiere qui rend les chemins incommodes : dans les Provinces du Sud , ce sont les regorgemens des eaux.

( 2 ) Les Chinois riches construisent volontiers ces sortes de ponts en faveur du public : on en trouve beaucoup de pierre sur les ruisseaux. Sur une riviere assez près de *Jao-tcheou* , il y a deux grands ponts de pierre dont l'un a des arcades très élevées & très hardies. J'en ay vû un tout plat long de près d'un quart de lieue : les quartiers de pierre estoient d'une longueur & d'une largeur surprenante : il servoit à passer un bras de mer dans les hautes mareas.

( 3 ) On trouve souvent sur les chemins de ces sortes de reposoirs , qui sont assez propres & fort commodes dans le temps des grandes chaleurs. Un Mandarin qui est hors

de charge, cherche, aussi-tôt qu'il est de retour en son pays, à se rendre recommandable par ces sortes d'ouvrages. On trouve aux avenues de certaines Bourgades, sur tout dans le *Hoci tcheon*, de grands chemins payez de belles pierres quarrees. Sur les chemins, il y a aussi des Temples & des Pagodes : on peut s'y retirer pendant le jour, mais il n'est pas seur d'y passer la nuit, quelque bon accueil qu'on fasse. En Esté des personnes charitables ont des gens à leurs gages qui donnent gratuitement du thé aux pauvres Voyageurs : on veut seulement qu'ils sçachent le nom de leur bienfaicteur. Les grands chemins ne manquent point d'Hostellerie, mais les honnestes gens ne peuvent gueres s'en accommoder ; ou bien il faut qu'ils portent avec eux tout l'attirail d'un lit.

( 4 ) Quoy qu'il fasse froid dans la Province de *Kiam si*, & qu'il y tombe de la neige, cependant plusieurs arbres de la campagne conser-



*Missionnaires de la C. de 7. 149*  
vent leur verdure toute l'année.

*EDIT, par lequel on exhorte  
les Maistres à ne pas traiter  
leurs Esclaves avec dureté.*

Quoyque les hommes soient de conditions bien differentes, ( 1. ) que les uns naissent nobles, & les autres roturiers; cependant la nature est dans tous la mesme, tous ont une ame & un corps de mesme espece. Cependant à voir la conduite qu'on tient communément, il ne paroist pas qu'on soit persuadé de cette verité. Qu'un homme ait des réprimandes à faire à son fils, on s'apperçoit aisément qu'il est pere, il use de ménagemens, il craint de contrister ce fils qu'il aime. S'il est obligé de le chastier, la main qui le frappe, apprehende de le blesser.

Mais s'agit-il d'un Esclave ? on l'accable d'injures & de malédictions. Une bagatelle en quoy il n'aura pas suivi les vûes de son maistre , luy attire à l'instant une gresle de coups. Quoy donc ? cet Esclave n'est-il pas fils d'un homme , & par conséquent homme luy-même ? La difference de sa condition a-t'elle dépendu de luy ? La pauvreté a contraint ses parens de vendre son corps ; c'est ce qui le réduit à l'estat humiliant où il se trouve. Pour vous qui estes devenu son maistre , vous devez en avoir compassion. Quand vous lui commandez des choses qu'il ignore , instruisez - le avec bonté , appliquez-vous à connoître ses talens , & ne luy ordonnez rien dont il ne soit capable : fournissez-luy des habits & des ali-

mens; s'il est malade, faites venir les Médecins , procurez luy les remedes nécessaires ; qu'il s'aperçoive que vous estes touché des maux dont il se plaint. Des Esclaves ne peuvent pas manquer de s'attacher (2) à un Maître bienfaisant ; ils le regardent moins comme leur Maître que comme leur Pere. S'ils aiment le plaisir, si par leur négligence ils nuisent à vos affaires ; punifiez-les , cela est dans l'ordre. Mais que vos chastimens soient moderez: ce sera le moyen de les corriger , & la pensée mesme ne leur viendra pas de se venger.

Il faut le dire , & il n'est que trop vray , il y a des Maîtres tout à fait déraisonnables. Ils empeschent les Esclaves mariez d'habiter ensemble , ils sollicitent en secret leurs femmes & leurs filles , & ils met-

tront en usage les careffes, les presens, les menaces & les mauvais traitemens, pour les faire consentir à leurs infames desirs. De pareils crimes feront-ils sans chastiment ? D'un costé il arrivera que la femme deshonorée déclarera son opprobre à son mari, & celui-ci cherchera nuit & jour les moyens de se vanger de l'affront qu'il a reçu. D'un autre costé le maistre qui apprehende que son desordre ne soit révélé au Mari, & qui en craint encore plus les suites funestes, forme le dessein de perdre ce malheureux, & n'est point content qu'il ne luy ait osté la vie. Des actions si noires feront-elles inconnuës aux Esprits, eux à qui les choses les plus secretes ne peuvent échapper ? D'ailleurs à quels excès ne conduit

pas l'amour déréglé d'une simple Esclave ? Il desespere la femme légitime, qui décharge sa colere sur l'Esclave infortunée; la rage s'empare des cœurs, qui ne respirent plus que haine & que vengeance, toute la famille est en combustion, parce que le maître ne distingue pas ce qui merite d'estre respecté, d'avec ce qui est moins digne de consideration. Enfin ce desordre aboutit à ruiner une famille noble & riche. Encore un peu de temps, les enfans d'un mauvais maître, ou du moins ses petits-fils deviendront eux-mêmes les Esclaves d'autrui. N'est-ce pas là un malheur dont la seule pensée est capable de jeter l'effroy dans les cœurs ? Ainsi, ô vous, riches, gouvernez vos Esclaves avec bonté, traitez.

les avec équité, ayez pour eux un cœur compatissant & libéral. Confucius a bien dit : Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ne le faites pas à un autre. C'est en cela que consiste la vertu de douceur. Il a dit encore : N'avoir ny au dehors ny chez soy personne qui nous veuille du mal, c'est le fruit d'une charité sincere. On est aimé de tout le monde parce qu'on aime tout le monde. C'est ce qui attire aux chefs de famille une longue suite de prosperitez. Comme je suis venu ici pour estre vostre Gouverneur & vostre Pasteur, je dois vous faire ces importantes leçons. Moy mesme je pratique la charité, quand je vous apprends le moyen d'estre heureux. Tant que durera mon employ, ma principale étude

*Missionnaires de la C. de F.* 155  
fera de porter au plus haut  
point qu'il me sera possible, le  
zele pour le bien solide de mon  
peuple, & ce zele sera meslé  
d'une tendresse, qui me rendra  
infiniment sensible à tous vos  
maux.

### R É M A R Q U E S.

( 1 ) *Nout sai*, *Keou nout sai*, Escla-  
ve, chien d'Esclave, ce sont des in-  
jures atroces. Cependant un homme  
vend son fils, se vend luy-mesme avec  
sa femme, pour un prix très modi-  
que. La misere & le grand nombre  
d'habitans de l'Empire y causent cet-  
te multitude prodigieuse d'esclaves :  
presque tous les valets & générale-  
ment toutes les filles de service d'une  
maison sont esclaves. Souvent un  
grand Mandarin de Province qui a  
pour domestiques une foule d'escla-  
ves, est luy-mesme l'esclave d'un Sei-  
gneur de la Cour, pour lequel il amas-  
se de l'argent. Un Chinois de meri-  
te qui se donne à un Prince Tartare,

est seur d'estre bien-tost grand Mandarin : il peut devenir Viceroy d'une Province. Que si l'Empereur le destitue de son employ , il retourne servir son maistre du moins pendant un certain temps à sa volonté. Les riches en mariant leurs filles , leur donnent une ou plusieurs familles d'esclaves à proportion de leurs richesses. Il arrive assez souvent qu'on donne la liberté aux esclaves , ou qu'on leur permet de se racheter. Il y en a qu'on laisse à demi libres , à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine somme. Il y en a d'autres qui s'enrichissent dans le négoce ; leur maistre ne les dépouille pas de leurs biens , il se contente d'en tirer de gros presens , & les laisse vivre avec honneur , sans néanmoins consentir qu'ils se rachètent.

( 2 ) Un Maistre est perdu sans ressource, dès qu'on peut prouver en justice qu'il a abusé de la femme de son esclave.

( 3 ) Il y a des Esclaves d'une fide-



*Missionnaires de la C. de 7. 157*  
lité à toute épreuve & d'un attachement inviolable pour leurs Maîtres. Aussi le Maître les traite-t'il comme ses propres enfans. Un Grand disoit à un de nos Missionnaires, qu'on ne devoit confier des affaires importantes qu'à des esclaves, parce qu'on est le maître de leur vie.

*EDIT, sur l'éducation de la jeunesse, & sur la compassion qu'on doit avoir pour les prisonniers.*

On regarde quelquefois comme une bagatelle, ce qui est très important au bien de l'Etat, parce qu'on n'en confidere pas les suites. Je m'explique & j'entre dans le détail. Un Pere a-t'il des Enfans? Un Aîné a t'il des Freres au dessous de luy? On doit les former de bonne heure, les instruire de leurs obligations, (1) leur apprendre à avoir du res-

pect pour leurs parens , & de la déference pour leurs aînez. Quand un Enfant avance en âge , il faut le porter à la vertu , l'instruire des devoirs de la vie civile , luy inspirer l'amour de l'estude. Un jeune homme élevé de la sorte parviendra infailliblement aux honneurs , & tiendra son rang parmi les personnes illustres. Je dis plus : tout un peuple se trouvera rempli de gens d'honneur & de probité. Au contraire, abandonnez dès l'enfance un jeune homme à luy-mesme , élevez-le delicatement , ayez pour luy trop de complaisance ; ses vices croistront & se fortifieront avec l'âge ; il n'aura ny politesse , ny équité , ny droiture ; il se plongera dans la débauche , & se livrera à la volupté. Enchaîné par les

liens honteux de ses passions, il ne voudra ou ne pourra plus s'en dégager. Quelle est la source de ce desordre ? Le défaut d'éducation de la part des parens ; ( 2 ) le défaut d'obéissance de la part des jeunes gens.

Maintenant que je suis établi vostre Gouverneur pour entretenir parmi vous le bon ordre , il est de mon devoir de vous donner des marques de mon zele sincere & desinteressé , & de mon amour juste & tendre pour le peuple. Je commence par vous exhorter à bien élever vos enfans ; c'est de cette sage éducation que dépend le bon gouvernement : c'est par là que le peuple apprend à bien conduire sa famille , à cultiver les terres , à nourrir des vers à soye , à éta-

blir des manufactures pour les étoffes : c'est par là que les règles de la pudeur inspirent au sexe l'amour de la retraite ; c'est par là qu'on sçait s'honorer & se respecter les uns les autres ; c'est par là qu'on apprend à ne pas dissiper son bien en procès, à conserver sa vie par l'exacte observation des loix, à payer au Prince le tribut qu'on luy doit, ce qui est un devoir de justice indispensable. Enfin c'est là ce qui forme les bonnes mœurs, & ce qui donne du prix à la vertu.

Pour y réussir, le Mandarin doit prendre d'abord des voyes de douceur : mais si elles ne fussent pas, il est forcé d'en venir aux chastimens, afin qu'on se reconnoisse, qu'on se corrige, & qu'on avance dans le chemin de la vertu. Voilà

ce qui rend le peuple heureux , & ce même peuple étonné du changement de ses mœurs , ne cesse d'exalter le mérite de celui qui le gouverne.

Au contraire si un Mandarin manque de droiture & de sagesse , s'il est sévère à l'excès , si son cœur est fermé à la compassion , s'il raffine sans cesse sur la manière de punir ; ( 3 ) qu'arrive-t'il ? Les méchans s'obstinent dans leur malice , leur vertu ne consiste plus qu'à chercher des artifices , pour se dérober aux châtimens qu'ils méritent : c'est à qui saura mieux l'art de tromper ; les grands & les petits voleurs inonderont les Provinces ; en un mot le peuple s'abandonnera au crime & au désordre : c'est ce qui augmente l'indignation & la colère du Mandarin. Il tempeste ,

il frappe , il met aux fers , il fait expirer sans pitié les coupables sous les coups. Helas ! dans quelle erreur est ce Mandarin ! Il ne va point à l'origine du mal auquel il prétend remédier. Quand dans les siècles passez, le grand *Yu* ce Prince incomparable , rencontroit par hazard un criminel sur son chemin, il descendoit de son char, il fendoit en pleurs. Ce n'estoit pas un simple sentiment de compassion pour ce malheureux qui faisoit couler ses larmes ; sa douleur avoit un autre principe : il pensoit que ce qui avoit conduit cet infortuné au suplice , c'est que ceux qui gouvernoient , n'avoient pas assez de vertu pour changer & réformer les mœurs du peuple : ce bon Prince estoit desolé de la part que lui & ses

*Missionnaires de la C. de J.* 16;  
Magistrats pouvoient avoir à la perte d'un criminel , à qui les salutaires instructions avoient sans doute manqué. Nous avons eu d'autres grands hommes qui ont pris les mêmes sentimens de cet Empereur célèbre. Aujourd'hui on voit par tout des prisons, les Mandarins exercent la justice & punissent les crimes. Mais ne peut-on pas dire que les Mandarins sont eux-mêmes coupables, puis que le peuple ne peche que parce qu'il n'est pas instruit ? Voilà quelle est la source du mal. La vraie compassion & le sage gouvernement doivent tendre à y remédier. ( 4 )

### *R E M A R Q U E S.*

( 1 ) Le Gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les

devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur est appelé le Pere de tout l'Empire, le Mandarin est le Pere de la Ville qu'il gouverne, & il donne à son tour le nom de Pere à celuy qui est au dessous de luy. Les loix de police & de bienfaisance sont fondées sur ce principe général qui est très-simple. Le premier & le quinzième de chaque mois les Mandarins s'assemblent en cérémonie dans un lieu où l'on lit une ample instruction pour le peuple, & cette pratique est ordonnée par un Statut de l'Empire. Le Gouverneur fait en cela l'office d'un pere qui instruit sa famille. On joint le nom de pere à celuy d'oncle paternel : le frere aîné, quand il n'auroit rien hérité de son pere, est chargé d'élever ses cadets, & de leur acheter à chacun une femme.

( 2 ) Quand dans une Ville il s'est commis un grand vol ou un assassinat, il faut que le Mandarin découvre les voleurs ou les assassins : au-



trement il est cassé de sa charge. De mesmes s'il se commet quelque crime énorme, par exemple, si un fils tue son pere ; le crime n'est pas plustost déferé aux tribunaux de la Cour, que tous les Mandarins sont destituez de leurs emplois, parce qu'ils n'ont pas eû soin de veiller aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où l'on punit de mort les parens avec leurs enfans coupables. Les parens peuvent avec l'agrément des Mandarins s'assembler dans la Salle des Ancêtres, & là condamner & mettre à mort un enfant incorrigible, quand on craint de lui quelque mauvaise action capable de deshonorer sa famille.

( ; ) Quand un Mandarin est trop severe, il ne manque pas d'estre noté dans les informations que les Vicerois envoient de trois en trois ans à la Cour ; & cette note suffit pour le dépouïller de son employ. Si un prisonnier vient à mourir dans la prison, il faut une infinité d'attesta-

tions qui prouvent que le Mandarin n'a pas esté suborné pour lui procurer la mort. On meurt quelquefois dans le tourment de la question qui est très rigoureuse à la Chine : cette question brise les os des jambes, & va jusqu'à les aplattir. On a des remedes pour diminuer, & mesme pour amortir le sentiment de la douleur. Le Mandarin empesche qu'on ne se serve de ces remedes, & ce n'est qu'après la question qu'il permet de les employer pour guérir le patient, qui en effet par leur moyen recouvre en peu de jours le premier usage des jambes. Quand un criminel doit estre condamné à mort, on luy donne avant que de lire sa Sentence un repas appelé *Hi*, semblable à celui qu'on donne pour les ancestres. Le Criminel qui se voit sur le point d'estre condamné, éclate quelquefois en injures & en reproches contre le Mandarin. Celui ci écoute ces invectives avec patience & compassion: mais la Sentence n'est pas plustost lûë, qu'on met un bail-

lon à la bouche du criminel. Avoir la teste tranchée , c'est à la Chine une mort honteuse , parce que les parties du corps sont séparées : au contraire estre étranglé à un poteau , c'est une mort douce & honorable.

(4) Un bon Mandarin met sa gloire à rendre le peuple heureux : j'en connois un qui a fait venir de son pays plusieurs Ouvriers , pour apprendre à élever des vers à soye , & à faire des étoffes dans tout son district , ce qui va enrichir sa Ville. Il y a des Mandarins qui font de temps en temps des largesses aux prisonniers : j'en connois un à *Jao tcheon* , qui leur envoya une fois des habits. Un autre de la même Ville, dans un jour de Feste Chinoise , leur fit un régal qui pensa luy couster cher : il les avoit delivré de leurs fers , afin que la joye fust complete : eux , après avoir bien bu , se saisirent du Geolier , & prirent la fuite à la réserve d'un seul qui ne voulut pas profiter de l'occasion. Les fugitifs fu-

rent repris , & celui qui resta eut sa grace. Les prisonniers languissent d'ordinaire dans les fers , parce qu'il faut un temps considérable , pour que leur condamnation ait passé dans tous les tribunaux , & qu'elle ait esté ratifiée par l'Emperere.

Les occasions où les Mandarins affectent le plus de marquer leur sensibilité pour les malheurs du peuple , c'est lorsqu'on craint que la récolte ne manque , ou par la secheresse , ou par l'abondance des pluies , ou par quelque autre accident , comme par la multitude des fauterelles , qui inondent quelquefois certaines Provinces de la Chine. Alors le Mandarin soit par affection , soit par interest ou par grimace , n'oublie rien pour se rendre populaire. La plupart , bien qu'ils soient Lettrez , & qu'ils détestent les Idoles des Sectes du *Fo* & du *Tao* , ne laissent pas de parcourir solennellement tous les Temples , & cela à pied contre leur coustume , pour demander à ces Idoles de la pluie  
ou

*Missionnaires de la C. de F. 169*  
ou du beau temps. • Le Mandarin  
auteur de cet écrit propose seule-  
ment d'invoquer *Tchim hoam*, selon  
l'ancien usage, & il ne donne de for-  
mule de prieres que pour cet Esprit  
tutelaire de la Ville. Peut-être ver-  
ra-t'on avec plaisir quelques endroits  
de cette formule de prieres que fait  
un Mandarin pour détourner les ca-  
lamitez publiques, & de quelle ma-  
niere il s'adresse à l'esprit protecteur  
de la Ville.

*Formule de priere à Tchim  
hoam. ( 1 )*

Esprit tutelaire, si je suis le  
Pasteur & le Gouverneur de  
cette Ville, vous l'estes encore  
plus que moy, tout invisible  
que vous estes. Cette qualité  
de Pasteur m'oblige à procurer  
au peuple ce qui luy est avan-  
tageux, & à écarter ce qui  
pourroit luy nuire. Mais c'est  
de vous proprement que le

peuple reçoit son bonheur, c'est vous qui le preservez des malheurs dont il est menacé. Au reste quoyque vous soyiez invisible à nos yeux, cependant lorsque vous agréerez nos offrandes & que vous exaucez nos vœux, vous vous manifestez, & vous vous rendez en quelque sorte visible. Que si on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs qu'on vous rend : vous seriez à la vérité ce que vous estes, mais vous seriez peu connu : De mesme que moy qui suis chargé par estat de protéger & de défendre le peuple, je ferois douter de mon Mandarinat, si je n'agissois jamais en Mandarin. Dans les calamitez publiques, auxquelles on ne voit point de remedes, nous devons implorer vostre secours,

& vous exposer nos besoins. Voyez donc la desolation où est le peuple. Depuis le sixième mois jusqu'au huitième il n'est point tombé de pluye, on n'a encore recueilli aucun grain : si tout périt comment pourra-t'on l'année prochaine ensemençer les terres ? C'est ce que je dois vous représenter. J'ay ordonné plusieurs jours de jeûne, les Bouchers ont défense d'ouvrir leurs boutiques, on s'interdit l'usage de la viande, du poisson, & même du vin ; on songe sérieusement à se purifier le cœur, à examiner ses défauts, & à s'en repentir. Mais nos vertus & nos mérites ne sont gueres capables de flechir le Ciel. Pour vous, ô Esprit Gouverneur invisible de cette Ville, vous approchez de luy, vous pouvez

demander des graces pour nous autres mortels , & le supplier de mettre fin à nos maux. Une telle faveur obtenue par vostre entremise , mettra le peuple au comble de ses vœux ; je verray accompli ce que mon employ m'oblige de souhaitter avec ardeur ; vostre culte croîtra de plus en plus dans cette Ville , lorsqu'on verra que ce n'est pas en vain que vous y présidez.

### *REMARKES.*

(1) Quand le peuple veut louer la pénétration d'un Mandarin, à qui les moindres indices font découvrir la verité , & aux lumieres duquel rien n'échape, il l'appelle, comme je l'ay lû dans quelques-uns de leurs livres, *Seng tching hoang*, c'est-à-dire, un *Tching hoang* incarné. J'ay lû de mesme plusieurs traits d'un Recueil de jugemens rendus avec sagesse, où le Mandarin dit au criminel qu'il



interroge , que *Tching hoang* luy à  
révélé telle ou telle circonstance ca-  
chée : ce qui prouve la persuasion  
où sont les Chinois que les Esprits  
apparoissent , & viennent découvrir  
des crimes secrets , soit pour punir  
le coupable , soit pour délivrer l'in-  
nocent.

J'ay parlé plus haut des sauterel-  
les qui inondent quelquefois certai-  
nes Provinces : c'est un fleau terri-  
ble , à en juger par ce qu'en rap-  
porte l'Auteur que je traduis. On  
en voit , dit-il , une multitude éton-  
nante , qui couvre tout le Ciel ; el-  
les sont si pressées que leurs aîsles  
paroissent se tenir les unes aux au-  
tres : elles sont en si grand nombre ,  
qu'en élevant les yeux , on croit  
voir sur sa teste de hautes & ver-  
tes montagnes , c'est son expression.  
Le bruit qu'elles font en volant ,  
approche du bruit que fait un tam-  
bour. Ce que j'ay vû moy-mesme  
aux Indes dans le Bengale , me per-  
suade que cette description n'est pas  
trop exagérée. L'Auteur que je

cite remarque qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de sauterelles, que lorsque les inondations sont suivies d'une année de grande secheresse ; & philosophant à sa maniere , il prétend que les œufs des poissons qui se sont répandus sur la terre , venant à éclore par la chaleur , produisent cette multitude prodigieuse d'insectes.

*E D I T* pour l'entretien des barques de misericorde destinées à secourir ceux qui sont naufrage , ou qui sont en danger de le faire.

Vous sçavez sans doute l'histoire de *Yam pao* : il trouva en son chemin un Oyseau qui traînoit avec peine une corde dont on l'avoit attaché. *Yam pao* touché de l'embarras où se trouvoit l'Oyseau, le débarassa de sa corde , & luy donna la liberté. Il fut bien tost récom-

*Missionnaires de la C. de J. 175*  
pensé de ce service : l'Oyseau  
revint peu après tenant en son  
bec un anneau d'or , qu'il mit  
entre les mains de son libera-  
teur. L'histoire en rapportant  
ce trait d'un cœur aisé à atten-  
drir , ajoute que la famille de  
*Yam pao* devint florissante , &  
qu'elle a donné des premiers  
Ministres à l'Estat. C'est ainsi  
que de petits services attirent  
du Ciel de grandes récompen-  
ses. Si donc on prend de sa-  
ges mesures , pour sauver la vie  
à tant de malheureux , qui font  
naufrage faute de secours , ou  
qui sont en danger de le fai-  
re , une action si charitable  
fera-t'elle sans récompense ?  
Dans le district de cette Ville  
il y a des Lacs ( 1 ) & des Ri-  
vieres où l'on navige sans cesse  
pour le commerce : on y é-  
prouve souvent des coups de

vent terribles & d'affreuses tempestes. il faut donc songer comment à travers les flots on pourra sauver ces infortunez , qui s'efforcent en vain de s'attacher aux debris de leurs barques , & qui implorent du secours avec des cris capables d'amolir les cœurs les plus insensibles. Des gens vertueux s'uniront sans peine pour l'exécution d'un projet si louable. Il faut pour cela équiper des barques , ( 2 ) qui soient toujours en estat de donner du secours dans les endroits des rivières sujets aux orages , & où le rivage est le plus escarpé & de plus difficile abord. Quand on se verra menacé d'une tempeste , les barques se tiendront prestes pour courir aussi tost au secours de ceux qui en auront besoin. Quand ceux qui sont

*Missionnaires de la C. de J. 177*  
entretenus dans ces barques,  
auront sauvé la vie à quelqu'un,  
le Mandarin les récompensera  
d'une bannière, qui fasse foy  
qu'ils ont acquis sept degrez  
de merites. Si au contraire ils  
laissent perir quelqu'un par leur  
faute, ils en répondront vie  
pour vie, & on les condam-  
nera à perir eux mesmes dans  
les eaux. Afin qu'ils s'acquit-  
tent bien de leur devoir, il  
faut estre exact à les payer cha-  
que mois, & à ne les pas lais-  
ser manquer du necessaire.

### R E M A R Q U E S.

( 1 ) Le Lac de *Po yang* ou de  
*Jao tcheou* est formé par le con-  
fluent de quatre rivières aussi gran-  
des que la Loire, qui sortent de la  
Province de *Kiang si* : il a trente  
lieuës de circuit ; on y essuye des  
Typhons comme sur les mers de  
la Chine : c'est ce que j'y ay éprou-

vé moy-mesme. Je passois ce Lac ; un Typhon, où en moins d'un quart d'heure le vent tourna aux quatre costez opposez, me fit courir le plus grand danger que j'aye encore couru de ma vie. Toustant que nous estions, matelots & passagers, nous nous crusmes perdus sans ressource. J'ay lieu de croire que Dieu nous sauva, pour conserver à nostre Eglise de Pekin, un morceau de la vraye Croix que je portois avec moy, & qui m'avoit esté envoyé par le R. P. Verjus, avec les témoignages autentiques nécessaires pour l'exposer à la vénération publique. Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du Lac, on voit un Temple placé sur un rocher escarpé. Les Matelots battent alors d'une espece de tambour de cuivre, pour avertir l'Idole de leur passage ; ils allument en son honneur des bougies sur le devant de la barque ; ils brulent des parfums, & sacrifient un Coq.

( 2 ) J'ay vû plusieurs de ces bar-

ques entretenus pour secourir ceux qui courent quelque risque de naufrage : me promenant un jour sur le rivage du Lac de Jao tcheou, je fus témoin du prompt secours qu'on donna à une barque qui estoit sur le point de périr. On me raconta à cette occasion que quelquefois ceux qui sont établis dans ces barques pour prester du secours, sont les premiers à faire périr les marchands, afin de s'enrichir de leurs dépouilles, sur tout s'ils esperent de n'estre pas découverts. C'est ainsi que la malice des hommes tourne le bien en mal, malgré la vigilance des Magistrats qui est grande à la Chine : car un Mandarin fait consister sa gloire à assister le peuple, & à montrer qu'il a pour luy un cœur de pere. J'ay sçu que depuis peu dans un temps d'orage, un Mandarin ne se contenta pas de défendre qu'on traversast la riviere, mais encore qu'il se transporta sur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empêcher par sa presence que

quelque temeraire se laissant emporter à l'avidité du gain , ne s'exposast au danger de périr misérablement.

Voilà, Madame, divers traits de miséricorde , que la raison & le sentiment naturel inspirent à des Infideles : ces œuvres , toutes louables qu'elles sont , n'ont point pour principe la vraie charité ; aussi toute leur récompense se borne-t-elle à l'estime des hommes , & à une félicité temporelle. Néanmoins il est étonnant que l'olivier sauvage & inculte produise tant de sortes de fruits , & que l'olivier franc , planté au milieu du Christianisme , & arrosé du Sang précieux de J. C. en produise si peu ; qu'une charité toute payenne soit si ingénieuse à secourir le prochain dans ses besoins temporels ; &



que la charité Chrestienne inspire si peu de zele pour le bien spirituel des ames, qu'il seroit si facile de placer dans le Ciel. Le venerable Pere de Sanvitores, qui fonda de ses sueurs & de son sang la Mission des Isles Marianes, écrivoit tous les ans en Espagne des lettres remplies d'un zele Apostolique, par lesquelles il sollicitoit la charité des riches du siecle en faveur des Enfans infideles, dont on pouvoit assurer le salut, en les regenerant dans les eaux du baptesme. Combien de personnes puissantes, s'écrioit-il, lesquelles pour conserver la vie à un fils unique, offrent à Dieu dans des Chapelles de devotion des figures d'enfans en or ou en argent ! J'approuve leur pieté, ajoûtoit-il ; mais qu'ils feroient une œuvre bien

» plus glorieuse à Dieu & bien  
» plus utile à la santé de leurs  
» fils, s'ils mettoient dans le Ciel  
» un grand nombre d'enfans d'I-  
» dolâtres, en leur procurant la  
» grace du baptême ! C'est la  
consolation que vous avez,  
Madame, puisque vous en-  
voyez tous les jours devant vous  
au Ciel, plusieurs Enfans Chi-  
nois, qui sont redevables à vos  
liberalitez, de leur bonheur  
éternel : & c'est principalement  
de cette sorte d'aumosne qu'on  
fera l'éloge dans l'assemblée  
des Saints. *Eleemosynas illius*  
*enarrabit omnis Ecclesia Sancto-*  
*rum.* J'ay l'honneur d'estre a-  
vec la plus respectueuse recon-  
noissance, &c.



# LETTRE

DU PERE

HYPOLITE DESIDERI,  
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere Ildebrand-Grassi Missionnaire  
de la mesme Compagnie dans le  
Royaume de Mayssur.*

*Traduite de l'Italien.*

A Lassa le 10. Avril 1716.



MON REVEREND PERE,

*La P. de N. S.*

Ayant esté destiné à la Mission de Thibet, je partis de

Goa le 20. Novembre 1713. & j'atrivai à Suratte le 4. Janvier 1714. Comme je fus obligé d'y faire quelque séjour, je profitay du loisir que j'avois pour m'appliquer à la langue Persane. Le 26. de Mars je pris la route de Delhy, & j'y arrivay le 11. May. J'y trouvay le P. Manuel Freyre qui estoit destiné à la même Mission, & ce fut le 23. Septembre que nous commençâmes ensemble nostre marche vers le Thibet. Nous passâmes par Lahor, où nous arrivâmes le 10. d'Octobre, & nous eûmes la consolation d'y administrer les Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie à quelques Chrestiens destituez de Pasteurs. Nous partîmes de Lahor le 19. d'Octobre, & en peu de jours nous nous trouvâmes au pied du Caucaze.

Le Caucase est une longue suite de Montagnes très hautes & très escarpées. Après en avoir passé une , on en trouve une seconde plus haute que la première : celle-ci est suivie d'une troisième , & plus on monte , plus on trouve à monter , jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de routes , qui se nomme *Pir-pangial*.

Les Gentils ont un profond respect pour cette montagne, ils y apportent des offrandes , & ils rendent un culte plein de superstitions à un venerable Vieillard , auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée. C'est-là sans doute un reste du souvenir qu'ils ont de l'histoire fabuleuse de Prométhée, lequel, selon la fiction des Poëtes , fut attaché au Caucase.

Le sommet des plus hautes

Montagnes est toujours couvert de neiges & de glaces. Nous employâmes douze jours à passer ces montagnes à pied, traversant avec des peines incroyables d'impetueux torrens, qui se forment de la fonte des neiges, & qui se precipitent avec rapidité à travers les pierres & les Rochers. Ces Rochers & ces torrens auxquels il faut résister sans cesse, rendent ces passages extrêmement difficiles, & je me suis souvent vu forcé de m'attacher à la queue d'un bœuf de charge, qui passoit en mesme temps que moy, pour n'estre pas emporté par la violence de ces courans : je ne parle point du froid extrême que j'ay eu à souffrir, pour n'avoir pas pris la precaution de me pourvoir de vestemens convenables à un si rude climat.

Ce pays de Montagnes, quoy-  
que d'ailleurs si affreux, ne lais-  
se pas d'estre agreable en plu-  
sieurs endroits par la multitu-  
de & la varieté des arbres, par  
la fertilité du terroir, & par  
les différentes peuplades qu'on  
y rencontre. Il y a quelques  
petits Estats dont les Princes  
dépendent du Mogol. Les che-  
mins ne sont point par tout si  
impratiquables, que des voya-  
geurs ne les fassent à Cheval,  
ou dans un *Giampan*, qui est  
une espece de Palanquin.

Le 10. de Mars nous arrivâ-  
mes à Kaschemire : la prodi-  
gieuse quantité de neiges qui  
tombe pendant l'hyver, & qui  
ferme absolument les passages,  
nous obligea d'y demeurer six  
mois. Une maladie causée ap-  
paremment par les premières  
fatigues que j'avois essuyées,

me réduisit à l'extrémité. Je ne laissay pas de continuer l'étude de la Langue Persanne, & de faire des recherches sur le Thibet : mais quelque soin que je pus prendre, je n'eus alors connoissance que de deux Thibets : l'un s'étend du Septentrion vers le couchant, & s'appelle petit Thibet, ou *Baltistan* : il est à peu de journées de Kaschemire ; ses habitans & les Princes qui le Gouvernent, sont Mahometans & tributaires du Mogol. Quelque fertile que soit d'ailleurs ce pays, il ne peut estre que très sterile pour les Prédicateurs de l'Evangile ; une longue experience ne nous a que trop convaincus, du peu de fruit qu'il y a à faire dans les Contrées, où la secte impie de Mahomet domine.



L'autre Thibet qu'on nomme le grand Thibet, ou *Bu-ton*, s'étend du Septentrion vers le Levant, & est un peu plus éloigné de Kaschemire. La route en est assez fréquentée par les Caravannes qui y vont tous les ans chercher des laines : on passe d'ordinaire par des defilez. Les six ou sept premières journées ne sont pas fort rudes, mais dans la suite les chemins deviennent très-difficiles à cause des vents qui y regnent, des neiges, & de la rigueur extrême d'un froid très-piquant : à quoy il faut ajouster la necessité où l'on est de prendre le repos de la nuit sur la terre nuë, quelquefois mesme sur la neige ou sur la glace.

Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse mon-

tagne toute couverte de neiges nommée *Kantel*. Un costé de la montagne est du domaine de Kaschemire, l'autre appartient au Thibet. Nous estions partis de Kaschemire le 17. May de l'année 1715. & le 30. feste de l'Ascension de N. S. nous passâmes cette montagne, c'est-à-dire, que nous entraâmes dans le Thibet. Il estoit tombé quantité de neiges sur le chemin que nous devions tenir : ce chemin jusqu'à *Zeh*, qu'on nomme autrement *Ladak*, qui est la Forteresse où reside le Roy, se fait entre des montagnes, qui sont une vraye image de la tristesse, de l'horreur, & de la mort mesme. Elles sont posées les unes sur les autres, & si contigues, qu'à peine sont-elles séparées par des torrens, qui se precipitent avec

impetuosité du haut des montagnes, & qui se brisent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrepides voyageurs en sont étourdis & effrayez. Le haut & le bas des montagnes sont également impraticables: on est obligé de marcher à micoste, & le chemin y est d'ordinaire si étroit, qu'à peine y trouve-t'on assez d'espace pour poser le pied; il faut donc marcher à pas comptez & avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fît un faux pas, on rouleroit dans des précipices avec grand danger de la vie, ou du moins de se fracasser les bras & les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageoient avec nous. Encore si ces montagnes avoient des arbriseaux auxquels on pût se tenir; mais elles sont si steriles,

qu'on n'y trouve ny plante, ny mesme un seul brin d'herbe. Faut-il passer d'une montagne à l'autre ? On a à traverser des torrens impetueux qui les separent, & l'on ne trouve point d'autre pont, que quelque planche étroite & tremblante, ou quelques cordes tendues & entrelassées de branchages verts : on est souvent contraint de se déchausser pour appuyer le pied avec moins de risque. Je vous avoue que je fremis encore au seul souvenir de ces affreux passages.

La difficulté des chemins n'est pas la seule incommodité de cette route : il faut y joindre le froid le plus piquant, des vents furieux, des neiges abondantes, la nécessité de dormir sur la terre exposé aux injures d'un si rude climat, & de

de ne se nourrir que de la farine de *Sattu*, qui est une espece d'orge. Les habitans du pays la mangent telle qu'elle est : pour nous, nous la prenions d'ordinaire en bouillie, & ce n'estoit pas un petit avantage de pouvoir trouver un peu de bois pour la faire cuire.

Les yeux souffrent une nouvelle incommodité de la réverbération des rayons du Soleil, qui tombant sur la neige, éblouissent & rendent presque aveugle. Je fus obligé de me bander les yeux, ne laissant de jour que ce qui estoit précisément nécessaire pour me conduire. Enfin de deux en deux jours on trouve des Doüanniers, qui non contents d'exiger les droits ordinaires, demandent tout ce qu'il leur plaist, & à quel titre il leur plaist.

Dans ces Provinces montagneuses on ne trouve point de grosses Villes ; il n'y a point de Monnoye particuliere , on se sert de celle du Mogol ; chaque piece vaut cinq Jules Romains. Le Commerce se fait plus ordinairement par l'échange des denrées. Nous fîmes à pied le voyage de Kaschemire à *Ladak* qui dura 40. jours, & nous n'y arrivâmes que le 25. Juin. Ce Royaume du second Thibet commence, comme je l'ay déjà remarqué, au mont *Kantel*, & s'étend du Septentrion vers le Levant. Il a un seul *Ghiampo* ou Roy absolu : celui qui regne aujourd'hui se nomme *Nima Nangial* ; il a sous luy un Roy tributaire. Les premieres peuplades qu'on rencontre sont Mahometanes : les autres sont habitées par des

Gentils moins superstitieux qu'on ne l'est dans les autres contrées Idolâtres.

Voici ce que j'appris de la Religion du Thibet. Ils appellent Dieu *Konciok*, & ils semblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité ; car tantost ils le nomment *Konciok-cik*, Dieu un ; & tantost *Konciok-sum*, Dieu trin. Ils se servent d'une espece de chapellet, sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, ha, hum*. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire, puissance ; que *ha* est la parole ; que *hum* est le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé *Urghien*, qui nacquit, à ce qu'ils disent, il y a sept cens ans. Quand on

leur demande s'il est Dieu ou homme , quelques-uns d'eux répondent qu'il est tout ensemble Dieu & homme , qu'il n'a eu ny Pere ny Mere , mais qu'il est né d'une fleur. Néanmoins leurs Statuës representent une Femme qui a une fleur à la main , & ils disent que c'est la mere d'*Urghien*. Ils adorent plusieurs autres personnes qu'ils regardent comme des Saints. Dans leurs Eglises on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement : au milieu de l'autel est une espee de tabernacle , où , selon eux , *Urghien* reside , quoyque d'ailleurs ils assurent qu'il est dans le Ciel.

Les Thibetains ont des Religieux nommez *Lamas*. Ils sont vestus d'un habit particulier , different de ceux que portent les personnes du siecle :



ils ne tressent point leurs cheveux , & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres ; mais ils ont une tonsure semblable à celle de nos Religieux , & ils sont obligez à garder un célibat perpetuel. Leur employ est d'estudier les livres de la loy , qui sont écrits en une langue & en des caracteres differens de la langue & des caracteres ordinaires. Ils recitent certaines prieres en maniere de chœur. Ce sont eux qui font les ceremonies , qui presentent les offrandes dans les Temples , qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du bled , de l'orge , de la paste , & de l'eau dans de petits vases fort propres. On mange comme une chose sainte ce qui a esté offert de la sorte. Les

*Lamas* sont dans une grande veneration : ils vivent d'ordinaire en communauté & séparent de tout commerce profane : ils ont des Superieurs locaux, & outre cela un Supérieur general, que le Roy mesme traite avec beaucoup de respect.

Le Roy & plusieurs autres de sa Cour nous regardoient comme des *Lamas* de la Loy de J. C. venus d'Europe. Lorsqu'ils apperçurent que nous recitions nôtre office, ils eurent la curiosité de voir les livres que nous lisions, & ils nous demandoient avec empressement ce que representoient les images qu'ils y trouvoient. Après les avoir bien examinées, ils disoient tous ensemble, *Nuru*, cela est fort bien. Ils ajoustoient deux choses, 1<sup>o</sup>. que leur livre est assez semblable

*Missionnaires de la C. de J.* 199  
au nostre : c'est ce que je ne puis  
me persuader : ce qui me paroist  
de plus certain , est qu'à la veri-  
té plusieurs d'entre eux sçavent  
lire leurs livres mysterieux ,  
mais que personne ne les en-  
tend. 2<sup>o</sup>. Ils disoient souvent : O  
si vous sçaviez nostre langue ,  
ou bien si nous comprenions  
la vostre , que nous aurions de  
plaisir à vous entendre expli-  
quer vostre Religion ? Ce qui  
fait voir que ces peuples se-  
roient assez disposez à gouter  
les veritez Chrestiennes.

Les Thiberains sont d'un na-  
turel doux & docile , mais in-  
culte & grossier. Il n'y a par-  
mi eux ny sciences , ny art ,  
quoyqu'ils ne manquent pas  
d'esprit. Ils n'ont point de  
communication avec les Na-  
tions étrangères ; nulle sorte  
de viande ne leur est interdite ;

ils rejettent la Metempsycoſe , & la Polygamie n'a point de lieu parmi eux ; trois articles en quoy ils ſont bien differens des Idolâtres Indiens.

Quant à la nature du climat , il eſt fort rude , ainſi qu'on peut l'inferer de ce que j'ay dit. L'Hyver eſt preſque la ſeule ſaiſon qui y regne toute l'année. En tout temps la cime des montagnes eſt couverte de neiges. La terre ne produit que du bled & de l'orge : on n'y voit preſque ny arbres , ny fruits , ny legumes. Les maiſons ſont petites , étroites , faites de pierres poſées groſſierement & ſans art les unes ſur les autres. Ils n'uſent que d'étoffes de laines pour leurs vefemens. Depuis que nous ſommes à *Ladak* , nous n'avons eû pour logement que la cabane

d'un pauvre homme de Kachemire qui vit d'aumônes.

Deux jours après nostre arrivée, nous allâmes visiter le *Lompo* : c'est la première personne après le Roy, & on l'appelle son bras droit. Le 2. Juillet nous eûmes la première audience du Roy, qui nous reçut assis sur son trône. Le 4. & le 8. nous fûmes appelés pour la seconde & troisième fois, & alors il nous traita plus familièrement. Le 6. nous rendîmes visite au grand *Lama* : il estoit accompagné de plusieurs autres *Lamas*, dont un est fils du *Lompo*, & un autre est proche parent du Roy. Ils nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & nous présentèrent quelques rafraichissemens selon l'usage du pays.

Ces honneurs & ces témoi-

gnages d'amitié n'empescherent pas qu'on ne nous inquietaft. Le Commerce de Laine attire à *Ladak* quantité de Mahometans qui viennent de Kachemire. Quelques-uns d'eux soit par jalousie, soit par haine du nom Chrestien, dirent au Roy & à ses Ministres que nous estions de riches Marchands, qui portions avec nous des Perles, des Diamans, des Rubis, diverses Pierreries, & d'autres Marchandises precieuses. Il n'en fallut pas davantage pour donner lieu à quelques vexations. Un député de la Cour vint faire la visite dans nostre logis : tout luy fut ouvert, & le rapport qu'il fit au Roy excita sa curiosité. Il se fit apporter une Corbeille, & une Bourse de cuir où estoient nos petits meubles, c'est-à-dire,

du Linge , des Livres , divers Ecrits , quelques instrumens de mortification , des Chapelets , & des Médailles. Le Roy ayant tout examiné , dit hautement , qu'il avoit plus de plaisir à considérer ces sortes de meubles , qu'à voir des Perles & des Rubis.

Telle estoit ma situation , & je ne pensois plus qu'à fixer mon séjour dans un pays , où j'estois résolu de souffrir tout ce qu'il plairoit au Seigneur : j'estois mesme au comble de la joye d'avoir enfin trouvé un état fixe , où je pourrois travailler au salut des ames : je commençois déjà à apprendre la langue , dans l'esperance de voir un jour naître parmi ces rochers du Thibet , quelque fruit agreable aux yeux de la Divine Majesté , lorsqu'on nous

apprit qu'il y avoit un troisiéme Thibet. Après plusieurs délibérations, il fut conclu contre mon inclination que nous irions en faire la découverte. Ce Voyage est d'environ 6. à 7. mois par des lieux deserts & dépeuplez : ce troisiéme Thibet est plus exposé aux incursions des Tartares, qui sont limitrophes, que les deux autres Thibets.

Nous partîmes donc de *Ladak* le 17. Aoust de l'année 1715. & nous arrivâmes à *Lassa*, d'où j'ay l'honneur de vous écrire, le 18. Mars 1716. Je vous laisse à conjecturer ce que j'ay eu à souffrir durant ce Voyage au milieu des neiges, des glaces, & du froid excessif qui regne dans ces montagnes. Peu après nostre arrivée, certains tribunaux du Royaume



nous firent une affaire assez embarrassante : il a plu à Dieu d'appaiser cet orage de la manière que je vais vous le raconter. Je passois devant le Palais pour me rendre à un de ces Tribunaux : Le Roy qui m'aperçut d'un Balcon, où il estoit avec un de ses Ministres, s'informa qui j'estois : ce Ministre estoit instruit de nostre affaire, & comme il est plein de droiture & d'équité, il prit cette occasion de représenter au Prince l'injustice qui nous estoit faite. Le Roy me fit appeller sur le champ, & donna ses ordres afin qu'on cessast de nous chagriner.

Quelques jours après estant allé rendre visite au Ministre dont je viens de parler, il me fit des reproches avec bonté sur ce que je ne m'estois pas

encore présenté au Roy. Je m'excusay sur ce que la coutume du pays ne permettant pas d'approcher des Grands, sans leur faire quelque present, je n'avois rien qui meritaist d'estre offert à un si grand Prince. Mon excuse, toute légitime qu'elle estoit, ne fut pas écoutée. Il me fallut donc obéir & me rendre au Palais. Plus de cent personnes de distinction se trouverent dans la Salle, qui demandoient Audience. Deux Officiers vinrent prendre leurs noms selon la coutume, & porterent la feuille au Roy, qui me fit entrer aussitost avec un grand *Lama*. Le present du *Lama* estoit considerable, & le mien de très-peu d'importance : cependant celuy du *Lama* resta à la porte selon l'usage, & le Roy se fit

apporter le mien ; & pour témoigner combien il en estoit content, il le garda auprès de luy, ce qui est en cette Cour une marque singuliere de distinction. Il me fit asscoir vis-à-vis & fort près de sa personne, & pendant près de deux heures il me fit une infinité de questions, sans parler à qui que ce soit de ceux qui estoient présents. Enfin après avoir fait mon éloge, il me congedia. Je cherchay plusieurs fois à profiter des bonnes dispositions du Prince, pour l'entretenir dès cette premiere visite de nostre sainte Religion, & de la Mission que j'estois prest d'entreprendre dans ses Estats ; mais les circonstances ne me le permirent pas. Ce Prince est Tartare de nation : il y a quelques années qu'il a conquis ce Royau-

me qui n'est pas fort éloigné de la Chine, car on ne compte que quatre mois de voyage d'ici à Pekin. Il en est venu depuis peu un Ambassadeur qui s'en est déjà retourné.

Après ce petit recit, mon R. P. que je viens de vous faire de ce qui s'est passé dans le cours de mes voyages, & depuis que je suis arrivé dans la Capitale du troisième Thibet, il ne me reste plus qu'à vous demander, comme je le fais avec instance, le secours de vos prières. Après tant de courses pénibles, j'en ay un extrême besoin pour me soutenir dans les travaux attachés au ministère, auquel la bonté Divine a daigné m'appeller, tout indigne que j'en sois. C'est donc dans la participation de vos SS. SS. que j'ay l'honneur d'estre, &c.



# LETTRE

D U

PERE BOUCHET;  
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au P.\*\*\* de la mesme Compagnie.*



ON REVEREND PERE;

*La. P. de N. S.*

J'ay esté également édifié  
& attendri, quand j'ay vû par  
la Lettre que vous m'avez fait  
l'honneur de m'écrire, le de-

fir ardent qui vous presse de vous consacrer aux Missions, & les instances réitérées que vous faites auprès de vos Supérieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroît la plus grande qu'ils puissent jamais vous accorder. Vostre attrait, dites-vous, est pour la Mission de Maduré : Vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à souffrir, & j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vûë, vous vous adressez à moy comme à un des plus anciens Missionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous instruire des travaux & des peines qui y sont attachées au ministere Apostolique, & en mesme temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines & sur ces travaux. Il

ne me fera pas difficile de vous satisfaire, & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles, ne vous laissera rien à desirer.

Il faut compter d'abord que vostre vie sera des plus austeres : vous sçavez sans doute, que la viande, le poisson, les œufs, & généralement tout ce qui a vie, est interdit à nos Missionnaires, qu'ils ne boivent ny vin, ny autre liqueur capable d'enivrer; que leur nourriture consiste dans du ris cuit à l'eau; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, insipides, & la plupart fort ameres. La maniere dont cette sorte de mets s'appreste par les Indiens, cause un nouveau dégoût. A la verité on peut user de lait & de fruits; mais les fruits des Indes n'ont la plus-

part nulle faveur , & dans les commencemens on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire est assez supportable durant l'hyver : mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve, venant alors à se dessécher, l'eau en est toujours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en separe les parties grossieres ; mais quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, & elle est très desagréable au goust. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, & ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un Mission-



naire est condamné ici à un jeusne perpetuel. Il n'est pas permis de souper à un *Sanias* : il peut seulement s'il le veut prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures qui se font avec de la farine de ris, du poivre, & du sucre noir meslé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoustumer.

J'ay vû des Missionnaires dont l'estomac n'a jamais pû se faire à ce genre de vie. Ils ont enfin esté obligez de se retirer sur les costes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé dequoy satisfaire leur zele, & ne pouvant mener la vie penitente de Maduré, ils ont eû la consolation de cultiver les Neophytes qui descendent de ces pre-

*Lettres de quelques*  
miers Chrestiens, auxquels l'A-  
postre des Indes S. François  
Xavier a autrefois conféré le  
Baptême.

Une Cabane de terre, cou-  
verte de paille, sert de loge-  
ment. Il y a d'ordinaire à l'en-  
trée un petit Salon d'environ  
dix pieds, qui est ouvert d'un  
costé. C'est-là où le Mission-  
naire entretient les Neophytes  
qui luy rendent visite. Dans  
la saison des pluyes, ces caba-  
nes deviennent fort incommo-  
des : le pavé & les murs sont  
alors fort humides à la hau-  
teur d'un ou de deux pieds.  
Dans les commencemens on  
n'avoit de jour que par la por-  
te, mais maintenant on prati-  
que quelques trous en forme  
de fenestre.

Trois ou quatre vases de ter-  
re font tout le meuble du Mis-

missionnaire. Dans l'un il met ce qui luy est nécessaire pour le S. Sacrifice de l'Autel : les autres servent à mettre son ris & d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbre tiennent lieu de table, de plats, de nappes, & de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pestrit en quelque sorte le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Missionnaires couchoient autrefois à plate terre : les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de Tygre ou de Cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la Mission avec des alimens si légers. L'assidui-

ré à entendre les confessions est peut estre une des occupations les plus penibles. On a coutume de disposer chaque fois les Neophytes au Sacrement de la Penitence, comme si c'estoit la premiere fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des Actes de Foy, d'Esperance, de Contrition, & d'Amour de Dieu; & dans le temps qu'ils se confessent, on leur fait renouveler les memes Actes. Le nombre des Penitens est quelquefois si grand, que le Missionnaire en est accablé, & il y a des occasions où à peine peut-il trouver le tems de dire son Breviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Neophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont précisément de ris que pour le temps de leur voyage;

voyage ; qui sont sous la dépendance de Maîtres Idolâtres, lesquels comptent les momens de leur absence ; quand un Missionnaire se voit environné de ces fervens Chrestiens qui luy crient : » Mon Pere il y a deux jours que nous sommes ici, nous en avons mis trois à venir, il nous en faut autant pour nous en retourner, & nos petites provisions sont sur le point de nous manquer. Quand, dis-je, un Missionnaire se sent pressé de la sorte, bien qu'il ne puisse suffire à tout, son cœur est attendri, & il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant faute de sommeil les forces manquent,

les maux de teste succedent, avec un dégouſt ſi grand, que le temps du repas devient un ſupplice. C'eſt ſur tout pendant le Careſme & au temps Paſchal que cette fatigue eſt ſi continuelle, que ſans un ſecours particulier de Dieu, il ſeroit impoſſible d'y reſiſter deux ans de ſuite. J'ay connu un Miſſionnaire qui ſuccombant ſous le poids du travail, diſoit au Seigneur avec larmes : Vous connoiſſez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foibleſſe, aidez moy, afin que je puiſſe contenter ces bons Neophytes.

La viſite des malades qui ſont en danger n'eſt pas moins penible. On vient quelquefois chercher le Miſſionnaire de quatre endroits differens très-éloignez les uns des autres : à

peine est-il arrivé d'une Bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa Bourgade. On seroit tenté alors de reprocher aux Neophytes les peines qu'ils causent avec si peu de raison : mais on se donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects, & n'exposassent leurs parens à mourir sans recevoir les derniers secours de l'Eglise. Je vous raconteray ingenuëment ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le Soleil se couchoit, lors

qu'on vint m'avertir qu'un Chrestien estoit à l'extremité : il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'estois : je me disposay à partir sur l'heure ; mais mes Catechistes me représenterent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrester ; que les pluyes extraordinaires qui estoient tombées depuis quelques jours , avoient tellement détrem pé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux ; que ces terres estoient remplies d'épines ; que la nuit estoit si obscure , qu'il estoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivières à passer ; qu'aucune n'estoit guéable , parce que les pluyes les avoient fort enflées ; qu'en partant si tard , nous nous exposions à ne



pas même nous rendre le lendemain à la Bourgade, & qu'il seroit beaucoup plus seur de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passay la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'estat du malade; & je ne pus dormir un quart d'heure de suite, me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pourroit mourir sans Sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes Catechistes: je n'eus pas fait une demie lieuë, que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la bouë, & je ne m'en fusse jamais tiré, si je m'y estois engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivières à la nâge: j'aborday à une troisiéme beaucoup plus

large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embrassay par le milieu , tandis que deux Chrestiens qui la tenoient aux extremittez , me conduisirent ainsi à l'autre bord. Je marchay ensuite près d'une demie lieüe dans un canal , où l'eau me venoit à la ceinture : enfin j'arrivay fort harassé à la Bourgade. Je demanday en tremblant où estoit la maison du malade , dans l'apprehension où j'estois qu'on ne me répondist que je venois trop tard. Je fus fort surpris de le trouver qui m'attendoit sur le seuil de sa porte : il se réjouit de mon arrivée , en me témoignant néanmoins qu'il estoit fasché des fatigues qu'il m'avoit causées ; mais qu'on luy avoit dit que sa maladie estoit dangereuse , & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher Pere, quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligez de faire presque continuellement, soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Eglises & des Chrestientez nombreuses, soit pour assister les moribonds & leur administrer les Sacramens, soit pour prévenir les persecutions qu'attireroit le trop long sejour du Missionnaire dans le mesme endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des Hostelleries sur la route comme en Europe : à la verité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes Salles tout-à-fait ouvertes d'un costé, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles sont

fort rares , on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligez de prendre , pour aller d'une Bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire , leur coustume est de faire cuire leur ris la veille de leur départ : ils en expriment l'eau , afin de le porter plus commodément : ce ris est tout froid , & ressemble assez à du mortier à demi sec. Non seulement il est beaucoup plus insipide que celui qu'on appreste pour manger chez soy , mais encore il s'aigrit aisément , & devient insupportable au goust. C'est cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage , on a beaucoup à souffrir : durant les

chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un Soleil très ardent qui brule le visage, les pieds, & les mains. Il y a tel Missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, sur tout au visage : l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer ; & il y a plusieurs mois de l'année, où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La saison des pluies a d'autres inconveniens : comme alors elles sont presque continuelles, & que nous ne sommes couverts que d'un simple vetement de toile, on est bien-tôt trempé. On passe la journée dans cet estat ; & lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ny bois ny paille pour se secher, comme

il arrive souvent ; il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nuë dans des habits tout mouillés , & à prendre un sommeil qui ne peut estre provoqué que par l'extreme fatigue où l'on se trouve.

J'estois encore nouveau venu dans la Mission , lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le P. Laynez qui m'enseignoit la langue du pays. Le P. Telles autre Missionnaire qui faisoit sa résidence à *Cornepatton* , vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir sa santé. On vint les chercher tous deux en mesme temps ; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'*Aour* : le second pour un des Neophytes de *Cornepatton* , qui estoit en danger. Le P.

Layneze partit sur l'heure. L'estat de langueur où estoit le P. Telles, ne luy permettoit pas d'aller au secours de son malade : je m'offris aussi-tost à tenir sa place. Il me representa que n'estant pas encore accoustumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y résister, & que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je presumay peut-estre un peu trop de mes forces, & sans avoir égard à ses representations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi-brûlée : je me les enveloppay avec de la toile, mais le sable s'y estant glissé m'écorcha toute la peau, & s'insinuant entre cuir & chair me causa des douleurs si aiguës que je fus contraint d'y succomber.

Nous gagnâmes un Village, & je passay la nuit à l'entrée d'une maison où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me presenta, fut un vray régal pour moy, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route. Je tiray comme je pus les grains de sable qui m'estoient entrez dans la chair, & je me traîsnay ensuite environ une demie lieuë.

Comme je ne pouvois presque me soutenir, un Indien Gentil qui m'apperçut, demanda à mes Catechistes ce que j'avois : ceux cy luy ayant repondu que j'estois un nouveau *Sanias* qui n'estoit pas accoustumé à marcher sur ces sables brulans, il en fut touché, & s'approchant » de moy : Seigneur, me dit il, » souffrez que je vous soulage » dans la veine où vous estes. Il



commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval & de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au Village : à peine eus-je confessé le malade, que je fus saisi d'une fièvre très violente, qui me dura toute la nuit : elle n'eut pourtant pas de suites, & je fus en estat de dire la Messe le jour suivant. A mon retour je pensay estre fait prisonnier ; nous rencontraîmes une compagnie de soldats, qui cherchoient depuis quelques jours un de nos Missionnaires : on me fit cacher dans une ravine, où je demeuray une heure entière, après quoy je continuay ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à son entrée dans la Mission, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souff-

frir dans nos voyages : quelques affaires m'avoient appelé à la coste de la Pefcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre , je songeay aussi tost à retourner dans ma Mission. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moy dans les terres. Je luy fis connoistre qu'un nouveau Missionnaire , tel qu'il estoit , devoit attendre une saison plus favorable ; que les pluyes qui tomboient en abondance dans cette saison , & qui continuoient d'ordinaire jusqu'à la fin du mois de Décembre , luy causeroient des fatigues auxquelles il succomberoit infailliblement ; & qu'il s'accoustumeroit plus aisément aux travaux de la vie Apostolique , s'il en faisoit l'apprentissage dans une saison moins

incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plustost à la Mission , luy persuaderent trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premieres fatigues. Nous partîmes de la coste pendant la nuit , afin de n'estre pas apperçus d'une Forteresse , où l'on nous auroit arresté en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage ; mais ils nous furent inutiles , ainsi que je l'avois prévu : ils enfonçoient dans la bouë jusqu'aux fangles , & il nous estoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Missionnaire eut beaucoup de peine à se débarasser des bouës. La pluye survint en mesme temps , nous nous égarâmes au milieu d'une campa-

gne immense , sans sçavoir quelle route tenir : la nuit estoit très obscure , & nous n'avions de lumiere que celle de quelques éclairs. Enfin nous approchâmes du Village. Les épines mêlées avec la bouë , causerent un nouveau tourment au Missionnaire : il eut les pieds tout ensanglantez. Cependant son courage le mit encore au dessus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un Missionnaire : sa charité nous fit oublier nos fatigues passées. Cependant la fièvre faisoit le P. Gozzadini , & après trois jours de souffrances continuelles , il eut le courage de me suivre jusqu'à un Village assez éloigné , où residoit le P. Bernard de Sà : c'est où je le laissay pour me rendre à *Trichirapali*.

Pendant ce temps-là les pluyes devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le pays estoit inondé, la maison du Missionnaire, qui n'estoit bâtie que de terre, estoit sur le point d'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50. pas, s'estoit extraordinairement enflé, & rouloit ses eaux avec impetuosité vers la maison. Le P. de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient, d'estre accablez sous les ruines de cette maison, qui commençoit déjà à tomber par morceaux. Ils prirent le parti de sortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui estoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déjà à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se refugier. Ils détacherent la porte de leur maison, & l'ayant fait attacher

234      *Lettres de quelques*  
par un Catechiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurèrent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui estoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini: il ne put fermer l'œil, & il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asile. L'Eglise qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eut tant à souffrir cette nuit là du vent & de la pluye, que le lendemain il fut attaqué de la dyssenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pontichery, encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces frequentes & penibles courses que doit faire un Missionnaire , on peut compter pour quelque chose , le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrens , qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des Ponts ; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens , comme ils sçavent la pluspart fort bien nager , une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sçache pas nager , ils lient avec des cordes cinq ou six fagots ; ils le mettent sur cette machine , & ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avouë que je fus fort effrayé la première fois que je passay ainsi le Coloran , qui estoit alors aussi lar-

ge que la Garonne vis-à-vis de Bourdeaux. Il est vray que, pour me rassurer, plusieurs Chrestiens se jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'estois, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de batons de *Netti*, dont les branches ressembtent assez au liege : mais quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieuë, & souvent à une demie lieuë de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la riviere en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour luy donner plus de consistance. Les Missionnaires qui y sont accoustumez,



trouvent cette maniere plus sûre & plus aisée, mais pour moy les fagots de *Netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parleray-je, mon cher Pere, des persecutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette Mission ? Tout contribué à inquieter les Missionnaires & leurs Neophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles ; l'orgueil des Brames qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverses Castes qui regardent l'Evangile que nous leur prêchons, comme l'aneantissement de leurs loix & de leurs usages ; les Prestres des Idoles qui fremissent de rage de voir leurs fausses Divinitez tomber dans le mépris, & eux-mêmes re-

gardez comme des séducteurs : enfin les Penitens Gentils dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foy s'établit : ces gens-là se réunissent contre nous , & répandent sans cesse toute sorte de calomnies , pour irriter les peuples & pour décrediter le Christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres Missions , nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au Prince attirent sa protection sur les Prédicateurs de l'Evangile , & accreditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait respecter les Missionnaires : il se trouve quelquefois qu'un Ministre , ou un Grand-du Royaume qui a embrassé la foy , en devient le Protecteur. Rien de

tout cela ne se trouve dans la Mission de Maduré. Il est rare que les Princes nous protègent, encore moins qu'ils se fassent Chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le Christianisme dans les Castes les plus nobles, comme est celle des Brame, sont dès-là en butte aux plus indignes traitemens : les Brame Gentils les regardent comme des gens qui se sont dégradés, & qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ny de faire tant soit peu paroître que nous ayions le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui ha-

bitent la Coſte : tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, eſt infiniment au deſſous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Miſſionnaires fut renfermé dans une rude priſon ; les Européens de la Coſte qui en furent informez, ſongerent auſſi-toſt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander ſa délivrance : le Miſſionnaire ſ'y oppoſa de toutes ſes forces, aimant mieux expirer dans la priſon, que d'employer un moyen qui auroit fait connoiſtre qu'il eſtoit lié avec les *Pranguis*, ( car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens ) & qui auroit expoſé ſa Chreſtienté à une perſecution générale.

Dans ces orages qui ſ'élèvent ſi fréquemment contre nous, le moins que nous ayions à craindre,

craindre , c'est la prison : & c'est à quoy l'on est journellement exposé. Quand le Missionnaire se leve le matin , il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en seureté , sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un Missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa Mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession : il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que luy donnerent les Neophytes , qu'il s'écria transporté de joye : oh ! que de douceur & de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des souffrances ! « Ne vous y fiez pas , luy dirent les plus an. »

» ciens Missionnaires, rien de  
» plus trompeur que le calme  
» présent : tout est à craindre,  
» lorsqu'on est le plus tranquille. Il ne répondit que par un  
souris plein de confiance. Mais  
sa propre expérience le dé-  
trompa bien-tôt. Le même  
jour des Soldats envoyez du  
Prince se saisirent des trois Mis-  
sionnaires, leur mirent les fers  
aux pieds, & les conduisirent  
en prison.

Il ne faut pas vous dissimu-  
ler ce qu'on a à souffrir dans  
ces prisons : il y en a de plu-  
sieurs fortes : les unes sont pu-  
bliques, & le grand nombre  
des prisonniers les rend insup-  
portables. Nous y avons eu  
de nos Missionnaires qui n'a-  
voient que l'espace nécessaire  
pour se coucher durant la nuit.  
Dès la pointe du jour, les Of-

ficiers se rendoient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils pouffoient, jettoient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il alloit estre appelé pour souffrir les mesmes supplices. J'ay lû une lettre du P. André Freyre qui a esté nommé depuis à l'Archevesché de Cranganor, où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaor* avec un autre Jesuite : le seul recit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu, mais toujours très facheuses pour le genre de vie qu'on y mene. C'est la coustume des Penitens Indiens, de redoubler leurs

244      *Lettres de quelques*  
austeritez lorsqu'ils sont prison-  
niers ; c'est mesme un moyen  
d'obtenir plustost la liberté ,  
dans la crainte qu'on a que ces  
Penitens n'expirent dans les  
fers. D'ailleurs comme on n'a  
point la commodité de faire  
cuire le ris & les herbes à la  
façon du pays, il faut neces-  
sairement se contenter de quel-  
ques poignées de ris froissées en-  
tre deux pierres , & trempées  
d'un peu d'eau. On y peut a-  
jouter du lait, quand on en a  
la permission : mais ceux à qui  
on est obligé de l'acheter, y  
meslent d'ordinaire les trois  
quarts d'eau, & il fait souvent  
plus de mal que de bien. Aussi  
voit-on des Missionnaires qui  
au sortir de la prison ont bien  
de la peine à se rétablir. L'œ-  
sophage se retrecit presque tou-  
jours, & l'on se trouve surpris



*Missionnaires de la C. de 7.* 245  
d'une toux sèche qui conduit  
quelquefois en peu de jours au  
tombeau. Le P. Louis de Mel-  
lo, bien que d'une complexion  
robuste, ne fut detenu en pri-  
son que quinze jours : cette  
toux sèche le prit & l'enleva  
en moins d'un mois. Le P. Jo-  
seph Carvalho avec qui j'ay  
vécu plusieurs années, mourut  
dans sa prison les fers aux pieds,  
& couché sur un peu de pail-  
le. Le P. Joseph Bertholdo  
son compagnon en sortit si de-  
figuré, qu'il ressembloit bien  
plus à un cadavre qu'à un hom-  
me vivant. Ne croyez pas au-  
reste que ces emprisonnemens  
soient peu fréquens : il est rare  
qu'il se trouve un seul Mission-  
naire qui échappe aux horreurs  
de ces prisons, & j'en ay con-  
nu qui ont esté emprisonnez  
deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom Chrestien, on ne peut éviter les allarmes presque continuelles que donnent les Neophytes. Les Indiens naturellement timides se persuadent aisément ce qu'ils craignent, & souvent au milieu d'une grande feste, comme seroit celle de Noël ou de Pasques, que les Chrestiens sont assemblez en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte sur le visage avertir le Missionnaire de renvoyer au plustost les Neophytes, que tout est perdu, que les Soldats sont déjà en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; & ils ajoustent à ce qu'ils disent tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggere, qu'ils jettent le Mis-

*Missionnaires de la C. de J.* 247  
Missionnaire dans l'embarras sur  
le parti qu'il doit prendre. Si  
d'un costé il ne doit pas tout-  
à-fait se fier à ces rapports qui  
sont souvent mal fondez ; d'un  
autre costé la prudence ne luy  
permet pas d'exposer cette mul-  
titude de fideles à la fureur  
des Idolâtres. Il faut s'estre  
trouvé dans de semblables oc-  
casions pour comprendre ce  
qu'on a à souffrir interieure-  
ment : je m'y suis trouvé plus  
d'une fois, & alors je me di-  
sois à moy-mesme : Troubleray-  
je la pieté & la ferveur de tant  
de Neophytes pour un danger  
qui n'est peut estre qu'imagi-  
naire ? mais aussi si ce danger  
est réel, quelle douleur pour  
moy de les avoir livrez entre  
les mains des Barbares ! En ve-  
rité chaque moment alors est  
un vray supplice.

Les fréquentes revolutions de l'Estat sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les Royaumes de l'Inde Meridionale sont partagez entre plusieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs, qui, quoyque dépendans du Prince, sont tellement maistres de leur Estat, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Mission. A la premiere allarme les habitans des Bourgades prennent la fuite & se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement & sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée.

L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où est bastie l'Eglise d'Aour, firent une semblable irruption : il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'Eglise : le Missionnaire qui confessoit alors un Neophyte, entendoit de tous costez siffler les balles de Mousquet : peu après il s'aperçut qu'on avoit mis le feu à son Eglise ; elle fut néanmoins conservée, le feu s'éteignit de luy mesme aussi-tost que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres qui sont très frequentes le Roy de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *Palleacarens*. Malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, & qui n'ont pas le loisir de fuir dans

les bois, ou dans les Bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection singuliere de Dieu, la maniere dont le P. Dabreu échappa à la fureur des Soldats dans une pareille rencontre. Il estoit dans une Peuplade qui fut tout à coup assiégée par l'armée de Maduré : dès la pointe du jour les Soldats y entrèrent pelle melle, & mirent tout à feu & à sang. Le Pere estoit retiré dans sa chambre avec ses Catechistes, où il se dispoisoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Plusieurs Soldats y entrèrent comme des furieux, & ayant envisagé le Pere pendant quelque temps, ils se retirèrent sans luy dire le moindre mot; & ce qui est plus étonnant, sans toucher aux pen-

dans d'oreille d'or des Catechistes, ni au sac où estoient renfermez les habits du Missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des Catechistes crut trouver ailleurs plus de seureté : il sortit de la maison, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un Soldat luy trancha la teste. Cet événement augmenta la confiance des autres Catechistes, & leur fit comprendre que Dieu protege visiblement les Missionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La desolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde : c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de costé & d'au-

tre sans sçavoir où ils vont ; hommes , femmes , enfans , chevaux , bestiaux , tout est confondu , tout fuit , tandis que les Bourgades sont en feu , & que le Soldat saccage tout. Les Maris ne reconnoissent plus leurs Femmes , les Peres & les Meres abandonnent leurs Enfans , bien qu'ils les aiment à l'excès : les Femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières , pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort mesme. Je me souviens qu'un jour , comme je finissois la Messe à *Aour* , on donna l'allarme à la Bourgade , & je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes Neophytes , je trouvay une pauvre Femme qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfans qu'el-



le portoit entre ses bras. J'empris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, & nous nous retirâmes dans un bois épais qui estoit à demie lieue de la Peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un peril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde meridionale une Caste particuliere d'Indiens qui fait profession publique de voler, & qui s'appelle pour cela, la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs Bourgades à part, qui sont gouvernées par differens Chefs. Dans les troubles de l'Estat ils s'assemblent à différentes troupes, & ils pillent également ceux qui fuyent, & les Soldats qui ont déjà fait quelque bu-

tin. Il est vray pourtant que ceux de cette Caste, ont du respect pour les Missionnaires, je ne sçai pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs Peuplades, & ils nous laissent une entière liberté d'y exercer nos fonctions; & mesme dans ces fortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du mal. Deux de nos Missionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouverent meslez parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent mesme à sauver les ornemens de leur Eglise. Cependant dans les

premières faillies ils ne connoissent personne , & les Missionnaires sont exposez comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces Voleurs se font la guerre les uns aux autres ; & alors il n'y a nulle seureté. La première année que j'entray dans la Mission , je fus envoyé à *Counampati* : c'est une Bourgade de ces Voleurs , où il est facile de rassembler les Chrétiens de *Tanjaor*. Le Capitaine m'assura de sa protection , mais elle ne me fut gueres utile. Un autre Capitaine de Voleurs beaucoup plus redouté dans l'Inde , nous menaçoit sans cesse de nous surprendre , & de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Eglise dans un sac , afin d'estre prest à chaque instant

à me sauver dans le bois qui environne la Bourgade. Un jour que je confessois des Chrestiens de *Tanjaor*, on donna l'allarme, & mon Catechiste plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le sac où estoient les Ornaments ; & criant, Sauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ses forces. Il y avoit environ deux cens Chrestiens dans la cour de l'Eglise. Je vis alors une espece de miracle causé par la frayeur. Tous disparurent en un clin d'œil, sans que je pusse comprendre comment ils avoient pénétré si-tôt dans le bois, dont l'entrée estoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les Ennemis passoient outre avec le butin qu'ils avoient fait

la nuit précédente : les esprits se calmerent , & les Chrestiens que j'avois vû disparoistre en un instant , furent plus de deux heures à se débarasser des épinnes , & ne fortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits , où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces Voleurs qui font une Caste particuliere , il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde , de sorte qu'un Missionnaire que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels , doit toujours avoir sa vie entre les mains. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le P. Emmanuel Rodriguez passoit

par un Village pour se rendre à une des Eglises de sa Mission : un Officier qui l'apperçut jugea à sa physionomie qu'il estoit étranger , & il s'imagina en mesme temps, que ce pouvoit estre un Marchand de pierres precieuses, & que les sacs portez par ses Catechistes estoient remplis de curiositez de grand prix. Aussi-tost il dépescha cinq ou six de ses Soldats, avec ordre de courir après l'étranger , & de le tuer aussi bien que ceux de sa suite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & luy ordonna de le suivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à sa vie & à celle de ses Catechistes : il se disposa à la mort par des actes de contrition, & il donna l'absolution à ses Catechistes sur les mar-

ques de douleur qu'ils luy donnerent de leurs pechez, car on luy refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut-là que le Chef de la troupe annonça au Missionnaire qu'il falloit mourrir. Le Pere demanda un peu de tems pour se recueillir, & il luy fut accordé. Luy & ses Catechistes se mirent aussi-tost à genoux, prests à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces Barbares, ils furent attendris de ce spectacle, & ils ne purent se résoudre d'exécuter l'ordre qui leur avoit esté donné : ils se contenterent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils visitoient les Sacs des Catechistes, on les enten-

dit qu'ils disoient entre eux : C'eust esté un grand crime d'oster la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que , par une Providence particulière de la bonté divine , ce Missionnaire échapa à la fureur des Barbares.

A ces dangers j'en dois ajouter un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle , & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit plus de vingt especes différentes ; les moins dangereux ont un venin qui cause la lepre , ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vray qu'on a ici d'excellens remedes contre leur venin , mais ces remedes n'empeschent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne



meurent , soit qu'on les applique trop tard ; soit que le venin soit si présent , que tout remede devient inutile.

Les Missionnaires dont les maisons sont separées de celles du Village , sont encore plus exposez que les Indiens à la morsure des Serpens. J'ay couru une infinité de fois ce risque , & la main bienfaisante de Dieu m'en a toujours preservé. Une fois , par exemple , que j'avois un grand nombre de Chrestiens rassemblez dans mon Eglise , je passay une partie de la nuit à confesser les hommes , afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion & contre ma coustume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournay , j'apperçus sur les ais où je de-

vois me coucher , un de ces gros Serpens tout noirs , & j'en fus si effrayé , qu'en voulant me retirer , je me blessay la teste contre la porte de ma cabane qui estoit fort basse. Quelques Catechistes que j'appellay le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumiere dans ma chambre , j'aurois esté infailliblement mordu de ce Serpent , & je n'aurois survécu à sa morsure tout au plus qu'une demie heure.

Une autre fois en me couchant j'entendis un grand bruit sur le toit de ma cabane qui estoit couverte de paille. Je m'imaginay que ce bruit estoit causé par quelques rats , dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin , lorsqu'ouvrant ma fenestre , j'apperçus un de ces

Serpens dont le venin est si present, qui estoit suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avois reposé pendant la nuit. Dans une autre occasion un Catechiste lisant un livre auprès de moy, un Serpent tomba du toict sur son livre, & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Missionnaires conféroient ensemble assis sous des arbres, un Serpent se glissa dans la Soutane de l'un d'eux, & monta jusqu'à une de ses manches que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs, il sortit ensuite auprès du poignet, & on en donna avis au Missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de presence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le Serpent se coula

264      *Lettres de quelques*  
tranquillement à terre , où on  
le tua.

Je pourrois vous rapporter  
un grand nombre d'exemples  
semblables , où je n'ay pû estre  
garanti de la morsure de ces  
animaux que par une protec-  
tion singuliere de Dieu. Ce  
qui m'arriva à *Aour* , tient en  
quelque sorte du prodige. J'y  
ay basti une assez belle Eglise  
en l'honneur de l'Immaculée  
Conception : la Statuë de  
la Vierge que j'ay fait venir  
de Goa , y est représentée te-  
nant sous les pieds le Serpent  
Infernal. Les Chrestiens vien-  
nent l'y honorer avec beau-  
coup de pieté. La veille de  
Noël que l'Eglise estoit rem-  
plie de monde , un Serpent se  
glissa entre les jambes des Neo-  
phytes , & penetra jusqu'à une  
des deux croisées où estoient  
les

les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains le jeta sur les femmes qui estoient auprès d'elle. La frayeur devint generale. Neanmoins le Serpent se sauva, & gagna la porte de l'Eglise sans avoir mordu personne. Cela parut d'autant plus surprenant, que dans le mesme temps plusieurs Indiens s'estant retirez dans une de ces Salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable Serpent qui s'y estoit glissé. Il est aisé de voir que Dieu protege d'une maniere sensible les Missionnaires : car quoyque ces animaux soient ici très communs, je n'ai pas ouï dire que depuis plus de

266     *Lettres de quelques*  
cent cinquante ans que les Je-  
suites parcourent les Indes , au-  
cun d'eux en ait esté mordu.

Puisque je vous fais le dé-  
tail des peines qui sont atta-  
chées à cette Mission , je ne  
dois pas oublier ce qu'il vous  
en coustera pour apprendre la  
langue , & pour vous assujettir  
à des coustumes extraordina-  
irement gênantes , qu'on ne peut  
pas se dispenser d'observer. Il  
faut d'abord une grande con-  
fiance pour devorer dans un  
âge déjà avancé , les difficul-  
tez qui se trouvent à commen-  
cer les élemens d'une langue ,  
qui n'a nul rapport avec celles  
qu'on a apprises en Europe. Ce-  
pendant on en vient à bout  
avec un travail assidu & le se-  
cours d'une Grammaire com-  
posée par nos premiers Mission-  
naires. Mais ce n'est pas tout

*Missionnaires de la C. de J.* 267  
de l'entendre, il faut sçavoir  
encore la prononcer : l'on est  
étonné qu'après avoir employé  
pendant une année entière les  
jours & une partie des nuits  
à étudier la langue Indienne,  
lorsqu'on croit y avoir fait quel-  
que progrès, on n'entend pres-  
que plus les mots dont on se  
sert soy-mesme, s'ils viennent  
à estre prononcez par les gens  
du pays. Les nerfs de la lan-  
gue ne sont plus assez souples  
dans un certain âge, pour at-  
traper la prononciation de cer-  
taines lettres : mais si les na-  
turels du pays ont cet avanta-  
rage sur quelques Missionnai-  
res, il arrive souvent que les  
Missionnaires les surpassent  
pour l'elegance de la diction.

Je ne vous diray qu'un mot  
des usages du pays auxquels  
nous sommes obligez de nous

conformer : mais il y en a qui font un vray supplice dans les commencemens. Vous avez vû dans le XII. Recueil , qu'on est obligé de marcher sur des focques , lesquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois, qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable , & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ay vû plusieurs Missionnaires qui avoient l'entre - deux des doigts écorchez ; & la playe qui devenoit considerable, durroit quatre à cinq mois. Pour moy j'ay porté une semblable playe six mois entiers. C'est ce qui faisoit dire à un de nos Missionnaires , que la langue , quelque difficile qu'elle soit , luy coustoit beaucoup moins ; & qu'il apprenoit bien plus



*Missionnaires de la C. de J.* 269  
aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? Il vous en coustera mesme pour apprendre à vous asseoir à la maniere des Indiens ? Leur coustume est de s'asseoir à terre les jambes croisées. Cette posture est très gênante quand on n'y est pas accoustumé. S'il ne s'agissoit que d'y estre un quart d'heure seulement , ce seroit peu de chose : mais il faut y demeurer des quatre heures de suite & quelquefois davantage, sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seroient scandalisez pour peu qu'on étendist la jambe, ou que par quelque mouvement on témoignast la gesne où l'on se trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude , & l'on trouve que

270      *Lettres de quelques*  
de toutes les postures celle-là est  
la plus naturelle.

Enfin la plus triste épreuve  
de cette Mission est celle des  
maladies, & de l'abandon gé-  
neral où l'on se trouve. Atten-  
dez vous à vous voir alors dé-  
nué de tout secours humain,  
dans un pauvre cabanne, cou-  
ché sur deux ou trois ais, en-  
vironné seulement de trois ou  
quatre Indiens, à peu près com-  
me estoit S. François Xavier,  
lorsqu'il mourut dans l'Isle de  
Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y  
ait d'habiles Médecins aux In-  
des, mais ils demeurent dans  
les grandes Villes, d'où ils ne  
sortent jamais de crainte de  
perdre leurs pratiques : & d'ail-  
leurs quand on pourroit les en-  
gager à venir, nous nous don-  
nerions bien de garde de les  
appeller à nostre secours : ces

gens-là entestez de leur science, & encore plus de leurs superstitions, ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Les Médecins des Villages sont plus dociles, mais ils sont si ignorans, qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus, comme on est obligé de s'assujettir à la façon de vivre des Indiens lorsqu'on est en santé, on doit aussi, lorsqu'on est malade, se servir de leurs remèdes. Or le grand remède de la Médecine Indienne, c'est l'abstinence générale de toutes choses, même de l'eau. Cette diète outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oseroit témoigner sa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui

seroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur luy-mesme, que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà, mon très-cher Pere, à peu près ce que vous aurez à souffrir dans la Mission de Maduré : & pour reprendre en peu de mots ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apostre S. Paul fait le détail dans sa seconde Epistre aux Corinthiens.

*In itineribus sæpe.* Dangers dans les Voyages. Par tout vous courez risque d'estre arresté : vous y souffrez les incommoditez des saisons ; vous y marchez tantost sur des sables bruslans, tantost dans les bouës meslées d'épines qui vous

*Missionnaires de la C. de J.* 273  
ensanglantent les pieds. Au  
temps des pluyes vous estes  
trempé depuis le matin jusqu'au  
soir, & vous ne trouvez pas sou-  
vent de retraite où passer la  
nuit. Quelquefois la prison est  
le terme du voyage.

*Periculis fluminum.* Dangers  
dans le passage des rivières,  
que vous estes obligé de tra-  
verser sur une perche, sur des  
fagots, en embrassant un vase  
de terre, toujours exposé à  
estre submergé & à perir dans  
les eaux.

*Periculis latronum.* Dangers  
du costé des Voleurs. Il s'en  
trouve de toute sorte aux In-  
des : il y en a qui en font une  
profession publique, & qui met-  
tent leur gloire à surprendre  
les Voyageurs, à les charger  
de coups, & souvent à leur ar-  
racher la vie.

*Periculis in genere.* C'est proprement au Maduré qu'on trouve ces diverses Castes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loy Chrestienne qui combat ces usages, ne manque pas d'y estre contredite, & ceux qui la preschent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

*Periculis in Gentibus.* Dangers du costé des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres sont les ennemis nez du Christianisme. Ils regardent avec raison les Missionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du pays. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies sont employées par les Prestres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les soulever contre les Prédicateurs de l'Evangile.

*Periculis incivitate.* Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long séjour, parce qu'on y est bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la foy qui y sont en grand nombre. On n'y va gueres que durant la nuit, encore y est-on dans une crainte perpetuelle d'estre decouvert.

*Periculis in solitudine.* Si vous vous retirez dans les bois, comme on est souvent obligé de le faire pour éviter les persecutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par tout, on y est exposé à la morsure des Serpens, & d'une infinité d'autres insectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous causer la mort, ou du moins des douleurs très cuisantes : sans parler des Tygres & d'autres bestes feroces, qui ont penetré

276     *Lettres de quelques*  
souvent jusques dans les cabanes des Missionnaires.

*Periculis in mari.* Dangers sur la Mer. Six ou sept mille lieues qu'on fait sur l'Océan pour se rendre aux Indes, ne laissent point douter de ce danger.

*Periculis in falsis fratribus.* Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traistres : S'il y en a eu dans le Sacré College des Apôtres, on peut bien penser qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catechistes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vû d'autres élevez parmi les Missionnaires, qui se sont portez aux plus étranges extremitez : Temoin celuy qui dans l'obscurité de la nuit brisoit les Idoles, les traismoit par les



ruës , & après les avoir jettées dans l'Etang le plus proche , alloit le lendemain accuser les Missionnaires & les Chrestiens d'avoir causé ce desordre.

*In labore & æumnâ.* Les travaux sont continuels , & il n'y a point de jour qui ne porte avec soy quelque peine particuliere.

*In vigiliis multis.* Dans les veilles. Combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les Neophytes , ou à aller porter les Sacremens aux malades ?

*In fame & siti , in jejuniis multis.* Vous sçavez quelle est la vie d'un Missionnaire de Maduré : un peu de ris , quelques herbes insipides , de l'eau souvent bourbeuse ; & avec des mets si peu solides un jeusne presque continuel.

*In frigore & nuditate.* On ne sent point à la vérité du froid aux Indes comme en Europe : mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits sont très froides, & il tombe alors une espece de rosée fort dangereuse, & qui cause de grandes maladies.

*Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia & sollicitudo omnium Ecclesiarum.* Outre cela, dit S. Paul, la peine qu'il y a à cultiver les Eglises, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Neophytes. L'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les nôtres : nous souffrons avec eux : nous sommes affligés, persécutés avec eux. Enfin nous les regardons comme nos Enfans que

nous avons engendrez en J. C. & il seroit bien difficile de ne pas entrer dans les sentimens que la charité Chrestienne & le zèle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais, il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroissent, s'évanoüissent, lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au Démon une infinité d'ames rachetées du sang de J. C. Rien n'égale la joye interieure qu'on ressent alors. Un Avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorsqu'il est seur d'y trouver un riche trésor : nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions, nous coustent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait esperer une abondante moisson, & c'est ce qui sou-

tient un Missionnaire dans ses fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre, quand il voit d'un costé les heureuses dispositions des Gentils pour le Christianisme ; & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui se sont une fois convertis.

Il y a de deux fortes d'Indiens idolâtres : les uns entestez à l'excès de leurs superstitions ; & d'autres qui sont assez indifferens à l'égard des fausses Divinitez qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile, & ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue experience nous apprend que les plus fervens Chrestiens, sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles : quand ils ont une fois conçu quel est

le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes ; & cherchant à réparer le scandale de leurs desordres passez, ils sont à l'épreuve du respect humain & des persecutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de Castes où les Indiens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, est d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la vérité de la Religion, & qu'ils l'ont embrassée, ils deviennent de parfaits Chrestiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens* ; presque tous les Indiens de cette Caste se sont convertis à la foy, & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant les Indiens, à la réserve des *Parias*, abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enyvrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés Prédicateurs : & c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice si grossier, sont à couvert de bien des désordres qui en sont la suite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils jouent rarement, & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espèce de Damiers, où ils taschent de montrer leur habileté, & c'est-là uniquement ce qui les pique, & ce qui

leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant, je crois que cette modération est plustost l'effet de leur timidité naturelle, que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi, parce que quand ils sont en colere, les paroles les plus infames & les plus injurieuses ne leur coûtent rien ; à les voir se quereller les uns les autres, on droit qu'ils sont sur le point de s'égorger : néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils sont naturellement charitables, & aiment à assister les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'est qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils sont plus liberaux qu'on ne l'est en Eu

rope. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumône, il peut compter que rien ne luy manquera. S'il arrive qu'ils amassent du bien, ils le dépensent à l'avantage du public, à faire creuser des Etangs sur les chemins, à y bastir des salles, & à y planter des rangées d'Arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ay remarqué dans un autre endroit, que les loix particulières des Castes, font un des plus grands obstacles à la propagation de la foy. Cependant il est vray de dire, que quand la foy a fait des progrès dans une Caste, & que plusieurs y font profession du Christianisme, la conversion des autres de la même Caste devient très-aisée. La Caste des *Parias*, par exemple, & celle des *Amballa*.



*garens*, seront un jour toutes Chrestiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces Castes ont déjà embrassé la foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Madurée, c'est que les terres du Royaume appartiennent à différens Princes, qui sont d'ordinaire opposez les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un azile. De-là vient qu'il ne peut y avoir de persecutions générales, & que les Missionnaires sont toujours en estat de consoler & de conduire leurs Neophytes persecutez. Ceux-cy trouvent des Eglises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & ils peuvent y aller en seureté.

Enfin, la polygamie qui est

ailleurs un si grand obstacle à la conversion des Idolâtres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens : il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent plusieurs femmes ; le grand nombre est de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles sont les favorables dispositions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Missionnaire retire de ses travaux.

Un des plus grands, c'est la multitude des Enfans qu'on régénère dans les eaux du Baptême. Il n'y a gueres d'années qu'un Missionnaire ne baptise ou par luy-mesme ou par le moyen des Catechistes, trois à quatre mille enfans de Chrestiens : de ce nombre il y en a bien la moitié qui meurent avant l'usage de raison : ainsi ce sont au-

tant de Saints qu'on est seur d'avoir placez dans le Ciel. Quand il n'y auroit que ce seul bien à faire, un Missionnaire ne seroit-il pas dédommagé de ses peines & de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfans des Gentils, on en baptise un très-grand nombre de ceux qu'on voit estre sur le point de mourir. Les Chrestiens sont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde meridionale, & il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la maniere dont on doit conferer le saint Baptesme. On leur en fait repeter la formule trois fois chaque jour dans les Eglises où resident les Missionnaires, & deux fois dans les autres Eglises dont le Missionnaire est absent, & où un Catechiste a soin d'assembler les Neophytes.

Les Femmes Chrestiennes surtout ont plus d'occasions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfans qui meurent peu après leur naissance. Je connois une bonne Chrestienne qui se distingue dans ces fonctions de zele: elle s'est renduë habile dans la connoissance des remedes qui sont propres aux enfans malades: sa reputation est si bien establie, qu'on luy porte presque tous ceux de la Ville de *Trichirapali*. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de sa maison: elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle

qu'elle sçait devoir bien - tost mourir ; & la connoissance qu'elle a du pouls & des symptomes d'une mort prochaine est si seure , que de près de dix mille enfans qu'elle a baptisez , il n'y en a que deux qui ayent échappé à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils qui embrassent la loy Chrestienne , le nombre en est très-considerable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptise cinq mille , quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul Royaume de *Marava*. Il n'en est pas tout-à-fait de mesme dans la Mission de Carnate qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré , il y a lieu de croire qu'avec la

290 *Lettres de quelques*  
benediction de Dieu , les conversions y feront un jour plus nombreuses, qu'elles ne le font maintenant dans la Mission de Maduré.

Ce qui console encore un Missionnaire & ce qui le soutient dans ses travaux , est la vie innocente que menent ces nouveaux fideles , & l'horreur extrême qu'ils ont du peché. La plupart n'ont que des fautes legeres à apporter au tribunal de la Penitence , & on entend quelquefois un grand nombre de Confessions de suite , sans sçavoir surquoi appuyer l'Absolution. Un Missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joye , quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Neophytes , & la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses ins-

tructions. Ils sont fortement persuadés , que la vie Chrestienne doit estre sainte ; & un Chrestien qui se livre au peché leur paroist un monstre. Je vous rapporteray sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ay raconté.

Un Indien extrêmement attaché au culte des faux Dieux , comprit enfin qu'il estoit dans l'erreur ; & s'estant fait instruire des Mysteres de nostre sainte Religion , il demanda avec instance le Baptême , nonobstant les liens qui le rete-noient dans l'infidelité. Sa conversion fut si parfaite , qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son Baptême , je le fis venir pour le disposer à faire sa première Confession. Il parut étrangement surpris lorsque je

luy expliquay la maniere dont  
„ il devoit se confesser. Quand  
„ dans les instructions que j'ay re-  
„ çûës, me dit-il, on m'a parlé  
„ de la Confession de mes pechez,  
„ j'ay compris qu'il s'agissoit de  
„ ceux que j'avois commis avant  
„ le Baptême, afin d'en conce-  
„ voir plus d'horreur : mais vous  
„ me dites maintenant, qu'il faut  
„ déclarer encore ceux qu'on a  
„ commis après le Baptême ! Hé  
„ quoy, mon Pere, est-il donc pos-  
„ sible qu'un homme regeneré  
„ dans ces eaux salutaires, soit ca-  
„ pables de violer la loy de Dieu ?  
„ Est-il possible qu'après avoir re-  
„ çû une si grande grace, il soit  
„ assez malheureux que de la per-  
„ dre, & assez ingrat pour of-  
„ fenser celuy de qui il l'a re-  
„ çûë ?

Voilà qu'elle est la noble idée  
que nos Neophytes se forment



de la Religion Chrestienne. Rien, ce me semble, n'est plus capable de confondre tant de Chrestiens d'Europe, qui ayant succé avec le lait les maximes de la Loy de Dieu, l'observent néanmoins si mal; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-estre comme des barbares, n'ont pas plustost esté éclairés des lumieres de l'Evangile, qu'ils en font de fideles observateurs, & conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence qu'ils ont reçüe au Baptême.

La fidelité de ces nouveaux Chrestiens à pratiquer dans leurs Bourgades les exercices de pieté qui se pratiquent dans les principales Eglises de la Mission, ne contribuë pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entreray point dans le détail

de ces exercices , qui se font chaque jour dans le lieu où reside le Missionnaire. Outre que ce détail seroit trop long ; les differens Recueils de nos Lettres vous en instruisent suffisamment.

Je me contenteray de vous dire , que ces exercices de pieté redoublent les Dimanches & les Fêtes ; la plupart des Neophytes passent presque toute la journée en Prières dans l'Eglise. Outre la Predication du Missionnaire qu'ils écoutent attentivement , ils répondent encore avec une docilité surprenante, aux questions que les Catechistes leur font sur les principaux articles de la Foi. Ces Articles sont renfermez dans un Catechisme que tous doivent sçavoir par cœur , & c'est pour leur en rafraîchir la memoire,

qu'on leur fait repeter si souvent. Au sortir de l'Eglise ceux qui sont en procez choisissent quatre ou cinq des principaux Chrestiens & un des Catechistes pour juger leurs differens, & ils s'en tiennent à ce qui a esté prononcé.

Le concours des Chrestiens est grand ces jours là : plusieurs viennent de fort loin pour assister à la celebration de nos saints Mysteres. J'ay vû un vieillard âgé de plus de soixante ans qui n'y manquoit jamais. Il n'estoit arresté ny par les plus ardeutes chaleurs , ny par les pluyes excessives , quoyque la Bourgade fust éloignée d'environ cinq lieuës de l'Eglise.

Dans les autres Eglises où le Missionnaire ne peut pas se trouver , on y fait les mesmes Prieres & les mesmes instruc-

tions. C'est un Catechiste, ou à son défaut le plus ancien des Neophytes. qui preside à ces sortes d'assemblées : & lorsque le Missionnaire parcourt ces Eglises, il a la consolation de voir que son absence n'a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'est principalement lorsque nous celebrons nos Fêtes solennelles, que la pieté de ces fervens Neophytes éclate davantage : quelque éloignez qu'ils soient de l'Eglise où se trouve le Missionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins, & se mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué : ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées : & il y en a qui y demeurent huit jours entiers, &

quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une ressource à leurs besoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les Baptêmes qui se font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un solennel. Je baptisois d'ordinaire à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catechumenes. Dans le Marava le nombre a monté jusqu'à cinq cens & quelquefois davantage : j'y passois toute une journée , & une bonne partie de la nuit , pendant laquelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bien-tost dans ces heureux momens , les fatigues attachées à nos fonctions , & qu'on ressent de plaisir qu'on se voit obli-

gé de se faire soustenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres ceremonies ! Qu'il est doux encore une fois, mon cher Pere , de succomber sous ce travail , & de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'Enfer ! Quand je n'aurois passé qu'une de ces Fêtes dans la Mission, je me croirois trop bien récompensé des peines que j'y ay souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommages de nos travaux, lorsque nous sommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Neophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganisme, & qu'on leur a expliqué les veritez Chrestiennes, ils se laissent aisément persuader, & ils deviennent inébranlables dans

la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des doutes ; & quand les Confesseurs les interogent sur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'est trouvé de ces bons Neophytes qui se scandalisoient étrangement, qu'on leur demandast s'ils avoient douté de quelque article de foy, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chrestienne, ne pouvoit pas former le moindre doute sur les veritez qu'elle propose. S'il arrive dans les temps de persecution que quelques-uns d'eux paroissent chanceler dans la foi, c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices, & leur infidelité n'est qu'exterieure, quoy qu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribuë une espece de miracle

300      *Lettres de quelques*  
toujours subsistant , dans la facilité avec laquelle les Chrestiens chassent les Demons. Une infinité d'Idolâtres sont tourmentez du malin esprit , & ils n'en sont délivrez que quand ils ont imploré l'assistance des Chrestiens. C'est ce qu'on éprouve sans cesse dans le Royaume de *Marava* : on voit presque toujours à *Aour* quelques Catechumenes , qui ne sont portez à se faire instruire des mysteres de la Foy , que dans l'esperance de se soustraire au pouvoir des Demons qui les tourmentent. Sur quoy je feray icy quelques reflexions qui prouvent évidemment que rien n'est plus réel que cet Empire du Demon sur les Idolâtres.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie , comme il arrive



quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obse-  
dez. Les Europeans qui ont re-  
cours à ce stratagême , y sont  
portez par quelque interest se-  
cret , ou par quelque motif hu-  
main. Icy les Gentils n'ont rien  
à gagner , ils ont au contraire  
tout à perdre. Il faut que leurs  
maux soient bien pressans, pour  
en venir chercher le remede à  
l'Eglise : ils se rendent dès-lors  
infiniment odieux & méprisa-  
bles à leurs amis & à leurs pa-  
rens , ils s'exposent à estre chas-  
sez de leurs Castes , à estre pri-  
vez de leurs biens , & à estre  
cruellement persecutez par les  
Intendans des Provinces. Di-  
ra-t on que le seul effort de l'i-  
magination produit ces effets  
merveilleux que nous attri-  
buons au Demon ? Mais peut-  
on croire que ce soit par la for-

ce de l'imagination, que les uns se voyent transportez en un instant d'un lieu dans un autre, de leur Village dans un bois fort éloigné ou dans des sentiers inconnus ; que d'autres se couchent le soir pleins de santé, & se levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçûs, & qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit ? Qu'imagination encore ? que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnuë en Europe : mais ne seroit-il pas plus surprenant de se voir guerir de ces sortes de maladies en se mettant simplement au rang des *Catechumenes*, que d'estre délivré du Demon ? Il n'est donc pas possible de nier que le Demon n'ait un véritable pouvoir

*Missionnaires de la C. de J.* 303  
sur les Gentils , & que ce pouvoir cesse aussi-tost qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie , & pour embrasser le Christianisme.

J'ay vû des Missionnaires arriver aux Indes fort prevenus contre ces obsessions ; mais ce qu'ils ont vû de leurs propres yeux les en a bien-tost convaincus , & ils estoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le venerable Pere de Britto qui a eu le bonheur de verser son sang pour la Foi , & qui certainement n'avoit pas l'esprit foible , m'a dit souvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites , c'est de lui avoir fait comme toucher au doigt la verité de la Religion Chrestienne dans plusieurs occasions , où les Demons avoient esté chassés du corps des

Indiens , au moment qu'ils demandoient le Baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires, que le Demon est le meilleur Catechiste de la Mission, parce qu'il force pour ainsi dire , plusieurs Idolâtres de se convertir , forcé luy-mesme par la Toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant , c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré, qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentez cruellement par le Demon , n'en soient délivrez en écoutant les Instructions qui les disposent au Baptême. Le Demon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la Passion de Nostre Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer , je n'en rapporterai qu'un seul qui a esté

cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La Femme d'un chef de Peuplade estant fort tourmentée du Demon , fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux , où l'on esperoit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en estoit que plus cruellement tourmentée , on la transporta chez un *Gourou*\* célèbre parmi les Gentils. Lorsque le *Gourou* estoit dans le fort de son prétendu exorcisme , elle s'approcha de luy insensiblement , & ayant bien pris son temps , elle lui déchargea un soufflet , qui le couvrit de confusion , & dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le *Gourou* en demeura là , & fit au plustost retirer cette femme. Les Idolâtres ne sçachant plus à qui avoir recours,

\* Pere spirituel.

306      *Lettres de quelques*  
prirent la resolution de la mener au *Gourou* des Chrestiens. Ils la transporterent donc à *Couttour*. A peine fut-elle présentée au Missionnaire , que le Demon la tourmenta violemment : mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Nostre-Seigneur , les douleurs cessèrent à l'instant ; enfin elle fut parfaitement guerrie , avant mesme qu'on eust achevé de l'instruire des autres mysteres.

Souvent le Demon apparoist aux Catechumenes sous une forme hideuse , & leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorez dans le pays. J'ay baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisoit à l'Eglise, dans un autre, où il vit le Demon tenant en

main un nerf de bœuf, qui menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la resolution où il estoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le signe de la Croix, par exemple, l'Eaubenîte, le Chapellet, les Médailles de la sainte Vierge & des Saints, ont la vertu de chasser entierement le Demon, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentez. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le Demon s'estoit faisi, estoit presque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la Bourgade, & qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les Gentils de cette

Bourgade me députerent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catechisme, ne fut pas plustost informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la Bourgade éloignée de trois lieux de mon Eglise. Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son Chapelet au col, & le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir mesme à mon Eglise, au grand étonnement des Gentils qui le suivoient de loin.

Quelquefois le Demon est forcé de rendre témoignage à la verité de nostre sainte Religion. Ce qui est arrivé au Pere Bernard de Sà merite de vous estre rapporté. Je n'ajoute rien



à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chrestienté d'*Ariapatti*, qui est de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le Démon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en présence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord où estoient les Dieux qu'adoroient les Indiens : la réponse fut qu'ils estoient dans les Enfers, où ils souffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, poursuivit le Pere, ceux qui adorent ces fausses Divinitez ? Ils vont aux Enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorez. Enfin le Pere luy demanda quelle estoit la veritable Religion ; & le Démon répondit par la bou-

che de l'obsédé , qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui estoit enseignée par le Missionnaire , & que c'estoit la seule qui conduisoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puissance que les Chrestiens ont sur le Demon , ne soit en partie la récompense de leur Foy. Ils croient avec simplicité , & Dieu ne manque pas de se communiquer aux simples, tandis qu'il rejette ces esprits superbes qui voudroient soumettre la Foy à leur foible raison.

De cette Foy humble & soumise naist dans le cœur des Neophytes une entiere confiance en Dieu. C'est sur tout dans leurs maladies & au lit de la mort , qu'ils donnent des marques de cette esperance vive qu'ils ont en la misericorde du Seigneur. Je puis le dire ici

avec toute la sincérité possible : de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessez à la mort , je n'en ay pas trouvé un seul , qui ne l'acceptast volontiers dans l'esperance d'aller au Ciel. On n'est pas obligé , comme en Europe , de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil , & le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent : ils se disent continuellement les uns aux autres : nous souffrons dans cette vie , mais ces souffrances passageres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du S. homme Job profondement gravée dans l'ame : Dieu nous l'a-

voit donné, Dieu nous la osté;  
son saint Nom soit beni.

A quoy les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs Enfans. Ils les cherissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez, & s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'esperance qu'ont les Chrestiens de les voir dans le Ciel, calme entierement leur douleur : c'est ce que disoit un jour une bonne Neophyte, qu'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son  
» fils : Que les Idolâtres, disoit-  
» elle, pleurent leurs enfans, ils  
» ont raison ; ils ne peuvent les  
» voir que malheureux dans l'au-  
» tre monde : mais pour moy j'es-  
» pere voir le mien dans le sein  
» de la gloire, où il fera éternel-  
» lement heureux. Aurois-je rai-  
son

son de m'attrister de son bonheur?

J'aurois plusieurs exemples semblables à vous rapporter, mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Un seul vous fera juger des autres. Dans un temps de sécheresse qui menaçoit le pays d'une disette générale, un bon Chrestien vint se confesser, & au sortir du Tribunal, il me tint ce discours: Tout le monde, mon Pere, craint la famine cette année: je n'ay pour tout bien que cinq fanons, me voila hors d'estat de faire subsister ma famille: mais je me repose entierement sur les soins paternels de mon Dieu: il a promis qu'il n'abandonneroit jamais ceux qui mettent en luy leur confiance. Je vous ay ouï dire dans un entretien que Dieu multiplioit au centuple ce qu'

*XV. Rec.*

O

» on donnoit aux pauvres pour  
» l'amour de luy : je vous appor-  
» te mon bien , distribuez-le aux  
» pauvres, afin que Dieu prenne  
» soin de mes Enfans : & mettant  
à mes pieds ces cinq fanons ,  
il alla se cacher dans la foule ,  
sans que j'aye jamais pu le dé-  
mesler. Je ne sçay si cet exem-  
ple trouveroit beaucoup d'imi-  
tateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos Neophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Estre Souverain , ils entrent comme naturellement dans deux sentimens , le premier d'indignation contre eux-mesmes d'avoir donné de l'encens au Démon , ou à des hommes que leurs vices rendent abominables ; & l'autre d'amour

envers un Dieu si parfait & si bienfaisant. J'ay vu un de ces nouveaux Chrestiens , qui ne pouvant se consoler de ce qu'estant payen il avoit porté une Idole infame sur sa poitrine, prit en secret un rasoir , & se déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne luy restast aucune partie de son corps qui eust touché l'Idole. J'en ay vû plusieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit moderer. » Hé « quoy mon Pere , me-repon- « doient-ils, un homme qui a « adoré les Idoles, peut-il en « trop faire pour réparer le mal- « heur qu'il a eu d'aimer si tard « un Dieu qui l'a tant aimé. » Ceux qui sont nez de parens Chrestiens & qui ont esté baptisez dès leur enfance , ont toujours presente à l'esprit la

grace singuliere que Dieu leur a fait de les distinguer du commun de leurs Conci-toyens , en ne permettant pas qu'ils ayent esté livrez aux folles superstitions du Paganisme.

De là vient cette tendre pieté avec laquelle ils celebrent les mysteres de la Vie de N. S. Ils sont sur tout extrêmement attendris , quand ils entendent le recit de ses Souffrances & de sa Mort. L'Eglise retentit alors de sanglots & de soupirs. Ils ne manquent pas tous les soirs après l'examen de conscience de reciter une Oraison affectueuse qui comprend un abrégé de la Passion , & ils ne la recitent gueres sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est veritablement dans un cœur ,



il produit nécessairement l'amour du prochain. Aussi n'y a-t'il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Neophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très contraires à cette union. Car chacun est obligé sous des peines très grieves de suivre les loix particulieres de sa Caste, & une de ces loix est d'interdire à ceux qui sont d'une Caste superieure, toute communication avec ceux des Castes inferieures. Cependant la Religion à sçu reformer ces sortes de loix, les Chrestiens y ont peu d'égard, ils se regardent tous comme enfans d'un mesme pere, & destinez à posseder le mesme heritage, & dans toutes les occasions ils se donnent les marques du plus tendre attachement. Leur couf-

tume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les uns les autres en se disant ces paroles : *Louange soit à Dieu* : c'est la marque à laquelle ils se reconnoissent. Quand un Chrestien fait quelque voyage, & qu'il passe dans une Bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux se disputent le plaisir de le loger & de le régaler : il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un Neophyte m'a raconté qu'estant environ à 40. lieuës de *Trichirapali*, il tomba malade dans un Village où il ne connoissoit personne. Il sçeut qu'il y avoit une famille Chrestienne; il luy fit sçavoir l'estat où il estoit. Aussi-tost ces bons Chrestiens vinrent le chercher, ils le transporterent dans leur maison, ils le traiterent avec

des assiduez & des soins, qu'il n'auroit pas trouvé dans sa propre famille. Quand il fut guéri, ils luy donnerent de quoy continuer son voyage, & ils l'accompagnerent assez loin hors de leur Bourgade. J'ay vu de pauvres veuves, qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrestiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs Concitoyens dans leurs besoins spirituels. Ils ont un zele admirable pour la conversion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur couste. Dans le tems d'une disette générale qui dura deux années entières, nos Chrestiens al-

loient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens prests à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris , & ils accompagnoient leurs aumosnes de tant de témoignages de tendresse, qu'ils en gagnèrent beaucoup à J. C. Une veuve baptisa elle seule 25. adultes , & près de trois cens petits enfans.

C'est ce mesme zele qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies , & à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir d'enseigner le Catechisme & les prieres aux Gentils qui veulent embrasser la foy , à procurer des aumosnes aux Chrestiens , qui estant éloignez de l'Eglise , n'ont pas dequoy fournir aux frais du voyage. Si quelque Neophyte vient à

mourir qui n'ait pas de parens Chrestiens, ils prennent la place des parens, & assistent en grand nombre à ses funerailles. Enfin l'amour que se portent nos Neophytes, excite l'admiration mesme des Gentils, qui disent en parlant d'eux, ce que les Idolâtres disoient autrefois des premiers fideles : Voyez comme « ils s'entraiment les uns les autres, ils ne sont tous qu'un « cœur & qu'une ame. »

On ne peut pas avoir de veritable amour pour J. C. qu'on n'en ait pour sa sainte Mere. C'est pourquoy les Missionnaires ont soin d'inspirer aux Neophytes une tendre devotion pour la Sainte Vierge. Cette devotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrestiennes. Il n'y a point de Neophyte qui ne se fasse une

loy de reciter tous les jours le  
Chapelet en son honneur ; &  
quoy qu'on leur ait dit souvent  
qu'il n'y a point de peché à y  
manquer , sur tout quand on en  
est détourné par quelque occu-  
pation pressante , si quelqu'un  
d'eux y manque une seule fois ,  
il s'en accuse au Tribunal de la  
Penitence. Quoyque les cha-  
leurs insupportables des Indes  
rendent le jeusne très penible ,  
la plupart jeusnent les Samedis  
& la veille de ses Festes , & alors  
ils ne mangent ny poissons , ny  
œufs , & ils se contentent de quel-  
ques herbes. Leurs voyages ne  
sont pas pour eux une raison  
de s'en dispenser. J'ay assisté à  
la mort une femme âgée de  
90. ans qui depuis son baptes-  
me qu'elle avoit reçu à l'âge  
de 20. ans , n'avoit jamais man-  
qué de jeusner ces jours là ,

*F. Missionnaires de la C. de J.* 323  
nonobstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations penibles. Ses Fêtes se celebrent avec beaucoup de pompe, & il y a un grand concours de peuple sur tout à *Aour*, où l'Eglise qui est la plus belle de la Mission luy est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brule nuit & jour en son honneur. Ces bons Neophytes viennent des extremités de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foy par des guérisons miraculeuses, & par d'autres événemens qui ne pouvoient estre que l'effet d'une protection singuliere de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des

324     *Lettres de quelques*  
suites très funestes à la Reli-  
gion. Un Catechiste fut depu-  
té vers le Prince pour implo-  
rer sa protection. La negocia-  
tion estoit delicate & dange-  
reuse. Avant que de partir, il  
s'adressa à la très Sainte Vier-  
ge, & la conjura d'assister cer-  
te Chrestienté persecutée, &  
de flechir le cœur du Prince  
vers lequel il estoit envoyé. Il  
crut entendre une voix inte-  
rieure qui luy promettoit un  
succès favorable. Il part avec  
confiance, il arrive à la porte  
du Palais & demande audien-  
ce. Comme le Prince sommeil-  
loit, on luy dit d'attendre  
l'heure de son réveil. Le Ca-  
techiste se mit de nouveau en  
priere, & demanda avec instan-  
ce à la Sainte Vierge qu'elle  
daignast conduire cette affaire.  
Il n'avoit pas attendu un quart



d'heure, quel l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandast audience. Le Catechiste se presenta, & fut introduit sur le champ. « Le Prince s'appro-  
chant d'un air guay: Bon cou-  
rage, luy dit-il, ce que  
vous demandez s'executera.  
Une grande Reine vient de  
m'apparoistre en songe, &  
m'a ordonné de vous estre fa-  
vorable. » Le Catechiste pro-  
posa l'affaire dont il estoit char-  
gé, il obtint aussi-tost ce qu'il  
voulut, & la paix fut renduë  
aux Chrestiens.

Nos Neophytes ont pareil-  
lement une devotion rendre  
& affectueuse envers les Saints,  
dont ils implorent l'interces-  
sion dans leurs besoins. Ceux  
qu'ils invoquent le plus sou-  
vent, sont leur Ange-Gardien,

leur Patron , S. Joseph , S. Jean-Baptiste , S. Michel protecteur de nostre Mission , S. Pierre & S. Paul , S. Thomas l'Apostre de ces contrées-là , S. Ignace & S. François Xavier. C'est sur tout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange-Gardien. Avant que de me mettre en chemin , me disoit un fervent Neophyte , j'y mets mon Ange-Gardien , & je le suis en esprit , comme le jeune Tobie suivoit l'Ange Raphael. Il n'y a gueres d'années , que ces bons Chrestiens ne ressentent les effets d'une protection particuliere des Saints, auxquels ils sont le plus dévouez , sur tout de S. François Xavier, qui dans le Ciel n'a pas oublié les peuples qui ont esté les pre-

*Missionnaires de la C. de J.* 327  
miers objets de son zele. Je  
finiray cette lettre par deux  
traits singuliers de cette pro-  
tection, qui me viennent main-  
tenant à l'esprit.

On accusa un *Parias* Chres-  
tien d'avoir tué une vache, &  
cela, disoit on, à dessein d'in-  
sulter les Gentils, qui respectent  
ces sortes d'animaux : son pro-  
cez fut bien tost fait, & il fut  
condamné à mort. Les Soldats  
l'attachèrent avec des cordes  
à un arbre les mains liées der-  
riere le dos. Cependant l'exe-  
cution fut différée au lende-  
main, parce qu'il estoit fort  
tard. Les Soldats passerent la  
nuit auprès de leur prisonnier,  
& s'endormirent. Ce bon Neo-  
phyte passa ce temps-là en prie-  
re, & se souvenant que son Pa-  
tron S. François Xavier avoit  
esté guéri miraculeusement des

playes, que luy avoit faites les cordes dont il s'estoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes estoient tombées d'elles-mesmes, il invoqua l'Apostre des Indes, & il le pria de luy obtenir la mesme grace. Sa priere fut exaucée : les cordes se briserent avec un tel bruit que les Soldats se réveillerent. Le Neophyte pria de nouveau son S. Patron de rendormir ses Gardes ; ce qui arriva au mesme instant. Alors profitant de l'occasion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Missionnaire auquel il raconta ce qui venoit de se passer, en luy montrant les marques des cordes encore empreintes sur sa chair.

Le second trait n'est pas moins surprenant. Une femme Idolâtre du Royaume de *Tan-*

jaor, s'estant convertie avec sa famille, eut une devotion particuliere à S. François Xavier. Elle avoit un Enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiser elle voulut qu'il portast le nom du S. Apostre, dans l'esperance qu'il luy conserveroit la vie, & le maintiendrait dans l'innocence. Un an après son baptême cet Enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres Enfans de son âge. Le tonnerre tomba sur eux & les tua tous trois. On vint aussi tost en donner avis à leurs parens, & les meres desolées coururent chercher leurs Enfans. Il y en avoit deux qui estoient Idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs Enfans. Celle

dont je parle qui estoit Chrestienne , prit le corps de son petit Xavier qui estoit sans mouvement & sans vie , & elle le porta à l'Eglise. Là s'adressant  
» au S. Apostre. » Grand Saint,  
» luy dit elle , n'estes-vous pas  
» le Protecteur de ma famille ?  
» N'avois-je pas assuré cent fois  
» mes parens que je n'avois rien  
» à craindre après avoir mis ma  
» confiance en vous ? Cepen-  
» dant je n'ay plus de fils. N'y  
» aura t-il donc point de dif-  
» ference , entre ces meres Ido-  
» lâtres qui ne connoissent pas  
» le vray Dieu , & moy qui fais  
» profession de le servir , & de  
» vous estre particulièrement  
» dévouée ? Consolez une mere  
» accablée de douleur. Vous a-  
» vez ressuscité tant de morts ,  
» ne pouvez-vous pas encore  
» ressusciter mon fils ? Rendez-

moy ce cher Enfant que vous « m'avez donné. » Elle parloit encore , lorsque les Femmes Chrestiennes qui estoient presentes , crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier : un moment après l'Enfant ouvrit les yeux , & sa Mere l'embrassant le trouva plein de vie.

Je croy , mon cher Pere , que vous ne desirez plus rien de moy , & que vous avez maintenant une connoissance exacte de ce qui se passe dans cette Mission. Je prie le Seigneur qu'il vous fasse la grace d'y exercer bien-tost ce zele dont vous me paroissez rempli. Je suis avec respect en l'union de vos saints Sacrifices , &c.



# LETTRE

DU

PERE LABBE,  
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

*Au Pere Labbe de la mesme  
Compagnie.*

*A la Conception de Chili ce 8. Janvier 1712.*



ON REVEREND PERE,

*La F. de N. S.*

J'ay l'honneur de vous écrire  
aussi-tost qu'il m'a esté possible  
de le faire , & je me persuade  
que vous lirez avec quelque



plaisir le Journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Loüis jusqu'à la Ville de la Conception , où nous mouillâmes le 26. de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13. Septembre 1710. que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetterent dans le Port , quoyque nous eussions fait trente lieuës au large, nous apperçûmes le 29. l'Isle des Sauvages peu éloignée de Madere. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo & Madere sans les pouvoir reconnoître.

Le 30. nous mouillâmes dans la rade de Tenerife pour y faire de l'eau. Une Escadre Angloise qui avoit paru la veille y avoit jetté l'allarme. Le Capitaine Général que j'allay

saluer avec nostre Capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas apperçue. Le soir comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme : on alluma des feux sur les hauteurs de l'Isle pour assembler au plustost les milices : mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette Isle est habitée par les Espagnols : on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'élève jusqu'au dessus des nuës : nous l'appercevions encore à 40. lieuës au de-là. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette Isle. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieuë de nous entre un Brigantin Anglois de six canons, & une Tartane François-

se qui n'avoit qu'un canon & quatre pierriers: Ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part & d'autre. Après quoy la Tartane s'approcha de nous, & nous demanda du secours: on fit passer trente hommes dans la Tartane, & on en mit quinze dans la chaloupe: ils eurent bien-tost joint le bastiment Anglois, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols, ne voulurent pas permettre qu'on l'emmenast, quoy-qu'ils convinssent qu'il estoit de bonne prise: on le laissa à la priere du Consul François.

Nous partismes de cette Isle le 7. de Décembre, & le 10. à midi nous nous trouvâmes directement sous le Tropique

336      *Lettres de quelques*  
du Cancer ayant de hauteur  
23<sup>d</sup>. 30'. Le 11. on commença  
à voir des poissons volans qui  
sont d'un très bon goust : ils  
ont quatre aîles , deux au des-  
sus de la teste ; & deux pro-  
che la queue. Ils ne sortent de  
l'eau & ne se mettent à voler ,  
que quand ils sont poursuivis  
par les Dorades & les Bonites.  
Plusieurs donnerent dans les  
voiles , d'autres se cassoient la  
teste contre le corps du navi-  
re , on en voyoit qui estoient  
suspendus aux cordages , & il  
y en eut qui nous tomberent  
dans les mains.

Le 15. on découvrit une des  
Isles du Cap-Verd appelée  
*Bona vista*. La nuit du 15. au  
16. vers les 11. heures du soir ,  
j'appercus le volcan de l'Isle  
de feu , & je le fis remarquer  
à quelques Officiers. On mit  
aussi-tost

aussi-tost en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette Isle. Dèsque le jour parut, on découvrit l'Isle fort distinctement, nous n'en estions éloignez que de six à sept lieuës ; nous passâmes assez proche d'elle, & estant par son travers, nous fûmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eûmes le loisir de considérer ce Volcan : fort d'une montagne qui est à l'Est de l'Isle, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élan- cer dans les airs, & des étin- celles en forme de gerbes qui se perdent dans les nuës. Ces Isles sont habitées par les Por- tugais, qui y sont en petit nom- bre : elles paroissent fort steri- les ; la terre y est entierement brûlée par la chaleur extrê- me du climat.

Le 20. Décembre , nous nous trouvasmes par les 5. degrez de latitude , & les calmes nous prirent. Nous y restasmes 40. jours de suite , & nous eufmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur , & de la disette d'eau. Du reste le poisson fourmilloit autour du Navire , & nous en vescuſmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agreable & de consolant pour nous , c'est que de 140. personnes que nous estions dans le Vaisseau , il n'y en eut aucun qui tombast malade.

Le 10. de Fevrier 1711. nous passasmes la ligne , & le 18. du mesme mois on reconnut la coste du Brasil , que l'on comença à ranger. Le 21. nous mouillâsmes proche les Isles Sainte-Anne : elles sont au nombre de trois ; quelques brizans semblent en former une qua-

trième. Elles sont toutes couvertes de bois , la terre-ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieuës. On trouve sur ces Isles quantité de gros Oyseaux qu'on nomme *Fous* , parce qu'ils se laissent prendre sans peine : en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils ressembtent assez à nos Canards , à la réserve du bec qu'ils ont plus gros & arrondi : leur plumage est gris ; on les écorche comme on fait les Lapins.

Le 22. nous doublâmes le Cap *Friou*. En le doublant nous apperçûmes un Navire Portugais. On luy donna la chasse tout le jour & la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avoit 14. pièces de canon : sa Cargaïson estoit de Vin & d'Eau-de-Vie. Après qu'on eut emmariné ce bastiment ,

340      *Lettres de quelques*  
nous le menasmes à l'Isle-Grande, où nous avions dessein de faire de l'eau. Nous n'y demeurasmes que fort peu de temps, sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous surprendre ; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50. ou 60. coups de fusil que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé.

Le 5. Mars nous doublasmes le Cap du Tropique , qu'on appelle ainsi , parce qu'il est directement sous le tropique du Capricorne. Le 14. nous decouvrismes l'Isle de Gal , & peu après l'Isle de Sainte-Catherine, où nous mouillasmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2. Avril jour du Jeudy Saint , nous eufmes un gros temps qui nous prit à minuit ,



& qui dura jusqu'au Samedi vers le midi. Nous vîmes alors pour la première fois des Daimiers, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs. Cet Oiseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes passé la ligne, nous vîmes dans un temps de calme un grand nombre de Requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des Navires, & devore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors : Le Requin d'un seul coup de dent coupe un homme en deux. Nous en prîmes plusieurs & de fort gros, qui pesoient plus de 200 livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal

qui est très-vorace avale tout à coup l'un & l'autre. Il faut plus de 50. hommes pour l'élever & le mettre à bord: encore faut-il estre sur ses gardes, car d'un coup de son gouvernail, (c'est ainsi qu'on appelle sa queue,) il rompra & jambes & cuisses de celuy qu'il pourra joindre. Son cœur est fort petit à proportion de sa grosseur, mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ay fait arracher à plusieurs, & quoy qu'il fust séparé du corps & percé de coups de couteau, il palpitoit encore durant trois & quatre heures, & avec tant de violence, qu'il repoussoit la main qui le pressoit fortement contre du bois.

Le 10. du mesme mois on reconnut à la couleur de l'eau que nous estions dans la rivière de la Plate, où nous avions

*Missionnaires de la C. de J.* 343  
dessein d'entrer pour vendre  
nostre prise à *Buenos ayres*. On  
sonda ce jour-là, & on trouva  
40. brasses de fond. Le lende-  
main on se trouva à 4. brasses,  
ce qui fit juger que nous estions  
sur le banc des Anglois & en  
danger de nous perdre. Ce  
banc s'appelle ainsi, parce que  
plusieurs Vaisseaux Anglois y  
ont échoüé & péri. Il fallut  
donc revenir vers l'entrée de  
la Riviere pour se tirer de ce  
mauvais pas. Le soir on recon-  
nut l'Isle des Loups: c'est une  
terre sterile, toute couverte de  
pierres & de sables, où les loups  
marins se retirent. Cét animal  
a la teste semblable aux chiens,  
il a pardevant deux ailerons  
qui lui servent de pattes; dans  
tout le reste il ressemble à un  
poisson.

Le 15. on découvrit les mon-

344    *Lettres de quelques*  
tagnes de Maldonal & l'Isle de  
Flore, & le 16. on mouïlla dans  
la baye de *Montevidiol*, qui est  
un Cap de la terre-ferme. On  
ne jugea pas à propos d'aller  
plus avant sans avoir des Pilo-  
tes du pays, parce que cette  
Riviere est remplie de bancs  
où plusieurs Vaisseaux se sont  
perdus.

Le lendemain on fit partir  
le canot pour *Buenos-aires*, d'où  
nous estions encore éloignez  
de 40. lieuës, afin de donner  
avis au Gouverneur de nostre  
arrivée, & de prendre des Pi-  
lotes qui pussent nous condui-  
re au port. Cette contrée est  
délicieuse. La terre y est cou-  
verte d'une multitude innom-  
brable de bestiaux : on y voit  
presque de tous costez des plai-  
nes à pertes de vûë, coupées &  
arrosées par de petites Rivie-

*Missionnaires de la C. de J.* 345  
res & des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpetuelle , où de grands troupeaux de bœufs , & de vaches s'engraissent. Les Cerfs & les Autruches y sont sans nombre : les Perdrix & les Faisans s'y prennent à la course , & on les tuë à coups de baston. Les Canards , les Poules d'eau , & les Cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraischir , s'il n'y avoit rien à craindre pour les Vaisseaux : mais cette riviere est fort dangereuse : le 26. nous pensâmes périr d'un coup de vent , qui nous jetta sur une roche cachée sous l'eau , dont nous nous tirâmes heureusement.

Le 1. de May nous mouillâmes à trois lieuës de *Buenos-aires* : cette Ville n'est pas ache-

vée , les maisons y sont assez mal basties, elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considerable ; nous y avons un College où l'on enseigne les humanitez.

Vous vous attendez sans doute , mon R. Pere , que je vous entretienne ici de la florissante Mission du Paraguay , où l'on voit se retracer l'innocence & la piété des premiers Fideles. Cette Mission consiste en quarante grosses Bourgades, habitées uniquement par des Indiens qui sont sous la direction des Peres Jesuites Espagnols. Les plus considerables bourgades sont de 15. à 20. mille ames : ils choisissent tous les ans le Chef qui doit presider à la Bourgade , & le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'interest &

la cupidité, cette source de tant de vices, est entièrement bannie de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, sont mis en dépôt dans des Magazins publics, dont la distribution se fait à chaque famille à proportion des personnes qui la composent. La simplicité & la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des Missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que dans presque toutes leurs Confessions, à peine trouve-t-on matière pour l'Absolution. Après la grace de Dieu, ce qui les a conservés, & ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particulière des Rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communica-

348      *Lettres de quelques*  
tion avec les Européens. Si la  
nécessité du voïage oblige les Es-  
pagnols à passer par quelqu'u-  
ne des Bourgades Indiennes,  
il leur est défendu expressément  
d'y demeurer plus de trois  
jours : ils trouvent une maison  
destinée pour leur logement,  
où on leur fournit gratuite-  
ment tout ce qui leur est né-  
cessaire ; les trois jours expi-  
rez on les conduit hors de la  
Bourgade , à moins que quel-  
que incommodité ne les y ar-  
reste.

Ces Indiens n'ont nul génie  
pour l'invention, mais ils en ont  
beaucoup pour imiter toute for-  
te d'ouvrages qui leur tombent  
entre les mains , & leur adresse  
est merveilleuse. J'ay vû de leur  
façon de très-beaux Tableaux,  
des Livres imprimez correcte-  
ment , d'autres écrits à la main



*Missionnaires de la C. de J.* 349  
avec beaucoup de délicatesse :  
les Orgues & toute sorte d'in-  
trumens de Musique y sont  
communs : ils font des Mon-  
tres , ils tirent des Plans , ils  
gravent des Cartes de Geogra-  
phie. Enfin , ils excellent dans  
tous les Ouvrages de l'art, pour-  
vû qu'on leur en fournisse des  
modeles. Leurs Eglises sont bel-  
les , & ornées de tout ce que  
leurs mains industrieuses peu-  
vent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous fai-  
re connoître d'un costé , com-  
bien il en a cousté de peines &  
de travaux aux Missionnaires  
pour gagner ces peuples à J. C.  
& pour les instruire parfaite-  
ment des veritez Chrestiennes ;  
& d'un autre costé jusqu'où va  
l'attachement & la tendresse  
de ces Neophytes , pour ceux  
qui les ont engendrez en Jesus.

Christ. Un des Missionnaires m'a raconté , que naviguant dans un bateau avec trente Indiens , il tomba dans l'eau & fut incontinent emporté par le courant. Aussi-tôt les Indiens se jetterent dans la riviere , les uns nageant entre deux eaux le portoient sur leur dos , les autres le soustenoient par les bras , tous le menerent ainsi jusqu'au bord du Fleuve , sans craindre pour eux-mêmes le peril dont ils le délivrerent.\*

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison estant trop avancée pour passer le Cap de Horn , nous fûmes contraints d'hyverner dans la riviere : car nous avions alors l'hyver dans

\* On trouve un long détail de ce qui se passe dans cette Mission , dans le XIII. Recueil , pag. 228.

ces contrées , pendant que vous aviez l'Eté en Europe. Nous nous postâmes proche des Isles de Saint Gabriël à une lieuë de terre. Aussi-tost que nous y eûmes mouillé , plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande , & d'autres rafraîchissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs qu'ils prennent fort aisément : ils ne font que leur jeter au col un nœud coulant , & ensuite ils les mènent par tout où ils veulent. Avant nostre départ , des Indiens d'une autre Caste vinrent nous trouver : ils sont la plupart Idolâtres , belliqueux , & redoutez dans toute l'Amerique méridionale. Il regne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement : leur coutume est de tuer les Femmes dès qu'elles passent trente ans :

ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que 24. ans : un de ces Indiens me dit qu'elle estoit déjà bien vieille , & qu'elle n'avoit plus gueres à vivre , parce que dans peu d'années on devoit l'assommer. Nos Peres ont converti à la Foy un assez grand nombre d'Indiens de cette Caste. Il est à souhaiter pour les Femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25. de Septembre on mit à la voile pour sortir de la riviere, & le lendemain on vint mouiller à *Montevidiol*. Lorsque nous y passâmes au mois d'Avril en montant la riviere , nous pensâmes y perir : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux , que pendant six heures nous nous crûmes perdus sans

*Missionnaires de la C. de J.* 353  
ressource. Cinq ancres que nous  
avons mouïllez , ne purent te-  
nir , & nous tombions sur la  
coste toute escarpée de pointes  
de rochers , où il n'estoit pas  
possible de nous sauver. Je vis  
alors couler bien des larmes &  
former beaucoup de saintes re-  
solutions. On fut sur le point  
de couper tous les mats pour  
soulager le Navire : mais avant  
que d'en venir à cette execu-  
tion . j'exhortai l'Equipage à  
implorer le secours de Dieu.  
Nous fîmes un vœu à sainte Ro-  
se Patrone du Perou , & nous  
promîmes qu'aussi - tost que  
nous serions arrivez au premier  
Port du Perou , nous irions en  
Procession à l'Eglise nuds pieds  
& en habits de Pénitens ; que  
nous y entendrions une Messe  
chantée solennellement ; &  
que nous participerions aux  
saints Mysteres avec toute la

devotion dont nous estions capables. A peine eufmes-nous fait fait ce vœu , que nous nous apperçufmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui jusqu'alors n'avoient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre , s'arrestèrent tout à coup , & peu à peu le vent s'apaisa.

Le 30. nous partifmes de *Montevidiol* , & sortant d'un danger , nous tombafmes dans un autre où nostre Navire devoit mille fois perir , si nous eussions eu du vent. Nous rangeafmes l'Isle de Flore à la portée du Canon , & estant par son travers , nous échouafmes sur une pointe de roche , où immanquablement le Navire se fut ouvert , si nous n'eussions pas esté en calme. Nous nous en tirafmes sans aucun dommage : le vent contraire qui survint ensuite , nous

obligea de rester quelques jours proche de l'Isle. Nous eusmes la curiosité d'y aller : on n'y voit que des loups & des lions marins. Le lion marin ne differe du loup marin , que par de longues foyes qui lui pendent du col. Nous en vismes d'aussi gros que des Taureaux, on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez , & incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure : mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers , ou un peu avancez dans les terres : comme ils ne font que ramper , il est aisé de leur couper le chemin : cependant si vous faisiez un faux pas & qu'ils pussent vous atteindre , ce seroit fait

356      *Lettres de quelques*  
de vostre vie : d'un seul coup  
de dent , ils couperoiént le  
corps d'un homme en deux.

Le 1. de Novembre nous  
passâmes le Detroit le Maire  
en peu de temps , parce que les  
courans nous estoient favora-  
bles. Nous entraâmes le soir  
dans la Baye du bon Succéz  
pour y faire de l'eau. Cette Baye  
est de la terre de Feu , vis-à-  
vis de l'extrémité de l'Isle des  
Estats, qui forme avec la Terre-  
de-Feu le Canal ou Detroit le  
Maire. Nous y restâmes cinq  
jours. La veille de nostre dé-  
part , comme nous estions à  
terre , un Indien sortit du bois  
voisin , auquel on fit signe d'ap-  
procher. Il approcha en effet ,  
mais toujours en défense, tenant  
son arc prest à tirer. On luy  
presenta du pain , du vin , & de  
l'eau de vie ; mais à peine l'a-  
voit-il portée à la bouche qu'il



la rejettoit. On luy fit faire le signe de la Croix, & on luy mit un Chapelet au col. Comme nous entrions dans le Canot pour retourner à bord, il jetta un cri qui ressembloit à une espece de hurlement meslé de je ne sçay quoy de plaintif; il parut aussi tost une trentaine d'autres Indiens, à la teste desquels estoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approcherent du rivage poussant de semblables cris, & taschant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils estoient tout nuds à la reserve de la ceinture qui estoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage estoit peint de rouge, de noir & de blanc. Ils portoient au col un collier fait de coquillages, & au poignet des bracelets de peau. Ils

358     *Lettres de quelques*  
ne se servent que de fleches, &  
au lieu de fer, ils ont au bout  
une pierre à fusil taillé en fer  
de pique. Ces gens-là me paru-  
rent assez dociles, & je croy  
que leur conversion ne seroit  
pas difficile.

Le 5. nous sortîmes de ce  
Port, & les Courans qui y sont  
très violens, nous firent passer  
& repasser cinq fois le Detroit.

Le 15. nous doublâmes le  
Cap de Horn par les 57. degrés  
40. minutes latitude méridio-  
nale. Nous eûmes durant 30.  
jours des vents violens, & con-  
traires. Il fallut nous abandon-  
ner à la merci des flots & des  
vents qui nous emportoient,  
tantost au Sud, tantost à l'Ouest,  
& qui ne nous firent pas faire  
vingt lieuës en route. Il faisoit  
un froid fort piquant. Ce qui  
nous consola dans ce mauvais  
temps, c'est que pendant plus

*Missionnaires de la C. de 7.* 359  
de 40. jours nous n'eusmes ja-  
mais de nuit.

Le 9. de Decembre estant  
par les 50. dégrez , nous décou-  
vrismes un Navire : on l'atten-  
dit , c'estoit le Vaisseau nom-  
mé le Prince des Asturies de  
66. pieces de Canon. Il estoit  
reduit à une étrange extremité,  
car il manquoit absolument de  
vivres. On l'assista de tout ce  
que l'on put. J'y trouvay le P.  
Covarruvias Jesuite Espagnol ,  
qui revenoit de Rome avec la  
qualité de Provincial de la  
Province du Chili , à qui je  
procuray quelques rafraischis-  
semens.

Le 21. estant par les 37. dé-  
grez 40. minutes , nous décou-  
vrismes la terre : nous n'estions  
éloignez que de 20. lieuës de la  
Conception. Nous y entraimes  
le soir. Il y avoit trois Navires

François prests à retourner en Europe , sçavoir les deux Couronnes , le S. Jean-Baptiste , & le Comte de Torigny. Le Pere Baborier arriva deux jours après nous , & nous continuërons le voyage ensemble. Ce Pere me parut bien usé des fatigues de la mer , & encore plus des travaux que son zele luy a fait entreprendre dans le Navire sur lequel il estoit.

Voilà , mon Reverend Pere , bien du temps , que nous sommes sortis de France , & il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre chérie fuye devant nous. Je me recommande à vos saints Sacrifices , en l'union desquels , je suis , &c.

LETTRE



# LETTRE

D U P E R E

PORQUET, MISSION-  
naire de la Compagnie de  
J E S U S.

*A Monsieur son Frere.*

*De Vousi bien, le 14. Octobre 1719.*



O S T R E derniere Let-  
tre m'apprend , mon  
cher Frere , les pertes  
que nous avons faites  
dans nostre famille : je prie le  
Seigneur qu'il prolonge les  
jours de ceux qui restent. A  
vous dire vray , je sens que je  
suivray de pres ceux que Dieu  
a déjà appelez à luy. Mes vingt

*XV. Rec.*

Q

dernieres années peuvent estre comptées pour quarante : les fatigues inseparables de nos fonctions, l'air marécageux que je respire depuis dix ans , les alimens peu conformes à mon temperament , tout cela me fait avancer à grands pas vers la fin de ma course. Mais je puis vous assurer que je quitteray la vie sans regret. En abandonnant pour toujours ma patrie, mes parens, & mes amis, quelle vûë ai-je dû me proposer, sinon de consacrer le reste de mes jours au service de Jesus-Christ ? Que ma vie soit donc plus longue ou plus courte , peu m'importe.

Cependant il ne faut pas vous dissimuler , mon cher Frere , que si d'un costé nos fonctions sont pénibles , d'un autre costé elles sont bien consolantes.

tes. Certaines rencontres imprévuës que Dieu nous ménage de temps en temps pour faire glorifier son saint Nom, nous dédommagent au centuple de toutes nos peines, & nous font en quelque sorte oublier nos travaux. Je ne vous en citeray qu'un exemple entre plusieurs.

Il y a peu de temps que j'entrepris par eau un assez long voyage : la Barque qui me portoit, & où j'avois passé la nuit, se trouva le lendemain matin auprès d'une autre qui appartenoit à un Chrestien. On la reconnut au Nom de J E S U S, que les Chrestiens ont coutume de placer dans l'endroit où les Idolâtres attachent plusieurs ornemens superstitieux. Le Maistre de ma Barque qui s'en apperçut le premier, s'écria aussi-tost : Hé quoy ! mes ce

„ amis , vous estes Chrestiens ?  
„ Ah ! que j'ay de douleur d'a-  
„ voir laissé passer cette nuit sans  
„ vous connoistre ? Je vous au-  
„ rois appris que j'ay avec moy  
„ un Missionnaire. Le Batelier  
transporté de joye , & sans son-  
ger mesme à répondre à son  
Compagnon , se mit à crier de  
toutes ses forces , & à appeller  
d'autres Barques unies à la sien-  
ne pour le mesme commerce ,  
qui estoient parties un moment  
auparavant. Elles revinrent sur  
leurs pas sans sçavoir dequoy il  
s'agissoit. Mais ces bonnes gens  
n'eurent pas plustost sçû la rai-  
son pour laquelle on les avoit  
appelez, qu'ils sortirent de leur  
Barque afin de me joindre. Les  
deux premiers qui m'aborde-  
rent , estoient d'anciens & de  
„ fervens Chrestiens. Ah ! mon  
„ Pere , me dirent-ils en me sa-



luant , il y a trois ans que  
nous cherchons inutilement un  
*Chinfou* ; c'est-à-dire , un Pere  
spirituel. Voici sept grosses Bar-  
ques sur lesquelles il y a cin-  
quante personnes : quelques-  
uns ont reçu le Baptême ; d'au-  
tres qui ont renoncé depuis  
long-temps au culte des Idoles ,  
le demandent avec instance :  
Ne pourriez-vous pas leur ac-  
corder une demie journée pour  
achever de les instruire , & leur  
procurer une grace après la-  
quelle ils soupirent depuis tant  
d'années ?

Ils finissoient de parler , lors-  
que ceux de leur suite arrive-  
rent : ils me saluerent tous en  
frappant la terre du front ,  
selon le cérémonial Chinois.  
Je les fis lever , & je leur dis que  
ma joye en ce moment ne ce-  
doit en rien à celle qu'ils me té-

moignoient avoir, que nulle affaire ne pouvoit m'empescher de leur accorder autant de temps qu'ils en souhaitteroient pour leur instruction; qu'ils ne devoient pas regarder cette rencontre qui leur estoit si agréable, comme une chose fortuite & arrivée par hazard; qu'elle avoit esté menagée par la providence speciale d'un Dieu qui les aime, & qui veut leur ouvrir le chemin du Ciel; qu'ils n'avoient qu'à préparer la plus grande de leurs Barques d'une maniere propre à tenir nostre assemblée, & que je m'y rendrois aussi-tost qu'elle seroit presté.

Les Chinois ont toujours sur leurs Barques quantité de Nattes fort minces, d'environ cinq pieds en quarré: ils les dressent en forme de voûte, pour

se défendre de la pluye & des ardeurs du Soleil. Ces bonnes gens formerent en très-peu de temps avec ces nattes une es- pece de longue Salle sur u- ne Barque. Je m'y transpor- tay , & j'employay presque tout le jour à les instruire ; je m'attachay principalement à leur donner une grande idée du nom Chrestien , & à exci- ter dans leurs cœurs de vifs sen- timens de componction & de Penitence. Je ne puis me res- souvenir, mon cher Frere, sans avoir encore les yeux mouil- lez de larmes, de l'attention, ou plustost de l'avidité avec laquel- le ces pauvres gens m'écou- roient , & de la ferveur qu'ils faisoient paroistre en pronon- çant les divers actes que je leur inspirois.

L'instruction achevée, je les

interrogeay l'un après l'autre sur les articles principaux qu'ils devoient croire. J'en trouvay deux ou trois qui n'estoient pas fermes dans leurs réponses. Je les avertis de songer sérieusement à se faire instruire ; que je ne les admettrois pas pour ce jour-là au Baptême, mais qu'il se présenteroit quelque autre occasion où ils pourroient le recevoir. Ils se jetterent aussitôt à genoux : Hé ! mon Pere, „ me dirent-ils fondant en pleurs, „ quand la trouverons-nous cette occasion ? Il y a trois ans que „ nous la cherchons en vain. „ Leurs parens qui estoient Chrétiens , joignirent d'instantes prières à leurs larmes , & me sollicitèrent vivement en leur faveur , en m'assurant qu'ils apporteroient tous leurs soins à leur instruction. Leurs sollici-

tations furent si pressantes, que je ne crus pas devoir permettre qu'il se répandist ce jour-là d'autres larmes que des larmes de joye ou de contrition. Ainsi, je leur conferay à tous le saint Baptesme. La cérémonie finit par quelques prieres, qui furent prononcées à haute voix par les anciens & les nouveaux Chrestiens réunis ensemble.

On oblige les Catechumenes avant qu'ils reçoivent le Baptesme, à apporter les Idoles & tout ce qu'ils ont de superstitieux. Le Missionnaire les brusle, & en échange il donne des Images de nostre Seigneur, & de la sainte Vierge, des Chapelets, & des Médailles. Les Idoles qu'ils m'avoient apportées dès le matin estoient rangées sur ma Barque, & j'attendis à les brusler que je fusse de retour.

370      *Lettres de quelques*  
dans ma maison. Je vis arriver  
de nouvelles Barques qui de-  
voient passer la nuit au même  
endroit où nous estions. C'es-  
toit un lieu desert sur le bord  
d'un Lac , qui a 80. lieuës de  
circuit , & qu'on appelle *Tong*  
*tin hou*. Il me vint alors une  
pensée que je proposay à mes  
Neophytes : c'estoit de dresser  
un bucher de ces Idoles , d'y  
mettre le feu , & de rendre à  
Dieu à genoux nos actions de  
graces , jusqu'à ce qu'elles fus-  
sent consumées. Je me persua-  
day que cette cérémonie feroit  
de grandes impressions non-  
seulement sur les nouveaux  
Chrestiens ; mais encore sur les  
Infideles qui venoient d'arri-  
ver. Mon idée fut generale-  
ment approuvée des Chrestiens ;  
ils sortirent aussi-tost de leurs  
Barques , & se rangerent en de-

mi cercle autour du bucher, & quand on y eut mis le feu, ils s'agenouïllèrent, & entonnèrent des Hymnes & des Cantiques en langue Chinoise.

La curiosité attira, comme je l'avois prévu; les Infidèles à ce spectacle. Ils demandèrent au Maître de ma Barque ce que signifioit cette cérémonie. Quand il le leur eut expliqué, « *Eo si leo*, s'écrierent-ils, quel « dommage ! Il y a là pour plus « de dix onces d'argent : au lieu « de les brusler, que ne nous les « donnez-vous ? Le Neophyte « leur répondit par une comparaison plus capable de frapper l'esprit de ces sortes de gens, que les raisons les plus solides. Si j'avois acheté un « remède chez un Droguiste, « lui dit il, & qu'ensuite un « homme habile m'eut fait con- «

» noistre que ce prétendu re-  
» méde est un poison , vou-  
» driez-vous que je vous trom-  
» passe , comme j'aurois esté  
» trompé , & que vous amusant  
» de l'espoir d'une prompte  
» guérison , je vous livrasse à  
» une mort certaine ? Appli-  
» quez ce que je vous dis à la  
» demande que vous me faites.  
Ils parurent satisfaits de cette  
réponse , & ils virent tranquil-  
lement brusler les Idoles.

Je m'approchay d'eux après  
la cérémonie , & je les entre-  
tins des vérités de la Religion :  
je leur distribuay aussi quelques  
Livres où ces vérités sont ex-  
pliquées d'une manière claire  
& intelligible : c'est une semen-  
ce qui ne rapporte pas sur le  
champ ; mais qui germe avec  
le temps , & qui pousse son fruit  
lorsqu'on s'y attend le moins.



*Voussi hien* est toujours le lieu de ma résidence ordinaire : c'est une Ville du troisième ordre. Cette Ville & quatre autres sont de la dépendance de *Tchang tcheou fou*, Ville du second ordre. Quoyque j'aye soin des Chrestiens répandus dans ces cinq Villes, *Voussi hien* a esté choisie préféablement aux autres pour estre la demeure du Missionnaire, parce que la Chrestienté y est plus nombreuse.

La Foy de mon troupeau a esté mise en ces derniers temps à une rigoureuse épreuve. Vous avez pû lire dans le XIV. Recueil des Lettres de nos Missionnaires, l'Edit peu favorable à la Religion, que l'Empereur porta il y a deux ans, au sujet des plaintes qu'un Mandarin nommé *Tchin mao*, avoit

374     *Lettres de quelques*  
faites des Européans. Comme  
cet Edit estoit conçu en ter-  
mes obscurs & équivoques, on  
obtint par les mouvemens qu'  
on se donna , & par la protec-  
tion de quelques amis puissans,  
qu'il ne s'executeroit pas à la  
rigueur. Il n'a pas laissé d'exci-  
ter divers orages dans les Pro-  
vinces. Les Chrestiens de *Kiang*  
*in hien*, l'une des Villes de mon  
district , ne furent pas épar-  
gnez : on y avoit reçu l'Edit le  
jour mesme que j'y arrivay, sans  
que j'en eusse aucune connois-  
sance ; j'allay selon ma coustu-  
me rendre mes devoirs aux  
Mandarins : persuadez que le  
Christianisme estoit proscri-  
t dans l'Empire, ils refuserent de  
recevoir ma visite. Cette dispo-  
sition des Mandarins à mon é-  
gard fut bien tost connue des  
Bonzes, qui firent aussi tost é-

clatter leur haine & leur animosité. Je fus personnellement maltraité ; mais le fort de la tempeste tomba sur mes pauvres Chrestiens : les principaux furent citez au Tribunal du Mandarin , & y reçurent une cruelle bastonnade : d'autres ne purent échaper à ce mauvais traitement qu'à force d'argent : il y en eut à qui on ne voulut jamais permettre de cultiver leurs terres , parce qu'ils ne voulurent pas contribuer au culte des Idoles.

Vous n'aurez pas de peine à juger , mon cher Frere , l'accablement de tristesse où je me trouvay , en voyant souffrir ainsi mes chers Disciples , & s'évanouir en un instant les grandes esperances que j'avois conçûes d'accroître mon troupeau. Cinq cens Idolâtres se

376      *Lettres de quelques*  
disposoient alors au Baptême ;  
& il y en avoit parmi eux d'un  
rang distingué , entre autres un  
jeune homme , dont le Pere a-  
voit esté Gouverneur de cette  
Ville , & un Mandarin de Guer-  
re. Cette charge répond à peu  
près à celle de Colonel en  
en France.

Mon dessein estoit d'acheter  
une Maison dans cette Ville ,  
& d'y bastir une Eglise : j'y a-  
vois destiné environ trois cens  
écus , qui estoient le fruit des  
épargnes que j'avois faites pen-  
dant quinze ans sur ma Pen-  
sion annuelle : Cette somme a  
esté employée au soulagement  
de mes Neophytes persecutez,  
qui ont fait paroistre une fer-  
meté inébranlable. Je ne la re-  
grette point : c'est un argent  
qui appartenoit à Nostre Sei-  
gneur , il n'a pas voulu que j'en

fisse l'usage que je m'estois proposé ; il m'en a marqué un autre quilui estoit plus agréable ; j'en suis également content.

Vous finissez vostre Lettre, Mon cher Frere , par des offres de service, auxquelles je suis très-sensible. Si j'avois quelque demande à vous faire , elle ne regarderoit pas ma personne , mais uniquement le service de Dieu , & l'entretien des Catechistes si nécessaires pour étendre la Religion , & pour conserver la piété des nouveaux Fidèles. Nous ne pouvons pas nous passer de la protection des Mandarins , & l'on ne s'entretient dans leurs bonnes grâces , qu'en leur faisant de temps en temps quelques présens. Les Chinois ont accoustumé de leur offrir de l'argent ; une pareille

dépense est au-dessus de nos forces. Six pistoles ne seroient pas un présent digne d'un Mandarin, & cette somme toute modique qu'elle est, suffit pour la subsistance d'un Catechiste, qui s'occupe uniquement des fonctions de zèle, & qui contribue par luy-même à la conversion d'un grand nombre d'Infidèles. Ainsi nous nous sommes mis en possession de ne présenter aux Mandarins, que quelques curiositez d'Europe. Voici à peu près ce qui peut leur faire plaisir : des Montres, des Télescopes, des Microscopes, des Lunettes, des Miroirs de toutes les especes, plats, convexes, concaves, ardents, &c. de belles Perspectives peintes ou gravées, des Mignatures, des Modes enluminées, des E-tuis de Mathématique, des

*Missionnaires de la C. de J.* 379  
Quadrans , des Compas , des  
Crayons de mine de plomb ,  
des Toiles bien fines , des Ou-  
vrages d'Email , &c. Je vous  
prie sur-tout de ne me pas ou-  
blier dans vos prieres , comme  
je ne vous oublie jamais dans  
les miennes , estant avec toute  
l'affection & la tendresse ima-  
ginable , &c.





## EXTRAITS

*De quelques Lettres écrites ces  
années dernières de la Chine  
& des Indes.*

---

DU PERE D'ENTRECOLLES.

*A Pekin le 19. d'Octobre 1720.*

**N**OUS ressentîmes le 11.  
Juin à neuf heures &  
trois quarts du matin, un trem-  
blement de terre, qui dura en-  
viron deux minutes ; ce n'es-  
toit là que le prélude de ce qui  
devoit arriver le lendemain.  
Les secousses recommencerent  
vivement à sept heures & de-



mie du soir , & continuerent de  
mesme pendant l'espace d'en-  
viron six minutes. Dans toute  
autre occasion une minute pas-  
se viste , mais elle paroissoit  
bien longue dans la triste situa-  
tion où nous nous trouvions.  
Un Ciel noir qui s'embrase  
çà & là par intervalle , & qui  
menace de tous costez de las-  
cher la foudre ; une mer dans  
sa plus implacable fureur , sont  
des spectacles bien moins ef-  
frayans, que ces soudaines & ir-  
régulieres agitations de la ter-  
re. On ne sçait alors où trou-  
ver un asile : le toict qui vous  
couvre va , ce semble , vous é-  
crafer ; les murailles qui vous  
environnent semblent estre sur  
le point de fondre sur vous ; la  
terre qui vous porte est preste  
à vous engloutir. Fuit-on un  
danger : on se jette dans un au-

tre : on court à la mort par le desir mesme de sauver sa vie ; c'est ce qui m'arriva : je sortis de ma chambre avec précipitation , & il ne s'en fallut rien que je ne fusse enseveli sous les ruines d'un bastiment voisin ; du moins fus-je enveloppé d'un tourbillon de poussiere , d'où je ne pus me tirer qu'avec l'aide d'un Valet , qui me conduisit , comme il auroit fait un aveugle , dans une cour spacieuse qui est devant nostre Eglise. Je fus effrayé de voir cette masse énorme pancher de costé & d'autre , bien que les murailles ayent en bas dix pieds , & cinq en haut d'épaisseur : les cloches nous auroient marqué par leurs sons irréguliers le redoublement des secousses , si on eust esté en estat d'y faire attention. On n'entendoit dans

toute la Ville qu'un bruit confus de cris & de hurlemens , chacun craignant pour soy une destinée semblable à celle de ses voisins , qu'on croyoit estre accablez sous les ruines des édifices. Le calme revint enfin , quoyqu'on ne laissast pas d'éprouver le reste de la nuit dix autres secousses , mais qui furent moins violentes que celles dont je viens de parler. On ne commença à se tranquilliser qu'au point du jour , lorsqu'on vit que le mal n'estoit pas aussi grand qu'on se l'estoit figuré. Il n'y a guères eu que mille personnes écrasées dans Pekin : comme les ruës y sont la plupart fort larges , on pouvoit aisément se mettre hors de la portée des bastimens qui s'écrouloient. Nous avons eu vingt jours de suite par inter-

valle quelques legers tremblemens : il y en a eu de semblables à cent lieuës aux environs de Pekin : on croit qu'ils ont esté causez par les Mines qui se trouvent dans les montagnes qu'on découvre à l'occident de Pekin , d'où l'on tire tout le charbon de terre qui se consume dans le Pays. Un peu au-delà des premieres montagnes, *Cha tchim* lieu très-peuplé , d'un grand commerce , & dont la triple enceinte de murailles forme comme trois Villes differentes , a esté abysmé à la troisiéme secousse du grand tremblement que j'ay décrit. Dans un Village il s'est fait une large ouverture , par laquelle il y a de l'apparence que les exhalaisons sulphureuses se sont évaporées. Dans cette mesme année en Tartarie à 150. lieuës d'icy ,

*Missionnaires de la C. de J.* 385  
d'icy, il s'est ouvert un volcan dans un vallon entouré de montagnes. C'est ainsi que le Createur de l'Univers avertit les Infideles, qu'ils ne doivent leurs hommages qu'à luy seul, & que quand il luy plaist, il arme les créatures insensibles pour venger ses interets, & punir les hommes coupables.

Le tremblement de terre, qui dans Pekin a mis le sceau à la reprobation de tant d'Idolâtres écrasez ou étouffez, a esté un coup de prédestination pour le seul Chrestien que nous y ayions perdu. Il s'appelloit Pierre *Fan*: il estoit né esclave d'un Mandarin Tartare, aussi considerable par ses richesses que par son rang. Ce Mandarin idolâtre avoit fait plusieurs tentatives inutiles, pour engager le Neophyte dans des ac-

*XV. Rec.*

R

tions superstitieuses, qui concernoient le culte des Idoles : il ne se rebuta point de sa fermeté & de sa résistance , il entreprit même de luy faire renoncer sa Foy : il eut recours d'abord aux caresses , aux promesses , & aux bienfaits : puis il en vint aux menaces , ensuite aux mauvais traitemens , & il le fit battre plusieurs fois d'une manière cruelle : Rien n'ébranla la confiance du Neophyte. « Je suis  
» vostre Esclave , luy disoit-il ,  
» mon corps est à vous , mais  
» mon ame est uniquement à  
» Dieu ; vous pouvez m'oster  
» la vie , mais vous ne m'oste-  
» rez jamais ma foy. » Cette réponse irrita de plus en plus le Mandarin : après luy avoir fait donner une cruelle bastonnade , il le fit attacher à un poteau : C'est à ce coup , lui dit-

il transporté de fureur, qu'il «  
faut que tu renonces à ta Re- «  
ligion; ou bien, si tu hesites un «  
instant, on te coupera la «  
chair par morceaux, on la «  
grillera à tes yeux, & on la «  
donnera à mes chiens pour «  
leur servir de pasture». Ces me-  
naces ayant esté inutiles, on en  
vint à cette barbare execution.  
Le Neophyte vit tranquille-  
ment sa chair dévorée par les  
chiens, & il n'en fut que plus  
inébranlable dans sa foy. Le  
Maistre vaincu par la constan-  
ce de son Esclave, parut met-  
tre fin à la persecution. Il estoit  
Mandarin dans le Tribunal des  
Trésoriers, & il voulut à quel-  
que-temps de-là obliger le Neo-  
phyte à détourner secrette-  
ment une somme d'argent, du  
Trésor Imperial. Celuy-ci re-  
fusa de lui obéir, sur ce que la

loy qu'il professoit ne luy permettoit pas de cooperer à une pareille injustice. Cette nouvelle resistance ne fut pas impunie ; on l'inquieta par l'endroit qui luy estoit le plus sensible , en luy ostant les moyens de pratiquer les devoirs de sa Religion : on mit une garde à la porte de la maison , pour l'empêcher de sortir & d'aller à l'Eglise. L'ardeur du Neophyte ne fut pas ralentie par cet obstacle , & il trouva le secret de le surmonter. Au plus fort de l'hiver , il sautoit de grand matin la muraille , venoit entendre la premiere Messe , & s'en retournoit par le même endroit chez son Maistre , sans que personne en eust connoissance que sa Femme , pour laquelle il n'avoit rien de caché. Tant de vertu & de probité



toucha enfin le cœur du Mandarin : il jugea qu'un homme de ce caractère estoit incapable d'aucune action qui fust contraire à son devoir , & il avoit pris le dessein de le faire son premier Intendant. Mais Dieu avoit d'autres vûes sur son serviteur : il fut presque écrasé durant le tremblement de terre , & il ne luy resta de vie que pour se préparer à la mort. Il rendit son ame à son Créateur avec de grands sentimens de piété , & prononçant les saints noms de J E S U S & de M A R I E.

Au recit d'une mort si édifiante , je joindray la conversion d'une Veuve d'un rang très distingué , belle-sœur du Président de la Cour , qui a dans son ressort la Tartarie & les Royaumes tributaires , & qui

390      *Lettres de quelques*  
estoit ci-devant Gouverneur-  
General des deux plus belles  
Provinces de la Chine *Nan-*  
*king & Kiamsi*. Le P. Jartoux  
luy conféra l'année passée le  
Baptême dans son lit où elle  
estoit malade , & quatre jours  
avant sa mort. Elle avoit dé-  
claré à ses Enfans & à sa famil-  
le , qu'estant Maistresse de ses  
volontez , elle leur deffendoit  
expressément de témoigner la  
moindre opposition à son des-  
sein. Tandis que le Missionnai-  
re faisoit la cérémonie en pré-  
sence de toute la famille , elle  
s'écria jusqu'à deux fois d'une  
voix claire & distincte : *Ha ! que*  
*je sens de consolation !* A pei-  
ne le Missionnaire se fut-il reti-  
ré , que sa sœur la Presidente  
vint lui rendre visite. La mala-  
de luy annonça aussi-tôt qu'el-  
le estoit Chrestienne , & qu'el-

le avoit esté baptisée par *Tou lao ye*, ( c'est le nom Chinois du P. Jartoux ) la Presidente après un moment de réflexion, la loüa hautement, & lui recommanda de ne penser plus qu'à son salut, & d'observer exactement ce que le Pere luy avoit enseigné. Elle connoist fort le Missionnaire, qui depuis douze ans avoit lié une amitié étroite avec son Mari : mais que le sort de ce dernier est à plaindre ! Il est mort depuis peu dans son infidélité en Tartarie ; où Dieu ne permit pas que le Pere Jartoux se trouvast, pour travailler au salut de ce Mandarin son ami, qui ne paroissoit pas fort éloigné du Royaume de Dieu.



## DU PERE TURPIN.

*A Ponticheri en l'année 1718.*

**P**Uisque vous souhaitez sçavoir la maniere dont on appreste le coton , & dont on fait la toile aux Indes , il me sera aisé de vous satisfaire, parce qu'avant que de vous répondre, j'ai tiré des Ouvriers mesmes toutes les connoissances que j'ay crû nécessaires sur ce sujet.

Le Coton naist aux Indes , d'un Arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorsqu'il est grand , il jette un fruit verd de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à meurir , il s'entrouvre en forme de croix.

Alors le Coton commence à paroître. Lorsqu'il est tout-à-fait meur , il se divise en quatre parties égales , qui se séparent entierement , & qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussi-tôt le Coton meslé avec la graine. Mais comme cette graine y est fortement attachée, on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingénieuse d'environ 13. à 14. lignes de diametre , & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pièces de bois , qui sont de la hauteur d'une coudée , & de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux Cylindres ou Axes sont placez immédiatement l'un sur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de distance , en sorte que les graines de Coton ne puissent

pas passer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine , c'est que par le mouvement de la manivelle qui tient au Cylindre d'enhaut , ces deux Cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pieces de bois , qui communiquent avec les deux axes du costé opposé à la manivelle , & qui estant en forme de vis s'engrénent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faisant tourner le Cylindre d'enhaut dans un sens , le bout du mesme Cylindre s'engrenant dans le bout de l'autre , le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le Coton qu'on approche de ces deux Cylindres , est attiré & passe entre deux , en laissant tomber les graines qui y estoient embar-

raffées. Ces graines sont destinées à ensemençer les terres propres au Coton.

On carde ensuite le Coton ; cela se fait d'abord avec les doigts , à peu près comme on fait le charpis. Ensuite on l'étend sur une natte , & on achève de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus , & dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement sur le Coton , le fouettent , & le rendent fort rare & fort délié. On le donne ensuite à des Ouvriers hommes & femmes pour le filer, ce qui se fait avec un roüet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs & des fileuses. Il y en a de fin & de grossier, & entre ces

deux extremités, il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste, on ne lave point le fil; mais après l'a-voir mis en écheveau, on le donne au Tisserand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, & réserve le plus fin pour ourdir la toile: ce qui suppose que dans le fil de même espèce, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame, & lorsqu'il est bien chaud on le plonge dans de l'eau froide: c'est là toute la préparation qu'on luy donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare en cette manière. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de Vache en assez petite quantité. Ensuite



te on exprime l'eau ; & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin , on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le devide , ce qui se fait en cette maniere : on plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds , & à la distance d'une coudée l'une de l'autre , dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes Enfans entrelassent en courant le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet , on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières , pour tenir le fil en sujettion , & pour le mieux préparer. Après quoy on roule le fil avec les lattes qui

forment comme une longue claye, & on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'est pour cela qu'on replante de nouveau cette claye à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les Tisserands assis auprès de la claye revoyent les fils l'un après l'autre: ils en ostent le petit Coton superflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'estoient pas en leur place. Ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail on pense à donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre.

Pour cela on arrache la claye, & on l'étend sur des chevalets posez d'espace en espace à hauteur d'appui : puis on luy donne le *Canje*. Ce *Canje* n'est autre chose que l'eau du ris cuit, mais qui estant gardé depuis long-temps est extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous costez avec le *Canje*, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & ensuite on exprime avec les doigts le *Canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremeslez lorsqu'on a donné le *Canje* : cela se fait d'abord avec les doigts ; mais ensuite bien mieux avec une espece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'insinuant entre les fils, les nettoient parfaitement, les unissent, & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure

long - temps : après quoy on passe sur le fil une colle faite de ris cuit ; & pour mieux étendre cette colle , on y fait passer une seconde fois les vergettes. Enfin , on laisse un peu sécher le fil en cet estat , & pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile , ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces differens apprests qu'on donne au fil , se doivent donner des deux costez de la claye , en sorte qu'après avoir donné de l'apprest d'un costé , on tourne la claye de l'autre costé , pour y donner le même apprest.

Au reste , lorsque le fil ainsi préparé est bien sec , il est si beau , si net , si égal , qu'il ressemble à du fil de soye : sans le *Canje* , & les autres apprests

qu'on lui donne, le fil de Coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a : car le *Canje*, ainsi aigri resserre & réunit en mesme-temps les filamens insensibles qui composent le fil ; & la colle venant par dessus, les tient & les lie dans cet estat , en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour estre mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus flexible le mesme fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, & on en fait les *Moufelines*, les *Salempouris*, \* & generalement toutes les Toiles qu'on voit aux Indes, dont la difference dépend uniquement du fil & de la main du Tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile , est à quelque difference près

\* Espece de Toile de Coton.

assez semblable à celui dont on se sert en Europe ; & la maniere de la faire , est à peu près la mesme. La toile faite , il faut la blanchir , & luy donner ce beau lustre que le Coton porte avec soy. On la met donc entre les mains du Blanchisseur ; qui d'abord la fait tremper quelque-temps dans l'eau froide ; ensuite l'ayant retirée , & en ayant exprimé l'eau , il la fait encore tremper dans d'autre eau froide , où l'on a meslé de la fiente de Vache. Quand il en a tiré cette eau , il l'étend sur la terre , & la laisse quelque-temps à l'air. Ensuite il la tord , & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante , se répand & se filtre dans la Toile imbuë

des sels les plus subtils de la fiente de Vache, & par sa chaleur délaye & fait sortir les ordures de la Toile. C'est-là la premiere lessive qu'on luy donne. On la laisse en cet estat toute la nuit, & le lendemain on la lave, & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la mesme Toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche & legere, qui est tout-à-fait sterile, & qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper & on frotte bien la Toile dans cette eau, après quoy on en exprime l'eau, & on laisse la toile quelque-temps étendue à

l'air : on la tord de nouveau , & l'ayant mise comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le mesme meflange, on luy laisse prendre la seconde lessive , qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la Toile avec le secours des sels dont elle est imbuë, acheve de luy oster la saleté qui lui restoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore assez blanche, on réitere cette seconde lessive, après quoy on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire. Ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *Salempouris*, & à d'autres Toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les a-



*Missionnaires de la C. de J.* 405  
voir mis sur une planche bien  
polie , on les bat à grands coups  
de masse pour les unir davan-  
tage , & leur donner le dernier  
lustre.



## DU PERE PAPIN.

*A Chandernagor de Bengale ,  
en l'année 1711.*

**J**E continue à vous faire part  
des remarques que j'ay fai-  
tes sur la maniere dont nos In-  
diens exercent la Medecine.  
Leurs remèdes sont simples ,  
& j'en ay vû souvent des effets  
extraordinaires.

Pour soulager ceux qui sen-  
tent une grande douleur de  
teste avec des élancemens, nos  
Medecins de Bengale meslent  
une cuillerée d'huile avec deux  
cuillerées d'eau , & après avoir

bien agité ces deux liqueurs ; ils en mettent dans le creux de la main , & en frottent fortement la fontaine de la teste : ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la retention d'urine.

Ils traittent les éresipeles de la teste en appliquant les sangsuës ; & pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est icy d'un assez grand usage : ils l'appliquent aux temples pour le mal de teste qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piqueures de scorpions , de frellons , &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflez , du ventre , & les

vents , ils la meslent en petite quantité avec du miel , dont ils font une espece d'emplastre, qui tombe de luy-mesme quand il a fait son operation. Avant que d'appliquer ce liniment , ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remede contre les vers du ventre , c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les playes , ils meslent un peu de chaux avec le jus de Tabac.

Le *Cucuma* ou *Terra merita*, n'est pas moins en usage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains, & le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de Haricots de Bengale broyée , mise dans un

408      *Lettres de quelques*  
nouet , & sentie plusieurs fois  
le jour , guérit , à ce qu'ils pré-  
tendent , de la fièvre tierce.  
J'ay vû depuis un mois un de  
nos Médecins qui donnoit dans  
un nouet la fleur entiere & non  
froissée de *Leukantemum* ou Ca-  
momile blanche à sentir pour  
le mesme mal ; & deux heu-  
res avant l'accès , il prenoit un  
nouet où il avoit un herbe  
froissée avec les doigts , dont il  
touchoit legerement le front ,  
les temples , la fontaine de la  
teste , l'endroit du bras où l'on  
a coustume de saigner , les poi-  
gnets , le dedans & le dehors  
de la main , l'umbilic , les lom-  
bes , les jarrets , le dessus & le  
dessous des pieds , & la region  
du cœur. L'accès fut médio-  
cre , & la fièvre ne revint plus.  
Je crois que ce nouet estoit  
rempli de feuilles de Haricots  
du

du pays, car ils n'employent pas ceux de l'Europe.

Je ne sçay pas où un Chirurgien Allemand, qui estoit sur les Vaisseaux Hollandois, avoit appris que les Haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnoit le bouillon aux plus malades ; aux autres, il les faisoit manger frites avec de l'huile, & il les guérissoit.

Les habiles Medecins jugent de la grandeur du mal par le pouls : le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au dehors. Alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *Sannipat* ; c'est une espece de léthargie, qui sans troubler beaucoup la rai-

410. *Lettres de quelques*  
fon, cause la mort en peu de  
temps.

De toutes les Fièvres, ils ne  
craignent que la double-tierce :  
pour celles qui commencent  
par le frisson & par le tremble-  
ment, ils font avaler une es-  
pece de boüillie de ris cuit avec  
une cuillerée de poivre entier,  
& une teste d'ail concassée. Ce  
remede fait suër les malades, &  
les délivre de la soif. Quand on  
a froid au corps, & chaud aux  
mains & aux pieds, ils ordon-  
nent de prendre trois matins  
de suite, trois cuillerées du suc  
d'une petite herbe, que je crois  
estre le Chamædris rampant,  
avec du jus de gingembre verd :  
peut-estre que le gingembre  
sec avec du sucre auroit le mes-  
me effet que le verd.

Il y en a qui pour décharger  
les poulmons d'une pituite

crasse & visqueuse, veulent qu'on fume au lieu de tabac, l'écorce sèche de la racine de Verveine. D'autres pour inciser cette humeur dans la toux, font torrefier parties égales de cloud, de canelle, de poivre-long, qu'ils meslent avec du miel corrigé par une teste de cloud rougie au feu; cette composition étant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ay vû des Persans qui pour nettoyer les vaisseaux salivaires & les amigdales, d'une humeur épaisse & gluante, se gargarisoient avec une décoc-tion de lentille, & ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure qu'on luy fit à l'âge de douze ans pour le

guérir de l'épilepsie. On le brusta jusqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxisme, & il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remede plus aisé. Dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derriere la teste dans l'endroit, où les deux gros muscles qui la relevent, se séparent, deux ou quatre grosses sangsues; & si elles ne produisent rien, ils en ajoustent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à luy.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de Cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé & grillé comme du Caffé. Si c'est un cours



de ventre bilieux , ils meslent de l'*Opium* avec du miel , dont ils font un emplastre qu'ils posent sur l'umbilic.

Ils froissent les écailles d'huitre sur une pierre avec de l'eau , & ils en font un liniment , dont ils se servent pour l'enflure du scroton : ils employent le mesme remede pour toutes les fluxions froides.

Quands ils veulent faire suer un malade , ils le font asseoir sur un siége , ils luy couvrent tout le corps excepté la teste , & dessous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait boullir la *Stramonia* , la grosse Germandrée , l'*Eryssimum* , &c. Je croy qu'ils y mettroient du Buis s'ils en avoient ; car le Buis épineux que nous avons à Bengale , n'a pas la mesme vertu que le Buis qui croist en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune , accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort. Le remede est de donner des cordiaux , & de fermer dans dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle meslée avec la sueur , fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les Dartres, ils mettent une larme d'encens masle, dans deux ou trois cuillerées de jus de Limon , & ils en bassinent l'endroit où est la Darte. On en est guéri en trois semaines ; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remede.

Ils guérissent le *Panaris* fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espece de lys qui croist à Bengale : ils le mettent sur le

mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remede cause beaucoup de douleur. Ils employent le mesme remede pour resoudre les fronces & les duretez , & pour les faire percer. Je m'en suis servi moy-mesme pour un abcez caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons , & de gingembre verd , fricassez dans l'huile de moutarde. Quand l'abcez parut , les feuilles de lys le dissipèrent entierement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte , & sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *Jari*. Nos Medecins purgent d'abord celuy qui en est attaqué , après quoy ils luy

font boire une liqueur composée de jus d'oignon , de gingembre verd , & de grand basilic , parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulceres qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun , qu'on appelle *Agrom*. La langue se fend & se coupe en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude , & semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal , qui vient , à ce qu'ils disent , d'une grande chaleur d'estomach. Pour remede , ils donnent à mascher du basilic à graine noire ; ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la teste d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse mente.

Il y a encore icy une sorte d'ulceres , qu'ils appellent fourmilliere de vers : & en effet , ce sont plusieurs ulceres qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers , il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits , & sur le plomb ils attachent des figues du pays bien meures : les vers passent par les trous du plomb & se jettent dans le fruit qu'on oste aussitost ; & alors l'ulcere se guérit.

Un Chirurgien du pays m'a dit il y a peu de jours , qu'il venoit de guérir un ulcere corrosif & très-infect , qu'avoit un Indien audessus du pied , en luy mettant une couche de

418 *Lettres de quelques , &c.*

Tabac grossierement pulverisé de l'épaisseur d'une pièce de quinze sols, & du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remede tous les matins ; & il fut guéri en vingt jours.

F I N.



## T A B L E.

*E* *Pistre aux Jesuites de France ,*  
page j.

Progrez de la Religion dans le Royaume  
de Carnate , vj

Esperance conqûe de la Conversion de  
deux Princes de ce Royaume , vij. sur  
quoy fondée , viij , ix

Qu'on doit peu compter sur ce que quel-  
ques Ecrivains disent des Chinois , xij,  
xij , &c.

Arrivée du nouveau Legat à Macao , & à  
Canton , xvij. Son départ pour Pe-  
kin , xx

Victoire remportée en Tartarie par l'ar-

# T A B L E.

mée de l'Empereur de la Chine ,	xxj
Ambassade célèbre envoyée par le Czar à Pekin ,	xxiiij
Entrée de l'Ambassadeur Moscovite ,	xxiv
Lettre du Czar à l'Empereur de la Chine ,	xxv
Perte qu'a fait la Mission de la Chine par la mort du P. Jartoux ,	xxviiij
Découverte de la Province de <i>Nayari</i> dans la nouvelle Espagne ,	xxx
Ce qui a donné lieu à cette découverte ,	<i>ibid.</i>
Entrée de deux Missionnaires Jesuites dans le <i>Nayari</i> ,	xxxix

## *Lettre du P. Bouchet.*

Division des Indes-Orientales ,	3
Destruction de l'Empire de Bijnagar ,	10
Description du Fleuve Indus , sentimens sur la source ,	12
Description du Gange , son cours , & l'opinion qu'en ont les Indiens ,	13, &c.
D'où vient aux Indiens la haute idée qu'ils ont du Gange ,	13
Description de Pontichery ,	19
Trône des Empereurs Mogols ,	22
Description de S. Thomé ,	23
Description de la ville de Madras ,	25
Description de Massulipatan & de Jagrenat ,	27
Description de Tranquebar , & de quelques autres villes , jusqu'au Cap de Comoria ,	30 , 31 , &c.

# T A B L E.

Pont extraordinaire à <i>Outiar</i> ,	37
Isle de <i>Manar</i> , sa description ,	38
Ceylan , beauté de cette Isle , 40, 41, &c.	
Miracle peu connu jusqu'ici arrivé à Co- rate en faveur de Saint François Xa- vier ,	45
Description de Calcut , Cochin , Goa , &c.	46 , 47 , &c.
Conjectures qui prouvent que <i>Cachi</i> si vanté par les Indiens , n'est autre cho- se que la ville de Banare ,	50
Eloges que les Indiens font de <i>Cachi</i> ,	54
Description de Ramanancor ,	55
Description de Visapour & de Golcon- de ,	57 , 58 , &c.
Description de Maduré , 61. de Trichi- rapali , 68. de Tanjaor , 74. de Gin- gi , 76. de Carnate , 78. de Mayssur ,	79
<i>Lettre du P. d'Entrecolles</i> ,	83
Enfans livrez à la mort par les Chinois ; facilité qu'il y a de leur conferer le Baptême ,	86 , 87 , &c.
Divers traits de la divine Providence sur les enfans moribonds de la Chine ,	89
Punition éclatante d'un Mandarin perse- cuteur de la Foi & des Chrétiens ,	94 , 95 , &c.
Extraits d'un livre Chinois , où sont les ordonnances d'un Mandarin pour pro- curer le bonheur des peuples ,	68
Projet d'un Hôtel de miséricorde pour les enfans exposez ,	101
Remarques sur les coûtures des Chinois par	



# T A B L E.

par rapport à ce projet ,	111
Edit portant défense de noïer les enfans ,	123
Edit qui destine un lieu aux sepultures de charité ,	126
Remarques sur cet Edit ,	132
Edit sur le soin d'exciter les Laboureurs au travail ,	134
Remarques sur le même sujet ,	137
Edit sur la compassion qu'on doit avoir des pauvres orphelins , & des pauvres veuves ,	138
Remarques sur cet Edit ,	141
Edit sur le soin de rendre aux Voïageurs les chemins aïsez & commodes ,	144
Remarques sur ce qui est contenu dans cet Edit ,	147
Edit par lequel on exhorte les Maîtres à ne pas traiter leurs Esclaves avec dureté ,	149
Remarques sur cet Edit ,	155
Edit sur l'éducation de la jeunesse , & sur la compassion envers les prisonniers ,	157
Remarques ,	163
Formule de prieres à l'Esprit tutelaire de la ville ,	169
Remarques ,	172
Edit pour l'entretien des barques de misericorde , destinées à secourir ceux qui font naufrage ,	174
Remarques ,	177

# T A B L E.

## *Lettre du P. Desideri.*

Son départ pour le Thibet ,	184
Respect des Gentils pour le mont Cau- case ,	185
Arrivée des Missionnaires au petit Thi- bet ; sa description ,	188
Description du grand Thibet ,	189
Quelle est la Religion des Thibetains ,	195
Caractere des Thibetains ,	199
Vexation faite au Missionnaire , 201 ; ap- païsée par le Roi ,	203
Découverte d'un troisième Thibet ,	204
Distinction avec laquelle le Missionnaire est reçu du Roi ,	206

## *Lettre du P. Bouchet.*

Quelle est la vie d'un Missionnaire du Maduré , 211 ; combien elle est au- stere , 212 , &c. combien les travaux y sont pénibles ,	216 , 217 , &c.
Difficulté d'y voyager ,	219 , 220 , &c.
Histoire arrivée au P. Gozzadini , 219 , 230 , &c.	
Maniere de naviger sur les fleuves ; com- bien dangereuse ,	235
Persecutions auxquelles on est exposé ,	237
Rigueur des prisons , & ce qu'on y a à souffrir ,	242
Revolutions frequentes dans ce Roïau- me ,	248
Protection singuliere de Dieu sur un Missionnaire ,	250

# T A B L E.

Caste particuliere de voleurs ; leurs brigandages ,	253
Risques qu'on court dans les voïages de la part de ces voleurs ,	257
Multitude d'animaux venimeux , à la morsure desquels on est sans cesse exposé ,	261 ; diverses histoires sur ce sujet , 261 , 262 , &c.
Difficulté à apprendre la Langue , & à se conformer aux usages du païs ,	266 , 267
Abandon general dans les maladies ,	270
Disposition des Indiens à recevoir le Christianisme ,	279
Leur éloignement de plusieurs vices.	281 , 282 , &c.
Grands fruits qu'on recueille dans cette Mission ,	286
Fidelité des Neophytes à remplir les devoirs de la Religion ,	293 ; leur foi , 299
Miracle toujours subsistant aux Indes dans la facilité avec laquelle les Chrétiens chassent les demons ,	ibid.
Raisons évidentes qui prouvent l'empire des demons sur les Idolâtres ,	300
Histoires sur ce sujet ,	305 , 308 , &c.
Confiance en Dieu des Neophytes. Exemples ,	310 , 311 , &c.
Leur amour pour Dieu & pour le prochain. Exemples ,	314
Leur devotion envers la sainte Vierge ,	321 , envers les Saints , 325
Traits singuliers de la protection de S. François Xavier à l'égard des Neo-	

# T A B L E.

phytes , 327 , 328 , &c.

## *Lettre du P. Labbe.*

Allarme dans l'Isle de Teneriffe ,	333
Combat entre un brigantin Anglois & une tartane Françoise ,	334
Poissons volans ,	336
Volcan de l'Isle de Feu ,	336 , 337
Isles de sainte Anne ,	338
Description du Requin ,	341
Fertilité des terres aux environs de Buc- nos-Ayres ,	344
Pieté & ferveur des Chrétiens du Para- guay ,	346
Coûtume extraordinaire de quelques In- diens des Isles de S. Gabriel ,	351
Danger de naufrage à <i>Montevidiol.</i>	
Difference des loups & des lions marins ,	355
Indiens des Côtes du Détroit le Maire ,	356
Arrivée à la ville de la Conception ,	359

## *Lettre du P. Porquet.*

Mission faite dans un voïage par eau , & conversion de plusieurs Idolâtres ,	363 , 364 , &c.
Persecution excitée contre les Chrétiens dans une Province de la Chine. Fer- meté des nouveaux Fideles ,	373 , 374 ; &c.
Quels sont les presens agreables aux Mandarins ,	378

# T A B L E.

## E X T R A I T S de quelques autres Lettres, 380

### *Du P. d'Entrecolles.*

- Tremblement de terre arrivé à Pekin,  
381, 382, &c.
- Constance admirable d'un Chrétien Chi-  
nois, 385; ses souffrances, sa sainte  
mort, 386, 387, &c.
- Conversion d'une Dame distinguée de la  
Cour, 389

### *Du P. Turpin.*

- Description de l'arbrisseau qui produit  
le coton, 392
- Machine pour separer le coton d'avec  
la graine, 393
- Maniere de carder le coton, 395
- Comment le fil de coton se prepare, 396
- Preparation qu'on donne au fil pour le  
mettre en œuvre, 398
- Métier dont les Indiens se servent pour  
faire la toile de coton, 401
- Comment elle se blanchit, 402

### *Du P. Papin.*

- Divers remedes fort simples dont se ser-  
vent utilement les Medecins de Benga-  
le pour différentes sortes de maladies,  
405, &c.

### *Fin de la Table.*

---

*Fautes à corriger.*

**P**age 52. lig. 11. auque laboutissent, *lis* auquel aboutissent. P. 121. l. 14. ou d'un fille, *lis* d'une fille. P. 142. l. 2. viellards, *lis* vieillards. P. 164. l. 7. au dessous, *lis* au dessus. P. 191. l. 23. arbriseaux, *lis* arbrisseaux. P. 207. l. 1. qu'on leur fait, *lis* qu'on le leur fait. P. 317. l. 13. sort, *lis* il sort. P. 407. l. 23. feuille, *lis* feuille. P. 408. l. 11. un herbe, *lis* une herbe.

---

*A P P R O B A T I O N.*

**J'**Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce quinzième *Recueil des Lettres édifiantes & curieuses*. Et je l'ai jugé digne d'être communiqué au public. A Paris ce 18. Decembre 1721.

R A G U E T.

---

*Permission du R. P. Provincial.*

**J**E souffigné Provincial de la Compagnie de J E S U S , en la Province de France , suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Reverend Pere General , permets au Pere J. B. DU H A L D E , de faire imprimer le quinzième *Recueil des Lettres édifiantes & curieuses , écrites des Missions étrangères , par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S ,* qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la presente. Fait à Paris le 26. Decembre 1721.

P. B O D I N.

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de Jesus, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, s'il Nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES : Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdites Lettres en tel volume, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années consecutives, à commencer du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdites Lettres ci-dessus spécifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, Que l'impression de ces Lettres ci-dessus expliquées, sera faite dans notre Royaume,

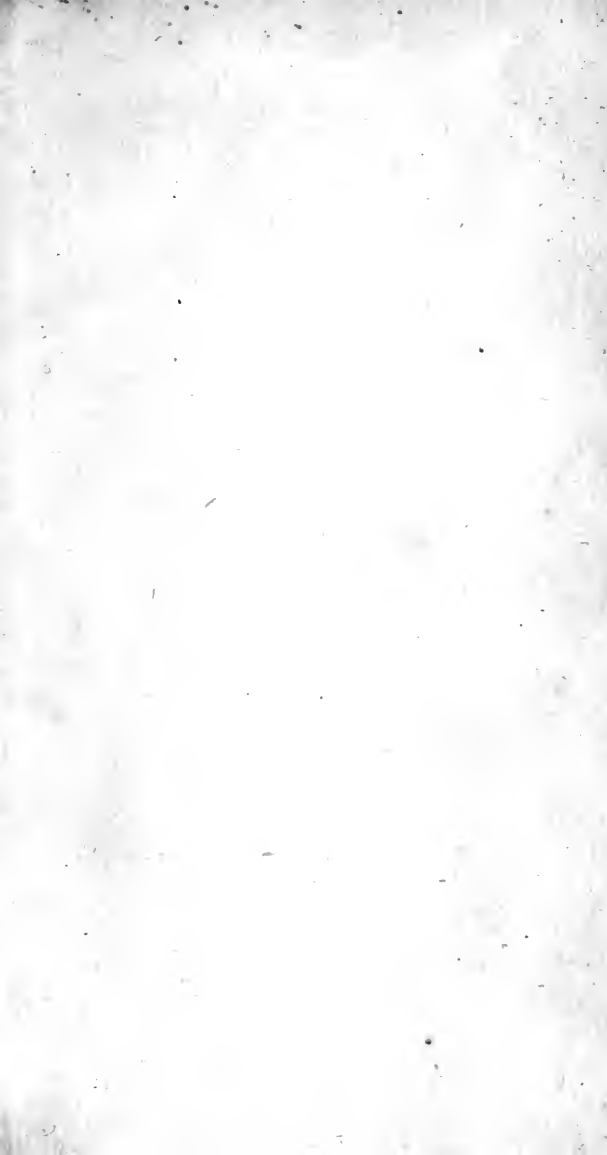
& non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdites Lettres, seront remises dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Louis, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Lettres, soit tenue pour dûement-signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuvième jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cens vingt, & de notre Regne le cinquième.  
Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Il est ordonné par l'Edit du Roi du mois d'Aoust 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre 1 v. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 64. Num. 604. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 19 Fevrier 1710.*

*Signé, G. MARTIN,  
Adjoint du Syndic.*



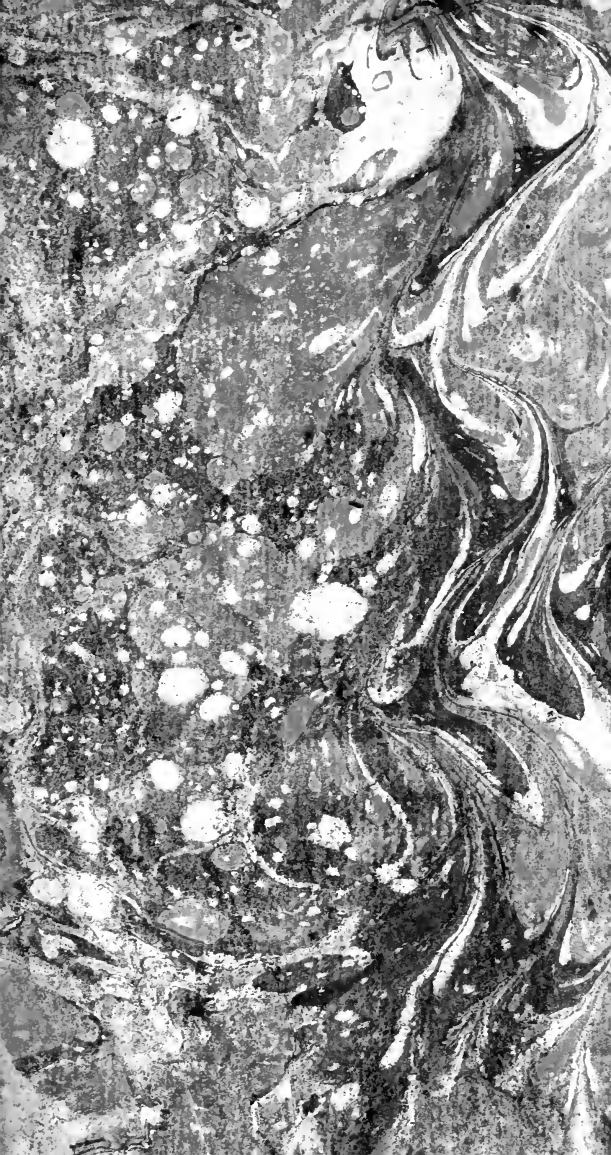












HECCIMIS.

L.

201101

Author

Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.15.

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

